



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE

D U 807157

MERCURE

GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1679

TOME VIII.

LIBRAIRIE DE LA VILLE
LYON



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY
ruë Merciere.

M. DC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY



LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

 *Vous aurez la Devineresse dās cinq ou six jours, & je la debiteray comme je fais le Mercure. Quelques-uns disent qu'on l'a déjà veüe imprimée. Si cela estoit, on n'auroit pû faire cette impression que sur une Copie dérobée pendant les Representations qu'on en a faites depuis deux mois, & par consequent tres-imparfaite, puis que si on a pû retenir l'ordre des Scenes, il est impossible qu'on les ait retenues toutes telles qu'elles sont jouées. Afin que personne ne soit surpris, ny à cette fausse Copie (s'il est vray qu'il y ait une Devineresse déjà imprimé) ny aux Impressions contrefaites qui s'en pourront faire, & qui sont toujors pleines de fautes; je vous avertis que la veritable Impression de cette Comédie que l'auteur fait faire presentement, & que je vous promets tres-correcte dans peu de jours, aura le*

*Titre de la premiere Page, composé des
Caracteres suivans.*

L A
DEVINERESSE,
OU LES FAUX
ENCHANTEMENS.
COMEDIE.

*Ces Caracteres ne peuvent estre contre-
faits, & on doit tenir pour faux tous les
Exemplaires où le Titre de la premiere
Page ne sera point Imprimé de la ma-
niere que je vous le marque.*

*Les Mercurcs se vendent, sçavoir
ceux de 1677. douze sols le Volume,
ceux de 1678. & 1679. vingt sols le
Volume, & les Extraordinaires 30. sols.*

Avis pour placer les Figures.

*La Sphere doit regarder la page 145.
La Médaille doit regarder la page 128.*

EXTRA



EXTRAORDINAIRE
DU
MERCURE
GALANT.



QUARTIER D'OCTOBRE 1679.

TOME VIII.



Ly a deux ans, Madame, que je m'engageay à vous faire part tous les trois Mois de quantité d'Ouvrages galãs qui m'étoiët adressez de toutes parts, & qui ne pouvoient trouver place dans mes Lettres Ordinaires. J'ay satisfait régulièrement à ma parole, & voicy le hui- Q. d'Octobre 1679.

A

2 *Extraordinaire*
tième Extraordinaire. que je vous
envoie pour m'en acquiter. Il doit
vous plaire, si j'en puis juger par
les deux Lettres qui le commen-
cent. Elles sont tres-finement tour-
nées toutes deux, & toutes deux
de Personnes de vostre Sexe. L'une
décide d'une manière toute agre-
able une des dernières Questions
qu'on a proposées. Le nom de la
Dame qui l'écrit m'est inoñnu. L'au-
tre est une Epistre en Vers envoyée
il y a quelque temps à un Amy par
l'illustre Madame des Houlières.
Quoy qu'elle ne soit pas tout-à-fait
nouvelle, il ne part rien de sa plu-
me qui ne soit à conserver, & je
suis certain que vous me remercie-
rez du présent que je vous fais.

LET



L E T T R E

DE MADAME D. F.

Sur la Question , *Si celuy qui aime une Laide la croyant laide , montre plus d'amour que celuy qui la croit belle , quoy qu'elle soit laide.*

COMMENT avez vous deviné , Monsieur , les aventures les plus secretes de ma vie , pour en tirer une Question que vous proposez au Public dans vostre dernier Extraordinaire ? Je n'ay jamais esté plus surprise , que quand j'y ay trouvé mon portrait , & le caractere de deux différentes passions que j'ay causées. Je suis justement cette Laide dont vous parlez , qui a eu deux Amans , dont l'un estoit assez fou pour m'aimer malgré ma laideur reconnüe , & l'autre assez aveugle pour me croire belle. Je n'ay qu'à vous conter l'histoire de mes sentimens , pour vous dire lequel des deux à mon gré me marquoit le plus

A ij

d'amour. Le premier qui prit de l'attachement pour moy , fut ce luy qui m'aimoit quoy qu'il me crust laide. Vous allez me demander comment je sçeus que c'estoit en me croyant laide qu'il m'aimoit ; car vous jugez bien qu'il ne le me dit pas. Non assurément , mais à force de louer mon esprit , mon enjouement, ma vivacité , il me fit assez entendre qu'il ne trouvoit en moy rien autre chose à louer. Que je luy fus obligée de m'apprendre qu'on pouvoit estre aimable sans estre belle , & que l'esperance de faire des passions , ne me devoit pas estre interdite ! Que je me dis d'agreables choses à moy mesme en faveur de sa tendresse ! Que je me représentay bien que son amour n'estoit point fondé sur l'illusion de ses sens , qu'il ne ressembloit pas à ces Amans qui n'aiment qu'autant qu'ils sont trompez par le faux mérite de ce qu'ils aiment , qu'il conservoit sa raison avec son amour, & qu'enfin l'amour en seroit bié plus fort, puis qu'il agissoit de concert avec que la raison ! Car pour ces Amans qui sont la dupe des objets aimez , il y a toujours à

craindre que leur cœur ne se guérissè
dés que leurs yeux seront mieux
éclairés. Vous estes dans des frayeurs
continuelles que leur raison ne vous
joïe quelque mauvais tour, & vous
ne jouïssiez de leur amour qu'à la dé-
robée, & pour ainsi dire, *incognito* ;
mais avec mon Amant, je n'avois
point de ces sortes d'appréhension.
Son amour n'estoit point effrayé de
ma laideur. Il avoit franchy cet ob-
stacle, qui apres tout n'est pas petit,
quand il est connu, & il m'avoit le
plus généreusement & le plus obli-
geamment du monde pardonné quel-
que irrégularité dans mes traits. Qu'il
est commode, Monsieur, de pouvoir
se montrer tous les jours aux yeux de
son Amant telle que l'on est ! Qu'on
est heureuse quand un teint plus ou
moins vif n'est pas une affaire, &
qu'une Femme doit se sçavoir bon
gré d'avoir inspiré des passions qui
ne soient pas sujettes à diminuer avec
son embonpoint ! Voila l'état où je
me trouvois, quand mon autre Amant
commença à se declarer pour moy.
C'estoit celuy qui me prit pour estre

belle. Je me disois bien à moy-mesme, celuy-cy ne sçait ce qu'il aime en m'aimant. Sa raison n'agit pas comme dans l'autre , de concert avec son amour. Mais, me répondois-je, qu'importe que des Amans se trompent ou non ? On a bien à faire de la raison de ces gens-là. Plus ils se trompent, & plus ils aiment. On n'aime guere quand on sçait ce que l'on fait. Je vous avoüe, Monsieur que je commençay à regarder mon premier Amant comme un Censeur exact de mon mérite, aux yeux de qui je ne valois que ce que je vauz précisément, & qui estoit en état d'estimer bien au juste combien j'estois aimable , & combien il falloit qu'il m'aimast. L'autre apres s'estre trompé sur le chapitre de ma laideur, m'y trompoit quelquefois aussi moy-mesme ; & je croyois à demy qu'il y avoit de la faute du premier qui ne me trouvoit pas belle. Je me sentoís enlaidir aupres de mon Amant trop raisonnable , au lieu que je me sentoís embellir aupres de l'autre. Enfin, Monsieur, s'il faut que ce soient les sentimens de mon cœur qui décident de la Question, je veux

bien vous dire en confidence que je ne donnay ma tendresse qu'à celuy qui me donna de la beauté.

LETTRES EN VERS

DE MADAME
DES HOULIERES,
A un de ses Amis.

P*Roche des bords de Lignon
Le moyen de vous écrire ?
Un tel voisinage inspire
Je ne sçay quoy de fripon,
Qui n'est pas propre à vous dire :
Depuis que feu Céladon
Pour la précieuse Astrée,
L'ame de douleur ouvrée,
Mit ses jours à l'abandon,
Amour jura, ce dit-on,
Que l'air de cette Contrée
Rendrait le plus fier Dragon
Doux comme un petit Montan,
Moy qui croyais tenir bon
Depuis que j'y suis entrée,
J'ay déjà changé de ton,
Le ne me meurs pas encore,*

A iij

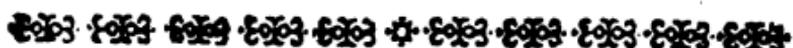
Mais entre nous, j'ay grand peur
 De ce qu'on nomme langueur ;
 Je ne puis souffrir l'Aurore,
 J'ay toujors l'esprit réveur,
 Un noir chagrin me devore,
 Un tel changement d'humeur
 Me fait craindre pour mon cœur.
 S'il alloit devenir tendre,
 Il seroit bientôt en cendre.
 Hélas ! loin de badiner,
 Loin d'estre fourbe & volage,
 Comme veut le bel usage,
 Il iroit s'abandonner,
 Ce jeune cœur qui se pique
 De sentiment heroïque,
 A ces beaux engagemens
 Qu'on trouve dans les Romans,
 Et malgré ce qu'on pratique,
 Il aimeroit à l'antique.
 Hâ ! que de fâcheuses nuits ?
 Que de soupirs ! que de larmes !
 Il vaut mieux, si je le puis,
 M'arracher à tous les charmes
 Du bel endroit où je suis.
 Sans consulter davantage,
 Quittons ce fatal rivage,
 Mais quittons le sans retour
 Ce rivage où chaque jour,

Sans

*Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur sert de victime
A la vengeance d'Amour.
Icy tout ce qui respire,
Languit, se plaint, & soupire,
Les Nymphes dans les eaux,
Dans les Plaines le Zéphire,
Les Bergers sous les Ormeaux
Sentent l'amoureux martyre,
Et sans cesse les Echos
Sont occupez à redire
Et les plaisirs & les maux
Qui n'en trouvent point d'égaux.
Vous dont l'ame indifférente
Ne connoit aucun soucy,
Pour l'avoir toujours contente,
Profitez de tout cecy,
Et quelque espoir qui vous tente,
Ne venez jamais icy.*

Les sentimens qui suivent sont de
Monsieur Panthot Doct. Med. &
Professeur aggregé au College de
Lyon.

A V



A MADAME

A. D. * * * A LYON.

LA décision de ces Questions Madame, conviendrait bien mieux aux Personnes de vostre aimable Sexe, qu'aux Hommes qui ne connoissent pas si particulièrement que les Belles qui sont accoûtumées à voir pleurer, & soupirer leurs Amans, la force, le prix, & la valeur des soupirs, & des larmes.

Quoy que vostre modestie, & vostre vertu vous fassent mépriser ce que plusieurs hors du commun ont pû vous dire de toutes vos rares qualitez, & négliger les soins qu'ils ont pris à rechercher vostre estime; vous faites neantmoins paroistre tant d'esprit, & de mérite, quand vous voulez décider ce qui peut faire de la peine aux plus éclairez, qu'il ne faut point chercher de Juge ny de Sçavant, qui écrive plus juste que vous sur ces Questions.

Ces

Ces considérations, Madame, qui pourroient donner de la crainte aux plus résolus, ne m'arrestent pas, pour ne me rendre point indigne de l'honneur que vous me faites de souhaiter mes sentimens, & de ne perdre aucune occasion de vous témoigner mes obéissances.

QUESTION I.

Si les Pleurs marquent plus de tendresse que les Soupirs.

SI ce fameux Philosophe qui ne fit pendant tout le cours de sa vie que soupirer, & verser des larmes, pour des maux qu'il ne ressentait pas, eust soupiré plus utilement pour toucher le cœur d'une Belle insensible; ou pleuré pour adoucir une Cruelle, il eust sans doute décidé scavamment cette Question, & nous eust appris que la tendresse en amour est la partie la plus sensible, & la plus parfaite de cette passion, le plus haut point où elle puisse arriver, & que sans contredit les larmes en sont une marque bien moins

moindre que les soupirs , parce qu'elles sont dans la joye, ; dans l'amour, & dans la douleur, les premiers & les plus foibles efforts du cœur.

En effet leur fluidité , & la facilité qu'elles ont à couler , leur donne le premier pas dans les plus grands, & dans les moindres sentimens de tendresse. L'humidité naturelle , & la proximité du cerveau en remplissent les yeux. La foiblesse bien plus que la passion les fait couler. Peu de temps en arrête le cours ; & peu de soins , quelques jours , ou quelques heures, en font cesser la cause.

Il est aisé de prendre ce party , & de croire que les larmes partent plutôt d'une grande foiblesse, que d'une forte passion, puis qu'elles sont si ordinaires aux Femmes, qui n'ont point d'autres armes dans la délicatesse de leur tempérament foible & humide qui leur en fournit en abondance , & qu'elles sont si familières aux deux âges de la vieillesse & de l'enfance, où la nature est remplie de tant d'imperfections & de défauts , que s'ils versent facilement des larmes, c'est bien

bien souvent sans cause , ou pour des
sujets tres-legers.

Mais les soupirs ne trempent pas
toujours dans les larmes, & ne sui-
vent pas ordinairement le cours in-
certain de leurs eaux. Ils sont parti-
culiers aux Amans & partent des
plus secrets & des plus profonds re-
plis du cœur, qui n'a point de plus
sinceres interpretes, & de langage
plus expressif pour marquer la ten-
dresse, que des soupirs, qui sont
toujours le signe certain d'un cœur
amoureux.

Ils naissent lors que la crainte qui
accompagne ordinairement ces mou-
vemens d'amour, & ces violens
transports, concentre le sang & les
esprits propres à concourir à cette
grande application, qui attache si
fort les Amans à ne penser qu'au
seul objet de leurs desirs, qu'ils s'ou-
blient dans cette serieuse attention
de respirer aussi souvent qu'il est ne-
cessaire pour rafraîchir le cœur &
les poulmons.

Toutes ces causes augmentent ex-
trêmement la chaleur de ces parties, &
le

les font souffrir , n'estant pas suffisamment temperées & contraignent en cet état les Amans à faire des soupirs , qui sont un plus fort mouvement des poulmons , & une plus grande respiration pour donner plus d'air & de rafraîchissement au cœur; ce qui arrive ordinairement dans les violentes passions de l'ame , lors que nous cherchons à nous unir au bien que nous desirons , ou que nous fuyons le mal qui nous fait craindre.

Ces raisons prouvent assez que les soupirs partent d'une plus grande cause que les larmes , qu'ils marquent plus de tendresse en amour , & qu'un soupir couste plus au cœur , qu'un ruisseau de larmes.



QUES

QUESTION II.

Lequel fait mieux connoître la puissance de l'Amour, de celui qui aime une Laide, la trouvant laide; ou de celui qui la croit belle, quoy qu'elle soit laide.

L'Opinion a tant de part en tout ce qui compose la félicité, & le malheur des Hommes, qu'il n'en est point qui ne soit industrieux à se former des moindres sujets un bien, un plaisir, & une disgrâce, qui ne subsistent que dans le caprice de l'imagination frappée d'une apparence trompeuse, qui nous séduit facilement, & ne nous laisse qu'une honteuse confusion d'avoir fait un mauvais choix.

Ces deux Amans proposez dans cette Question, qui aiment chacun une Laide, sont dans l'aveuglement dont l'opinion repaît ordinairement nos desirs. Le premier aime une Laide qu'il trouve laide; le second la
croit

eroit belle , quoy qu'elle soit laide. On demande qui des deux fait mieux connoistre la puissance de l'Amour.

L'Amour , ainsi que toutes les autres passions , ne porte ses appétits & ses inclinations qu'aux objets , qu'il juge bien apparens ou réels , capables de remplir ses souhaits, & contenir ses desirs. C'est ce que la laideur qui est une déformité qui déplaist toujours , & qui ne peut paroistre sous aucune forme de bien , ne peut produire.

On juge par ces raisons que cette prétendue passion d'amour pour la Laide que l'on connoist laide , ne peut estre nommée amour , & que celuy qui donne ses soins à cette Laide ne peut estre mis au rang des véritables Amans , puis qu'on ne suppose ny grace , ny agrément , ny beau teint, ny taille, ny esprit, ny ce je ne sçay-quoy dont les plus laides ne sont pas toujours dépourveuës , & qui ne sont pas de petits charmes. Ce sera donc un simple amusement propre à ceux qui aiment la facilité , & qui
craig

eraignent la peine que peut causer une Belle.

Mais celuy qui aime la Laide qu'il croit belle ; poursuit un bien , quoy qu'apparent, qu'il connoist estre pour luy le comble de ses desirs, & fait consister la felicité dans un sujet qui luy semble beau ; puis qu'il l'estime digne d'estre aimé. Ainsi cet Amant qui aime la Laide qu'il croit belle, fait mieux connoistre la puissance de l'Amour ; car la laideur simplement dépourvue de graces , ainsi qu'on le propose en cette Question, est autant le sujet de l'aversion & du rebut, que la Beauté l'est de l'Amour.

QUESTION III.

Si un Mary jaloux aime mieux sa Femme, que celuy qui luy donne grande liberté.

QUoy que la Jalousie soit une des plus fortes passions qui puissent troubler le repos de l'Homme, puis qu'elle est un assemblage confus de tout

tout ce que l'amour, le desespoir, la crainte, & la haine, peuvent produire, lors qu'elles se revoltent contre nous, il faut pourtant avoüer qu'elle est une des plus fortes & des plus particulieres marques de l'amour, qui ne laisse aucun lieu de douter que le *Mary jaloux* n'aime plus la Femme que celuy qui luy donne grande liberté.

En effet, la liberté dont on entend parler dans cette Question, est trop opposée à l'amour, pour ne pas juger qu'ils sont incompatibles, & que l'un est tellement contraire à l'autre qu'ils se détruisent entierement; car la liberté en amour est une insensibilité, ou un défaut de tendresse qui approche si fort de l'indifférence, qu'il n'est rien de pire en cette passion, puis qu'elle nous éloigne & nous sépare sans regret ny douleur de l'Objet que nous aimons, qui n'est plus en cet estat que celuy du chagrin & du mépris.

➤ Mais la *Jalousie* dans tous les mouvemens masque toujours une tres-grande passion & un violent desir de s'unir

s'unir à l'Objet que l'on aime, & rien ne la rend insupportable & furieuse que la crainte de la desunion, ou du changement, qui cause de si cruelles douleurs, qu'elles appellent d'abord à leur secours la haine, & le desespoir, qui jettent les Amans en de si pitoyables souffrances, que celuy qui a dit que la Jalousie est le plus grand de tous les maux, & que les Jaloux sont les Damnez de ce monde, en a mieux connu le caractère.

On peut juger par ces raisons que le Mary jaloux qui appréhende la desunion, ou qui craint de perdre le cœur de sa Femme, & qu'un autre ne luy ravisse ce trésor dont il est si justement le possesseur, aime mieux dans son humeur haïssable & farouche, que celuy qui donne grande liberté, qui est une marque de mépris & d'indifférence, parce qu'elle ne luy est pas assez chère pour mériter ses soins, & la crainte de la perte, qui est le plus grand témoignage d'amour, & la plus violente cause de la Jalousie.

Q U E S

QUESTION IV.

Lequel de deux Amans méprisez de ce qu'ils aiment, a une plus forte passion, ou celui qui employe l'absence pour se guérir, & n'en peut venir à bout; ou celui qui n'a pas la force de s'éloigner de sa Maistresse, quoy qu'il se tienne assuré que l'absence le guérirait.

ON est si fort persuadé que l'amour est un tres-ardent desir de s'unir à ce qu'on aime, qu'il n'y a point de difficulté à juger que celui des deux Amans méprisez de leur Maistresse, qui n'a pas la force de s'en séparer, quoy qu'il soit assuré que l'absence le guérirait, a une plus forte passion que celui qui employe l'absence, & n'en peut venir à bout; car ce dernier qui a la force de se séparer, n'est pas si parfaitement uny, ny si fort amoureux que le premier, qui est tellement attaché à sa Belle malgré tous ses mépris

mépris , qu'il préfere le mal au remede ; qui luy est infailible dans l'éloignement. Quand le mal est agreable, on craint toujous de guerir , & l'on trouve le remede pire que le mal.

Si le mépris, Madame, qui est l'un des plus sensibles outrages que l'on puisse faire à un honneste Homme , n'est pas capable de desunir & de rebuter des Personnes si mal-traitées, qui ne tiennent que par les sentimens d'une passion tres-legere & fort inconstante, jugez, Madame, des resolutions que la reconnoissance & l'estime qui sont plus unies à la raison , peuvent produire , quand on connoît ce que vous valez, & que l'on souhaite aussi passionnément que moy la qualité de, Madame , vostre, &c.

PANTHOT, *Doct. Med.*

Si le petit Traité du Blason & des Armoiries que je vous envoyay dans le dernier Extraordinaire ; vous a plû autant que vous me l'avez temoigné , je ne doute point , Madame , que celuy que vous allez voir touchant la Langue matrice,

trice, ne vous donne une entière satisfaction. Je les croy tous deux de la mesme plume. Cela me paroist & par la ressemblance du stile, & par les recherches curieuses que vous y trouverez répandues par tout. Je me tiens fort obligé à l'Auteur, de m'avoir fourny dequoy vous instruire agreablement sur cette matiere, & suis fâché de ne vous le pouvoir faire connoistre autrement que par les premieres lettres de son nom, qui peuvent estre communes à beaucoup d'autres.



Quelle est l'origine des Langues, quelles sont le plus en usage, & enfin quelle est la Langue matrice.

CE que l'on appelle icy Langue ou Langage, n'est autre chose que l'usage de la parole, commun à tous les Hommes, & différent parmy tous les Peuples. Les Creatures les plus insensibles, dit un grand Prophete, ont une voix qui publie la gloire de leur Createur; mais l'Homme

me

me estant le plus parfait ouvrage de la Divinité, il a aussi une voix plus parfaite, & cette voix est la parole, qui le distingue des autres Animaux, & qui fait son plus beau caractère.

Il y a une parole interieure, qui est la pensée, la premiere & la plus noble faculté de l'ame raisonnable; mais il y a une parole exterieure, qui est le langage de chaque Nation, qui exprime & qui développe la parole interieure. Elle a besoin de la langue, des dents, & de la voix, qui sont ses principaux organes, ou plutôt de toutes ces choses, se forme la voix humaine, que Saint Jean Damascene appelle l'Ange d'Intelligence, ou le Messager de l'Esprit; & Saint Augustin toujours relevé dans ses pensées, le Véhicule du Verbe interieur, ou Discours mental. Philon dit qu'elle est la Sage-Femme de la Parole, comme la Parole est le Truchement des conceptions de l'Amé; & ce grand Homme ajoute, que nos pensées estant cachées dans nostre intellect, la voix comme une lumiere, les decouvre lors que nous voulons parler.

On

On peut dire que plus cette lumiere penetre nos pensées, & plus nous nous exprimons avec grace & avec facilité.

La parole est donc un certain son, qui exprime diferemment les mouvemens de nostre ame ; & la langue fert' à la parole , ce que l'archet fert au Violon. Plutarque rapporte d'un certain Solitaire qui demeueroit sur le bord de la Mer rouge , que sa maniere de parler estoit une espece de chant , quoy qu'il parlaست plusieurs Langues , dont l'articulation devoit être diferente. Cependant la parole n'est pas un simple cry particulier à l'espece , mais un signe expressif de l'ame unie au corps. Dira-t-on que la premiere parole que proféra Adam, ne fust qu'une articulation de voix poussée au hazard, qui ne servoit qu'à exprimer au dehors ce qu'il sentoit au dedans de luy-mesme ? Non , non, c'estoit un signe raisonnable poussé par son ame , & caracterisé de Dieu, pour faire entendre les besoins de l'Homme , & par lequel il vouloit estre glorifié. On peut donc appeller cette premiere Langue, la Langue matrice,

trice, ou la Langue de Dieu, comme parle un de nos Poëtes. Mais Philon m'apprend que le Langage de Dieu, c'est le silence. Ce qui me fait dire, que s'il nous a donné l'usage de la parole pour le commerce du monde, il nous enseigne le silence pour nous entretenir avec luy dans la retraite & dans la solitude. Les Hommes, disoit un Ancien, nous apprennent à parler, & les Dieux à nous taire.

Les Romains croyoient qu'il y avoit une Déesse nommée Fatua qui présidoit au langage des Enfans, & qui leur en apprenoit l'usage. Quoy qu'il en soit, tous les Hommes s'expriment en trois manieres, par les gestes, par l'écriture, par la parole. Ce sont là autant de signes par où l'ame fait connoître nos pensées. Il ne faut point dire que ces signes sont purement corporels, c'est une invention de l'ame unie au corps. Elle a beaucoup de part aux mouvemens qui l'agitent dans une forte passion, & il est certain que nous ne nous expliquons par signes, que lors que la parole nous manque, comme nous voyons dans

les Muets & dans les petits Enfans, ou lors qu'elle n'exprime pas assez ce que nous sentons, comme nous voyons encor dans les Amans & dans les Personnes affligées. Leurs mains, leurs yeux, tout leurs visage, en dit plus qu'ils n'en pourroient dire par leurs discours. Ces signes nous sont communs en quelque façon avec les Bestes, & il n'y a que la parole & l'écriture qui soient propres à l'Homme, comme les véritables images de sa raison. Neantmoins si l'on examine ces signes, il y en a qui luy sont propres & particuliers entant qu'Homme, & qui diférent entierement de ceux des Bestes, dans les passions mesmes qui leur sont communes, comme dans l'amour, la douleur, & la colere; & s'ils ont quelques traits semblables, ce n'est qu'autant que nous approchons du naturel des Animaux.

Selon Monsieur de Cordemoy, parler en general, n'est autre chose que donner des signes de sa pensée; & ce docte Ecrivain adjouëte, que les divers mouvemens du Corps, lors qu'il est agité de quelque passion, sont la pre-
miere

miere des Langues, & la plus universelle, parce qu'elle est entendüe de toutes les autres Nations. Mais si tous les Hommes expliquent diféremment leurs sentimens par le moyen des signes corporels, il ne faut pas s'étonner s'il y a tant de Langues, & de manieres diférentes de les exprimer par la parole. Nous sommes tous sujets aux mesmes passions. & ces passions produisent dans nostre esprit les mesmes pensées, ce qui fait, que nous avons tous une mesme parole intellectuelle. Mais comme chacun ressent divers mouvemens de ces mesmes passions; il les exprime par diferens signes, & c'est d'où vient cette diférence de parole extérieure & labiale. Enfin l'Homme joint encor plusieurs signes extérieurs à l'usage de la parole, pour nous représenter l'état de son Ame, comme ceux de la teste, de la main, ou de tout le Corps; & l'on a remarqué que les plus éloquens, & les Femmes mesme qui ont le don de la parole en partage, sont les plus gesticulatifs. C'est peut estre la raison pourquoy les Peuples Orientaux ont tant d'alle-

gories & de similitudes , qui tiennent lieu de Hieroglifes dans le Discours. Ils ont l'éloquence des signes. Quelquesuns qui aiment cette maniere de parler , ne s'expriment que par comparaisons & par metaphores ; mais on a raison de dire que ce langage n'est pas naturel , puis qu'il est composé de signes & de paroles , ce qui rend nos pensées plus obscures & moins intelligibles.

L'écriture est une parole muete, d'autant plus admirable , qu'elle se fait entendre aux absens , & dans les lieux les plus éloignez. Mais si elle peint la parole, on s'est aussi servy des signes ou gestes du Corps, pour la représenter; & ces signes sont les Hieroglifes des Egyptiens. Ainsi ils peignoient un pied, ou une main, pour exprimer leurs pensées; & ceux de Mexique traitent de leurs affaires par des Figures. Il y a encor des Peuples sous la domination du Grand Camp, qui se servent de simples marques de bois, ou d'autres choses, quand ils contractent ensemble. Enfin si l'écriture est un langage, les Chinois qui ont quatre-vingts

mille Caracteres, ſçavent plus de Langues que Mithridate & Poſtel , ou du moins leur Langue Mandarine ſe multiplie beaucoup par l'écriture ou l'Imprimerie , dont on dit que ces Peuples ſont les Inventeurs. Les Caracteres ſont différens auſſi-bien que les Langues , & chaque Nation ont une maniere d'écrire qui leur eſt propres. Cependant il y a un grand nombre de Langues qui ſe ſervent de l'Alphabet Latin , comme l'Italien, l'Eſpagnol , le François , & pluſieurs autres Mais c'eſt aſſez parler des Geſtes & de l'écriture ; ce ſeroit même confondre icy la Queſtion de l'Imprimerie avec celle des Langues , qui a perfectionné l'écriture, & qui l'a renduë ſi facile , en la rendant immortelle.

Pline , qui ſur l'autorité d'Epigene, croit que l'usage des Lettres eſt éternel , n'eſt pas en peine de prouver celui de la parole, puis que l'un ſuppoſe l'autre. Diodore Sicilien dit que la voix des Hommes eſtoit au commencement ſi obſcure & ſi confuſe , qu'elle n'eſtoit pas intelligible. Mais quand bien le langage de l'Homme ne ſeroit

qu'un jargon comme le ramage des Oyseaux , il y auroit toujours une premiere Langue , & celle de l'Homme seroit preferable à toute autre , estant seul parmy les Animaux doué de la parole distincte, articulée, & significative. S'il y a quelques Oyseaux qui semblent en estre capables , ils ne peuvent dire que ce qu'on leur a appris , encor le disent-ils sans sujet & sans ordre, parce qu'estant dépourvus de raison, ils ne sçavent ce que les paroles signifient ; car il est absolument necessaire de sçavoir raisonner , pour sçavoir parler. Ceux qui veulent que chaque Peuple ait naturellement sa Langue particuliere , comme chaque Beste a son cry, ne considèrent pas que cela ne vient que de la différente construction des organes. Dans l'Homme il y a deux choses à remarquer quand il parle ; la formation de la voix , en quoy il a quelque raport avec les Animaux , & c'est ce qui vient du Corps ; & la signification ou l'idée qu'il y joint, qui vient de l'Ame , en quoy il n'a raport qu'avec son espece. Il faut écor remarquer avec Mr. de Cordemoy, que les

Oyseaux

Oyseaux qui sont les seuls qui imitent le langage des Hommes , ne s'en servent jamais que quand ils voyent la chose dont ils sçavent le nom , & dont ils ont besoin. Mais enfin l'Homme participant de la nature de tous les Animaux , il ne faut point s'étonner si la voix des Oyseaux a tant de rapport avec la sienne. Ils ont quelque chose dans le bec, dans la langue , & dans le gosier , qui rend leur articulation presque semblable.

Je sçay bien encor que de Grands Hommes ont crû que les Bestes avoient une Langue que les Hommes pouvoient entendre. Philostrate dit qu'un certain Appollonius expliquoit le ramage des Oyseaux à ses Disciples , & il attribua cette merveilleuse intelligence à tous les Arabes , & à quelques Indiens. Les Enfans de Psammeticus dont je parleray dans la suite , pouvoient entendre celtuy des Chevres qui les avoient nourris. Clement Alexandrin ne craint pas de donner aux Animaux quelque sorte de discours & de dialecte. Si cela est, S. Augustin a eu raison de dire qu'il

vaudroit mieux s'entretenir avec son
 Chien , qu'avec un Homme dont on
 n'entendrait pas la Langue. Mais si
 les Hommes entendent le langage des
 Bestes , on peut dire aussi qu'elles en-
 tendent celuy des Hommes. Pline &
 Solin assurent que les Dauphins ac-
 courent au nom de Simon , & nous
 voyons tous les jours que les Asnes
 répondent à celuy de Martin qu'on
 leur donne. Mais la pensée des Caffres
 est plaisante, qui imputent aux Singes
 d'Afrique de ne vouloir pas parler, de
 peur de travailler. En effet , le Singe
 est en tout si semblable à l'Homme,
 qu'il ne luy manque que la parole. Vi-
 truve prétend que les Hommes ayant
 commencé de vivre en société, con-
 vinrent que certains sons qui sortoient
 de leur estomach & de leur gosier,
 signifieroient certaines choses qu'ils
 avoient marqué d'abord desirer ou
 craindre; mais il y a quelque chose de
 plus merveilleux dans la parole. Adam
 en reçut l'usage de Dieu mesme , & il
 ne faut pas s'étonner avec Pithagore,
 si les noms que le premier Homme
 donna à toutes les Creatures , mar-
 quoient

quoient une si parfaite sagesse.

C'est une Question entre les Doctes, sçavoir si les noms sont purement arbitraires, ou imposez par raison & par reconnoissance. Chaque opinion a eu ses Partisans, mais Socrate fait le médiateur. Il dit qu'il y en a d'imposez à l'avanture, & les autres naturels, & qui semblent avoir esté dictez par la bouche des Dieux. Selon Platon, les noms sont des instrumens propres pour discerner la substance des choses; Aristote nous enseigne de rechercher cette substance dans la signification des paroles. Ce sentiment peut avoir fait naistre la croyance qu'il y a de grands mystères cachez sous les noms; & c'est ce qui rend la Langue Hébraïque si divine & si fameuse chez les Cabalistes. Mais la pensée d'Epicure me plaist davantage, & vient mieux à mon sujet. Il dit que les premiers noms sont les effets de ce que les Hommes s'estoient imaginé des choses la premiere fois; de sorte que leur fantaisie estant diversement touchée des objets en divers climats, cela a donné lieu à la diversité des Langues.

R. v.

D'autres croient que Dieu n'est pas moins admirable dans la diversité des Langues , que s'il avoit conservé un seul idiome sur la terre. Ils prouvent cette diversité par celle des organes qui servent à la parole , & prétendent que si la Langue suit par les diverses inflexions de la voix les mouvemens du cœur, & les sentimens de l'esprit, les Peuples estant diférens d'humeur & d'inclination & ayant selon les climats qu'ils habitent , les organes diféremment disposez ; ils prétendent, dis-je, que ces Peuples doivent avoir un langage tout diférent les uns des autres. Dieu divisa la Langue des Ouvriers de Babel , dit Polidore Virgile , afin que tant de voix discordantes rompissent l'intelligence qui estoit entr'eux. Mais on pourroit dire que Dieu troubla d'abord leur esprit , & qu'ils ne changerent de langage qu'après avoir changé de pensée. Chacun suivit la vaine & fausse image dont il estoit remply, & ne devint pas moins opposé dans ses sentimens que dans ses paroles. Quoy qu'il en soit, c'est la véritable origine des Langues qui se sont

répan

répanduës en suite par toute la terre.

Mais quand un pareil miracle ne seroit pas arrivé ; on peut douter si la Langue matrice , telle qu'elle estoit alors, se seroit conservée pure dans les diverses Parties du monde , apres que Noé en eut fait le partage à ses Enfans. Elle auroit souffert à peu pres les changemens que nous voyons , & chaque Nation auroit eu quelque chose de particulier dans son idiome ; ce qu'il est facile de prouver par ce qui arrive tous les jours dans les Langues vivantes , une Langue n'estant véritablement fixe & exempte d'altération, que quand elle cesse d'estre en usage. Chacun peut remarquer le changemēt qui se fait de temps en temps dans la Langue naturelle, & la diversité qu'il y a entre les Provinces où l'on parle une mesme Langue. Un Auteur dit qu'il en est de nos paroles comme des fleurs dont la terre est parée & depouillée tous les ans. Les unes succedent aux autres , & il arrive dans les Langues vivantes , & à ceux qui se piquent de bien parler , ce qui se
passe

passe parmy les Floristes. Tantost c'est
 la Tubéreuse qui est à la mode, tantost
 c'est la Jonquille. Il paroist tous les
 jours quelque fleur qui nous estoit
 inconnuë. Il paroist aussi tous les jours
 quelque mot nouveau, ou quelque
 expression nouvelle qui n'estoit pas
 en usage. Aléxandre estant passé dans
 le País des Sedets qui habitoient sur
 le Fleuve Melaso, qui tiroient leur
 origine des Cumeries de Leolide; il
 trouva que ces Peuples parloient com-
 me les Barbares, & avoient perdu la
 Langue Greque, non par le temps
 comme ils disoient; mais que leurs
 Añcestres ne furent pas si tost arri-
 vez dans ce País-là, qu'ils oublièrent
 inopinément leur Langue naturelle,
 & parlerent un langage nouveau &
 inouï auparavant. Pausanias & Arián
 font les garans de cette Histoire mer-
 veilleuse. Mais enfin on peut douter
 si on n'auroit point inventé quelque
 nouveau Langage, supposé que la
 Langue matrice fust demeurée uni-
 verselle parmy les Hommes; car la mé-
 me facilité qu'il y a d'apprendre les
 Langues, prouve la facilité qu'il y au-
 roit

roit d'en inventer. Dans le premier ordre on se fert des termes reçeus, & dans le second on les établit. Pourveu qu'on en convienne, un idiome est bientoſt changé ou reçu. Il en eſt comme des Lettres en chiffres, dont chacun invente la clef comme il luy plaît, & que l'on trouve à force de chercher. Il n'a donc pas eſté ſurprenant que chaque Nation ſe ſoit fait une Langue à part, & qu'il y en ait tant au monde. Les Hommes ont exprimé leurs penſées comme ils ont voulu, & pour cela font convenus de certains Caractères qui leur eſtoient propres. Neantmoins s'ils concevoient les choſes de la meſme maniere, & s'ils raiſonnoient tous juſte ſur un même ſujet, on pourroit faire un Langage rationnel qui deviendroit une Langue univerſelle, que tous les Hommes, du moins les Sçavans, pourroient entendre. Enfin tout ce qu'on peut dire à l'égard de Babel, c'eſt que les Sciences auroient eſté plus faciles à apprendre, & qu'on euſt pû eſtre habile ſans Grec & ſans Latin. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y euſt qu'une ſeule Langue,

&c

& quand le peché n'autoit apporté que ce changement au monde, les Hommes en ont esté severement punis. On devient par là seul, & presque separé des Hommes. On ne peut voyager sans chagrin; & soit dans le commerce des Vivans, ou des Morts, on ne peut devenir riche ny sçavant, qu'avec peine & à grands frais. Heureux donc Postel & Mithridate, de sçavoir tant de Langues & de se pouvoir dire à juste titre les Citoyens du Monde.

Les Peuples qui veulent tirer leur origine d'eux-mesmes, & faire croire qu'ils sont Enfans de la Terre, veulent aussi persuader qu'ils n'empruntent pas leur langage des autres. Ils soutiennent qu'ils ont la Langue matrice, & non seulement que leur Langue est la plus ancienne, mais encor la plus excellente. Les Phrygiens & les Egyptiens ont esté de ce nombre. Ils se font disputez longtems cette préeminence, Psammeticus Roy d'Egypte, se servit de cet expédient pour découvrir la verité. Il fit nourrir deux Enfans par des Chevres, avec defense,

aux

aux Bergers qui en avoient soin , de prononcer aucune parole devant eux. Au bout de deux ans , on les fit jeûner quelques jours , & on les laissa seuls. Leur Gouverneur estant venu ouvrir le Lieu où il les avoit renfermez, ils commencerent à crier, *bec, bec,* qu'ils répétèrent plusieurs fois. Le Prince ayant sçeu la chose, & s'estant informé que *bec* en langage Phrygien, signifioit du pain , les Egyptiens furent contraints de reconnoître que les Phrygiens estoient plus anciens qu'eux. Comme cette Histoire est d'Herodote, on n'engage personne à la croire. Suidas s'en rit , & dit que ces Enfans ne décidèrent en faveur ny des uns ny des autres, parce que le mot de *bec*, est le propre cry des Chevres dont ils avoient tiré leur nourriture , & imité la voix. Goripius prend la chose plus serieusement, & la tournant à l'avantage de sa Nation , il dit que *bec* en langage Allemand, signifie du pain , & que les Enfans de Psammeticus ayant parlé cette Langue , elle est par conséquent la plus ancienne du Monde. N'est-ce pas là rencherir sur le conte d'Hero

d'Herodote ? Mais comment ces Enfans auroient-ils demandé du pain, eux qui n'en avoient jamais mangé ? Il faut avoir quelque notion de la chose qu'on demande , & sçavoir les termes dont les Hommes sont convenus, pour l'exprimer. La parole est le propre de l'Homme , mais il n'en reçoit l'usage que par le commerce des autres Hommes. Les Enfans n'apprennent à parler & à nommer les choses que par les signes qu'on leur en donne.

S'il est certain dans l'opinion d'un excellent Auteur, qu'ils ont la raison toute entiere dès leur naissance , on doit s'étonner de ce qu'ils sont si longtemps avant que de parler correctement la Langue dans laquelle on les a élevez. Je sçay qu'il faut du temps à perfectionner les organes des Enfans ; mais s'ils ont déjà l'usage libre de leur raison, & s'ils se trouvent dans la nécessité de toutes choses , quelle apparence qu'ils demeurent plusieurs années avant que de se faire entendre ? Plus on est raisonnable & formé , & plus facilement on apprend une Langue , que le commerce & le besoin

NOUS

nous rend nécessaire ; & si on a de la peine à apprendre les Langues étrangères, c'est ou qu'on a d'autres moyens de se faire entendre , ou qu'on a les organes mal propres pour leur prononciation ; mais cela n'arrive pas aux Enfans , qui les ont plus tendres & plus susceptibles d'impression , que les Hommes avancez en âge.

Le mot de *bec* que prononcèrent les Enfans de Psammeticus, n'étoit donc qu'un cry de Chevres, qui demandoit la nourriture & le lait de leurs Meres. Mais les Egyptiens ont toujours esté mainheureux dans leurs prétentions pour l'antiquité de leur Langue & de leur origine. Les Scithes leur disputèrent l'un & l'autre , & remportèrent l'avantage dans un sanglant Combat, qui termina ce différent. Les Ethiopiens ont aussi pretendu estre les premiers Hommes du Monde , & quelques Sçavans ont employé leurs raisons pour soutenir cette opinion. Ils disent qu'il estoit bien-séant que le lieu le plus pres du Soleil , donnast le premier la vie aux Creatures ; mais cette raison de bien-séance est ridicule , & digne de l'ignorance

l'ignorance des Payens. Il faut donc laisser ce sentiment à Empédocle, à Anaximandre, & aux autres Philosophes qui ont traité les Hommes comme des Bestes.

Mais quand il seroit vray que les Phrygiens seroient les premiers Peuples du Monde, & que leur Langue seroit la Langue matrice, on peut leur demander, & à tous les autres Peuples qui s'en font honneur, d'où est venu le changement des Langues; car s'ils sçavent bien que la leur est la premiere, ils doivent sçavoir qui a alteré cette Langue matrice, & d'où les autres sont dérivées. L'embarras où ils sont de répondre à cette difficulté, nous oblige à nous tenir à l'Histoire de Nembrot, qui ne peut-estre revoquée en doute des Sages & des Sçavans. Elle est contenuë dans le plus ancien & le plus sacré des Livres, écrite sans aucun artifice, & rapportée par Joseph, qui vivoit dans un temps où la Langue Greque & la Latine estoient si florissantes. Cela est surprenant, que les Peuples les plus polis dans leur langage, & qui ont porté si loin
l'Eloquen

L'Eloquence, ne nous ayent rien laissé de l'origine de leur Langue, & ayent esté en cela plus modestes & plus retenus que les Barbares. Ils n'ont point disputé la gloire d'avoir parlé les premiers, mais d'avoir mieux parlé que les autres. En effet, c'est une meschante preuve de l'antiquité d'une Langue, que son begayement & sa grossiereté. J'admire le raisonnement d'un Medecin Liegeois, amy de Goro-pius, qui prouve que la Langue Cymbrique, ou bas Allemand, est au dessus de la Langue Hebraïque, de la Greque, & de la Latine, parce qu'elle n'a point changé, & qu'elle n'emprunte rien des autres. Mais je ne puis assez m'étonner du sentiment d'un illustre Auteur moderne, qui dit apres Bécam, qu'à la reserve de ces petites Langues, telles que la Basque, ou l'ancienne Bretonne, il n'y en a point ny de mortes ny de vivantes, qui n'ayent produit de plus beaux Ouvrages, que l'Hebraïque; & il tranche net que l'Allémande luy peut estre préférée pour toutes les Sciences.

Cepédant il faut demeurer d'accord
que

que la Langue Hebraïque est véritablement la Langue matrice. Dieu même a voulu parler Hebreu, dit ce grand Homme que je viens de citer, & qui est contraint ailleurs de faire justice à cette Langue. Elle a reçu quelques changemens, mais beaucoup moins que les autres, parce que moins de Peuples en ont eu l'usage, les Hebreux vivant separez, & ayant peu de commerce avec les autres Nations. La Langue Hebraïque est encor fort significative, & exprime avec plus de clarté & de briéveté toutes choses. Elle est plus serieuse & plus grave que toutes les autres. Son Alphabet, quoy que petit, renferme, selon les Rabins, tous les secrets de la Theologie, & de la Philosophie naturelle & morale. Cela n'est pas difficile à croire, puis que chaque lettre en est misterieuse, & contient sa signification propre & particuliere. La piûpart des lettres des autres Langues en ont esté tirées; mais ce qui en releve infiniment la noblesse & la majesté, c'est qu'elle renferme dans ses caracteres le sacré Nom de Dieu.

Les

Les trois Langues principales, & le plus en usage dans le commerce des Sçavans , sont l'Hebraïque , la Greque , & la Latine. L'Arabe & la Sclavonne sont fort étenduës. Enfin apres le ravage des Gots , l'ignorance des Sciences a fait en partie la barbarie des Langues. Du Latin on a tiré l'Italien & le François. L'Espagnol est en partie Arabe , à cause de la longue domination des Sarrafins en Espagne. De l'Allemand & du François , on a fait l'Anglois ; & du Tartare, le Langage Turc. Il n'y a aucenne de ces Langues, dans laquelle on n'ait écrit , & où quelque Grand Houme n'ait excellé. Moïse , David , & Salomon , pour l'Hebraïque , Homere , Platon , & Demostene, pour la Greque ; Ciceron & Virgile , pour la Latine ; Averroës & Avicenne , pour l'Arabe , Melanthon & Benther , pour le Tudesque ou l'Allemand ; Bocace, Petrarque, le Tasse , & l'Arioste, pour l'Italien ; De Cervantes, Guevarre , Boscan, & Grenade, pour le Castillan ; Thomas Morus & Baaon , pour l'Anglois. Pour le François , sans faire icy l'éloge de nos

Autheurs,

Autheurs , il ne faut que citer l'illustre Académie Française , pour estre convaincu de la beauté de nostre Langue , & de l'excellence des Ouvrages qu'elle a produits. Outre que chaque Langue a son élégance & sa fécondité, elle a aussi sa politesse & sa pureté d'accent , qui est propre & comme naturelle à certains Peuples d'une même Nation. Les Parisiens ont l'avantage pour le François ; les Toscans , pour l'Italien ; les Castillans , pour l'Espagnol , les Saxons , pour l'Allemand ; les Perses , pour l'Asiatique ; comme autrefois les Athéniens pour le Grec , & les Romains pour le Latin.

Cette difference de prononciation fait naistre une Question plus curieuse que solide , sçavoir , si chaque Langue en son particulier , a une Langue matrice , & si le Langage du Peuple & celuy de la Cour , sont deux Langues séparées. Cicéron au Traité de l'Orateur , demande si les Grecs ou les Romains avoient deux Langues ; & si Homere , Platon , & Demosthene, ont écrit en leur Langues maternelles. Je m'étonne que les Sçavans

vans se soient amusez à cette bagatelle. Chaque Langue estant commune à ceux qui la parlent, il n'y a que du plus ou du moins; l'un est plus naturel, l'autre est plus poly. Les Grammairiens ne sont pas ceux qui parlent le mieux; & la Vieille d'Athenes qui reprochoit à Theophraste son langage Provincial, n'en jugeoit que par l'accent & par quelque mot affecté à la Nation, & non pas par les regles de la Grammaire. On ne parle jamais mieux que quand on parle naturellement, & suivant la naïveté & le génie de la Langue. Les Orateurs & les plus éloquens sont contraints d'y avoir recours, & d'abandonner l'Art pour suivre la Nature. Ciceron dit d'une certaine Lelie, qu'elle parloit si naturellement & avec tant de pureté la Langue Latine, qu'il sembloit qu'on entendoit ou Plaute, ou Nevius. Les Femmes & les Enfans savent mieux les longues & les brèves de la Langue qu'ils parlent, & s'expliquent avec plus de facilité & d'une maniere plus touchante, que les plus habiles Orateurs; ce qui a fait dire à un

un Moderne , que bien parler estoit moins l'ouvrage de la Raison & de la Science , que d'une bonne habitude, & d'une heureuse naissance.

Toutes les Nations ont des expressions conformes à leurs pensées , & il n'y a point de Langue , pour barbare qu'elle puisse estre , qui n'ait sa force & son énergie , sa grace & sa délicatesse , selon les sentimens qu'ont les Peuples qui la parlent. On se trompe de dire qu'une Langue est plus majestueuse, ou plus douce qu'une autre, & de vouloir tirer de là son excellence. Chacun s'exprime parfaitement en sa Langue. Il n'y a que la maniere de penser qui est différente chez les Peuples , & qui fait la diversité des Langues. Les uns sont fiers , les autres sont doux ; les uns froids & pesans, les autres bouillans & pleins de feu. Tous ces caracteres inspirent des pensées toutes opposées , d'où viennent les diverses manieres de s'exprimer. C'est aussi la raison pourquoy chacun estime sa Langue , & la préfere à toute autre ; parce qu'il s'explique mieux par elle. S'il y a des Peuples qui parlent

mieux

mieux les uns que les autres , c'est qu'ils pensent plus juste. Quintilien dit que ceux qui enseignent à bien dire , doivent enseigner à bien penser ; & Cicéron , que le raisonnement estoit la Mere des belles paroles. Mais il y a des Nations qui ont beaucoup d'esprit, & dont le langage est si grossier & si barbare ? Il est vray ; mais il ne s'agist pas icy du jugement, du bon sens , & de la profondeur du raisonnement. Il est question de délicatesse, de pureté , & il est certain que parmy ces Nations là , ceux qui ont plus de délicatesse d'esprit , parlent plus poliment que les autres.

Les Peuples qui se piquent de science & de galanterie , parlent mieux que les autres , & rendent leurs Langues plus florissantes. Les Espagnols, les Italiens , & les François , l'emportent par cette raison-là sur toutes les Nations du Monde. Aussi ces Langues sont-elles plus polies & plus en usage. Peu des autres Peuples écrivent en leur Langue. S'il y a quelques Sçavans, ils écrivent en Latin. La nécessité nous fait apprendre les Langues

C

étrangeres. On les apprend rarement avec plaisir. La prononciation en est fatigante, & les Peuples de l'Europe ont la langue & le gosier peu disposez pour les Langues Orientales. Nous apprenons ces Langues dans les voyages, comme les Bestes qui apprennent leur cry de celles de leur espece, parce que la pasture en est la cause; car enfin quoy que la parole soit naturelle à l'Homme, elle est en quelque façon artificielle, puis qu'il l'apprend d'un autre, & en veüe de quelque chose qui luy est necessaire.

Les Princes d'Allemagne & la Noblesse du Septentrion, sont fort curieux de sçavoir les Langues. Ce n'est pas le moindre sujet de leurs éloges. Les Espagnols ne se piquent pas tant de cette curiosité, & hormis les Langues qu'ils sont obligez de sçavoir par la vaste étendue de leur domination, ils ne sçauroient que celle de leur Nourice. Les François s'attachent beaucoup à la leur. Ils la regardent non seulement comme necessaire, mais comme capable des plus hautes connoissances. Ils en font une étude
particu

particulière, ce qui fait qu'ils s'appliquent moins aux autres. C'est aussi le véritable moyen de porter une Langue vivante au plus haut point de perfection où elle puisse atteindre; car le mélange des autres Langues, loin de l'enrichir, comme quelques-uns ont crû, la défigure & la rend barbare. Pour luy conserver son véritable génie, il la faut parler dans sa pureté. Les Romains n'embellissent la Langue Latine, qu'en négligeant toutes les autres; & lors que par l'étendue de l'Empire Romain ils furent obligés de parler le langage des Peuples qu'ils avoient soumis, ils devinrent étrangers & barbares dans leur Langue aussi-bien que dans leurs mœurs.

Continuez donc, beaux Esprits, de travailler au grand Ouvrage de nostre Langue. C'est de vos doctes veilles qu'elle peut recevoir son étendue & sa perfection. Non seulement vous trouverez cet illustre vulgaire que le Dante a cherché dans la Langue Italienne, mais vous rendrez le François préférable au Latin, & digne de la majesté de nostre Empire. En-

fin si ce doit estre l'Ouvrage d'un puissant Monarque , de qui peut-on encor l'attendre plus probablement que de LOÛIS LE GRAND , qui par sa Royale protection nous met en état de répandre la Langue Françoisse sur toute la Terre par vos Ecrits , comme il le fait par ses glorieux Exploits ?

D. L. V. R.

Un Traité aussi curieux que celuy que je viens de vous faire voir , doit estre suivy de quelque illustre matiere , & je n'en puis choisir de plus éclatante que celle que la conclusion de la Paix a fournie à Monsieur de la Fontaine dans l'Ode qui suit. Vous sçavez quelle est la reputation de cet Auteur , & le talent particulier qu'il a pour bien tourner une Fable , ou écrire agréablement un Conte.



O D E

POUR LA PAIX

L Oin de nous , Fureurs homicides,
 Et toy Démon qui leur presides,
 Va dans le fond du Nort, séjour des
 Aquilons, Man

*Mandier une retraite ;
Nos Bergers dans ces Vallons
Contant leur peine secreta ,
Désormais ne seront plus
Par ton bruit interrompus.*



*Déjà la Déesse Astrée ,
Par toute cette Contrée ,
Reconnoist ses derniers pas
Encor empreints sur la terra :
Comme elle nous quitta les derniers d'icy
bas ,
Ses Temples dans nos Etats
Ne se sont points sentis des suites de la
Guerre.
Elle ne change point cette fois de séjour ,
Car l'Olimpe est par tout où LOUIS
tient sa Cour.*



*Fleuve qui la revoie , va-t-en dire à Ne-
ptune
Que tout est calme parmy nous :
Mars a quité ces lieux ; d'autres De-
mons plus doux
S'en vont courir les Mers , & tenter la
fortune.
On ne verra nos Matelots*

54. *Extraordinaire*

*Combattre à l'avenir que les vents & les
flots.*

*LOVIS nous rend la Paix ; son bras &
sa conduite*

*Aux yeux de l'Univers ont assez éclaté ;
Et l'Envie à la fin pleure d'estre re-
duite*

A connoistre aussi sa bonté.



*Ainsi disoit Acante , & le Dieu de la
Seine,*

*Que l'horreur des Combats retenoit sous
les eaux ,*

N'osant le croire qu'avec peine,

Sortit du fonds de ses roseaux

Pour écouter cette nouvelle.

Toutes ses Nymphes accourant.

Aupres d'Acante , & l'entourant,

Contez-nous , luy dit la plus belle,

Ce fruit inespéré des Armes de LOVIS.

Acante satisfit en ces mots l'Immortelle :

Zéphire estoit présent , & les ayant oïis,

Il m'en fit ce resit fidele.



O Nymphes , il faut vous accorder

Ce que vostre Troupe soubaite :

C'est à moy d'obeir , à vous de commander :

Sçachez

Sçachez donc que Bellone impuissante &
muette,

Souffre que ses Enfans tâchent de la
bannir.

Celle dont les faveurs ont ennobly la
France,

Se laisse oster toute esperance

D'y pouvoir jamais revenir.



LOVIS consent qu'elle nous quite.

Elle luy dit en vain que bientost ses Ex-
ploits

A l'un & l'autre Rhin auroient joint sous
ses Loix

Les deux ceintures d'Amphitrite.

Il eust pû tenter ces projets ;

Mais le repos de ses Sujets,

Celuy de ses Voisins, les soupirs de l'Eu-
rope,

Ont à la fin changé l'objet de ses desirs,

Et la sçavante Calliope

Ne vous chantera plus que jeux & que
plaisirs.



Acante en eust dit davantage,

Mais on cessa de l'écouter.

Les Nymphes au transport se laissant
emporter,

Du doux nom de la Paix remplirent leur
rivage.

Toutes plaçoient déjà L O V I S entre les
Dieux.

Elles voyoient que de ces lieux
A la fin Bellone exilée ,
D'alarmes pour toujours nous avoit ga-
rantis.

Telle éclata la joye aux Nôces de Pelée
Chez les Suivantes de Thétis.



Acante alla porter l'allegresse au Par-
nasse :

Il trouva dans ses Bois les doctes Nou-
rissons

Occupez encore aux Chansons
Que chérit le Dieu de la Thrace.

Ils disoient qu'un de ses Rivans,

Un Conquérant par ses travaux,

Alloit sous son pouvoir ranger la Terre
entiere.

Adoucissez, dit Acante, vos voix:

Chantez la Paix donnéé ; aussi bien tant
d'Exploits

Sont une trop ample matiere.



Et vous, Divinitez, à qui je dois les Vers
Qui de jeux & d'amour ont rempli l'U-
nivers,

Si

Si j'ay toujours suivy vostre Troupe im-
mortelle,

Faites qu'estant épris d'une nouvelle ar-
deur,

Je chante de LOVIS, non toute la gran-
deur,

Vostre voix y suffiroit-elle ?

Vous-mesmes pourriez-vous d'un si ra-
pide cours

De Victoire en Victoire à ce Mars de nos
jours

Accommoder vos sons ? Non, Déesse,
ma Lire

N'a point ce but, & je n'aspire

Qu'à chanter une Paix digne de plus
d'Autels

Que les Combats des Immortels.

Le Dieu des Vers sourit. C'est aux sça-
vantes Fées

D'en estre seules les Orphées,

Non aux Hommes, dit-il, je t'apprens
que ton Roy

Fera plus pour son Nom, que tes pareils
ny toy.

La Paix couronnera l'ouvrage de la
Guerre;

Et comme Jupiter ton Prince fera voix

58 *Extraordinaire*

*Qu'il sçait par des bienfaits exercer son
pouvoir,*

Aussi-bien qu'user du Tonnerre.

*L'Univers va changer : l'avenir m'est
caché,*

*Ou le temps des beaux Arts s'est enfin
rapproché,*

*Ils refleuriront tous : on verra dans les
nuës*

*D'autres Louvres cherchant des routes
ineonnües*

*Toucher de leur sommet la demeure des
Dieux.*

J'évoqueray pour le Theatre

*Les grands Morts, grands sujets dont je
suis idolatre ;*

*Tandis que d'autre part d'un soin labo-
rieux,*

*Par l'ordre de LOVIS, cent Traducteurs
celebres*

Tireront du sein des tenebres

*Ce que Rome & la Grece ont produit de
plus beau.*

*Homere & ses Enfants ressortis du Tom-
beau*

Vont éterniser vostre Empire.

*Tout deviendra François ; LOVIS le
vent ainsy.*

Apollon

Apollon t'annonce cecy,
Va chez les Mortels le redire.

Je vous dois compte à mon ordinaire
des Explications qui ont esté faites en
Vers des Enigmes proposées depuis trois
mois. Celles qui l'ont esté dans le Mercu-
re de Septembre, & dont celuy d'Octobre
a fait connoistre le sens, estoient le Sel &
le Songe. Voicy les Madrigaux qu'on
m'a envoyez là-dessus.

I.

LE Sel utile à plusieurs choses,
Empesche qu'à la Chair ne se met-
tent les Vers;

Mais par un changement rare dans l'U-
nivers,

L'Enigme qu'icy tu proposes,
Prend des Vers de plus d'un Mortel,
Sans craindre qu'on gaste ou corrompe
L'éloge que tu fais du Sel

Avec tant de gloire & de pompe.

Du MONT, Avocat à Chau-
mont en Vexin.

II.

Trsis, pour deviner l'Enigme du
Mercure,

Vous mettez trop longtemps vôtre ame à la
torture.

Laissez

*Laissez-la, prenez du repos ,
Croyez ce que je dis , ce n'est pas un men-
songe ,*

*Il n'est pas toujours à propos
De nous arrester tant au Songe.*

GUYOT DE MONGERMIN ,
de Bourges.

I I I.

LE Mercure est universel ,
L'Enigme qu'il propose est bien assai-
sonnée ,

*Tout y paroist caché sous un sens naturel.
Elle est tres finement tournée,
Et je la trouve d'un bon Sel.*

DU LIVETY , de
Courbevoye.

I V.

JE te sçay , belle Iris , ce Pere du Men-
songe

*Qui regne dans l'obscurité,
Est pour vous bien souvent , quand dans
l'aise il vous plonge ,
Le prestige secret de quelque verité,
Mais pour moy c'est toujours un
Songe:*

le mesme.

Sur

Sur l'Enigme en figure.

V.

NOn, non, agreable Clyrie,
Ta flâme n'est pas amortie,
Appollon dans son cœur mille traits va
dardant ;
Mais s'il fait de son Corps une Fleur
sans pareille,
Du haut des Cieux te regardant,
Le Mercure aujourd'huy par une autre
merveille
En sçait faire un Miroir ardent.

Rault, de Rouen.

V I.

LE Mercure Galant est tel,
Qu'avec bien du plaisir tout le monde
le souffre.
C'est un Galant spirituel
Qui sonde le plus profond Gouffre ;
Mais pour de plus en plus se rendre uni-
versel,
Et mieux nous amorcer avec un peu de
soufre,
Dans son Livre il a mis du Sel.

La

VII.

L A glace à contretemps devançant la
froidure,

Vient nous faire secher en lisant le Mer-
cure ;

Et lors que de ce pas je me veux déga-
ger,

Je rencontra le Songe à force de son-
ger.

DE MASSEVILLE,
de Montebourg.

Sur l'Enigme en figure.

VIII.

V Ostre Enigme à la voir est pleine
de mistere,

Mais je l'explique promptement ;

Clitye est un Miroir ardent,

Qui reçoit du Soleil l'éclatante lumiere.

DU MONT, Avocat à Chau-
mont en Vexin.

Si



Si les Pleurs marquent plus de tendresse que les Soupirs.

PArmy les Amans, les uns ont le don des larmes, les autres celui des soupirs. Nous avons veu de nostre temps un Prince fort renommé pour sa galanterie, & pour sa magnificence, qui pleuroit quand il vouloit. Un grand nombre de Belles en avoient pitié, & essuyoient les larmes de ce tendre Prince. Les autres exhalent en soupirs leur flamme amoureuse. Leur poitrine est une fournaise ardente, dont le feu sort par la bouche, & par les yeux. Les Amans sont toujours dans la Canicule au milieu de l'Hyver, & les Amantes sont toujours dans l'Hyver au milieu de la Canicule. Ce n'est d'un costé que feux & flâmes, & de l'autre que neige & glace. De toutes les imaginations des Amans, cette antiperistase amoureuse, est celle qui exprime mieux à mon gré, ce qui se passe dans le cœur,

cœur , & dans l'esprit de ceux qui aiment. L'amour naist d'une vive & prompte idée Il se fait connoistre par les ardeurs de la volonté. Il s'explique par les lumieres de l'esprit , & il semble que la chaleur naturelle n'agisse que pour l'entretenir , lors qu'elle ramasse autour du cœur , & dans la poitrine d'un Amant , les agreables vapeurs qu'il ressent en la présence de l'Objet qu'il aime. Cependant il transfit , il pâlit , & tandis que son cœur est au milieu des flâmes , un glaçon mortel coule dans ses veines. Il ne se plaint neantmoins que des flâmes qui le devorent ; & quoy qu'il ait les extrémitéz glacées , il dit toujourns qu'il brule , & qu'il est en feu. L'Amante au contraire est toute gelée , parce qu'elle affecte une certaine froideur à l'égard de son Amant , & qu'elle croiroit blesser son honneur , si elle paroissoit autrement.

Voila l'origine des pleurs & des soupirs , qui viennent de l'amour. Ceux que causent la douleur & la tristesse, ont un autre principe , & sont d'une autre nature. Un Amant qui
pleure

pleure & qui soupire , a de la tristesse & de la douleur ; mais il s'agit d'examiner icy les soupirs que l'amour fait pousser, & les larmes qu'il fait répandre. On demande lequel marque une plus forte tendresse. Apres une recherche assez exacte , je prétens faire voir que les larmes l'emportent de beaucoup sur les soupirs.

La forte application d'un Amant pour l'Objet aimé , est souvent la cause des soupirs. L'ame demeure suspendue, & la nature est presque suffoquée. Le cœur est embrasé, & ne peut se décharger des fumées dont les humeurs le couvrent. Enfin l'ame se réveille , & dissipe ces vapeurs par l'abondance des soupirs. Ils ne nous ont pas plustost ouvert la bouche pour sortir, que les yeux les font suivre par leurs larmes. Les soupirs sont les expressions muettes de la douleur. C'est le langage d'un Amant disgracié , & qui ne possède pas ce qu'il desire. Mais comme on soupire dans la possession mesme de l'Objet aimé, & qu'il est en amour , des soupirs de joye & d'esperance,

pérance, il n'y a que les larmes qui soient véritablement l'expression muette d'un Amant malheureux, soit qu'il soit privé de ce qu'il aime, soit qu'il ne le puisse obtenir. C'est donc avec raison qu'on appelle les soupirs, les messagers de l'Amour : ils sortent par une ouverture extraordinaire du cœur, & cette ouverture est le passage que l'ame se fait pour aller à l'Objet qui l'appelle.

Les larmes sont encor des paroles muettes, mais éloquentes, que la Nature employe pour faire connoître l'état où elle est, & pour obtenir efficacement le secours qu'elle demande. Ce sont des prieres qui se font entendre, & qui persuadent, lors mesme qu'on ne peut parler. Elles ne trompent point comme celles qui sont enfermées dans les paroles. Ces prieres ne se font que par les yeux, & ne s'entendent aussi que des yeux ; ce qui a fait dire agreablement à un Auteur, que les mesmes yeux qui font si doucement couler dans l'ame la passion d'amour, ne manquent gueres à se remplir de larmes bien-tost apres. Enfin
comme

comme elles partent du cœur aussi bien que les soupirs, elles vont droit au cœur. S'il y a de la foiblesse dans les larmes, elles ne sont point condamnables en amour. Plus on aime, & plus on est foible. Ainsi les larmes doivent estre par cette raison mesme beaucoup plus fortes que les soupirs. Tous les Héros des Romains, ont répandu des larmes. S'il y en a qui pleurent, & d'autres qui ne pleurent pas, ce n'est pas qu'ils soient plus forts, ou plus foibles, mais parce qu'ils ont le cœur plus mol, ou plus dur. Qui ne doit donc pas préférer un Amant qui pleure à un Amant qui soupire, puis que l'un a le cœur plus tendre que l'autre, qui est tout ce qu'on peut souhaiter dans ceux qui aiment, & qui touchent plus sensiblement la Personne aimée? Ceux qui ont cette partie molle, sont plus susceptibles de l'amour que les autres; & c'est la raison pourquoy le mot de tendresse luy est affecté, parce que ce qui est mol doit estre rendre. Ainsi le cœur s'attendrit avant que de pleurer. On peut dire au contraire, que ceux qui ont

ont le cœur dur , sont incapables des tendres sentimens que l'amour, & l'amitié inspirent. Ce sont des cœurs de roche , que l'on a beau toucher , il n'en sort jamais une goutte d'eau.

Cependant le mot de soupirer est si commun dans le langage amoureux, qu'il veut autant dire qu'aimer. Il n'en est pas de même de pleurer, qui est plus essentiel à la douleur & à la tristesse. Un Amant ne dit pas à sa Maîtresse, je pleure pour vos beaux yeux , mais je soupire. Neantmoins les pleurs estant le sang de l'ame , pour qui doivent ils estre répandus que pour un autre elle-mesme? Car comme l'amour spirituel & raisonnable , n'est autre chose que l'union de deux ames, quand il se passe quelque combat entr'elles (ce qui arrive dans le cerveau qui est le siege des esprits & des larmes) elles ne peuvent donner des marques plus sensibles de leur tendresse.

On dit que l'amour des larmes s'apprennent sans Maîtres. Il sembleroit donc que les larmes seroient de l'apanage de l'amour. Il est du moins un amour feint , aussi bien que des larmes

larmes feintes. Mais si elles ne sont pas indignes du Sage, peut-on les condamner dans un Amant qui semble n'aimer fortement que lors qu'il s'éloigne beaucoup de la sagesse ? La tristesse sur le visage du Sage, est une grande Philosophie qui nous instruit de nos miseres ; mais les larmes sont bien plus éloquantes sur le visage d'un Amant. Elles sont capables d'instruire de l'amour le cœur le plus insensible. Qu'un Amant triste & fondant en pleurs aux pieds de sa Maîtresse, est persuasif ! Qu'il exprime bien son tourment, & qu'il est difficile de n'en estre pas touché ! Pour soupirer d'amour, il faut pleurer. C'est une rosée, ou une pluye tiède, qui tombe par un vent chaud & humide, dit un galant Auteur. Un autre appelle les pleurs une sueur de l'ame échaufée. En effet ils ne sont autre chose que la rosée qui se distille des soupirs. Quoy qu'on puisse feindre les larmes, il est rare neantmoins d'en repandre toutes les fois que l'on veut. Quelque délicatesse d'imagination qu'on puisse avoir, le cœur & le cerveau

ne

ne se referrent pas au premier commandement qu'on leur fait. Il faut que l'ame soit penetrée auparavant. Je sçay qu'il y a des Gens qui s'atendrirent surtout, mais encor faut-il qu'il y ait quelque Objet qui les touche pour soupirer. C'est de tous les mouvemens le plus facile à exprimer. Les moins touchez y sont les plus grands maistres. Belles, prenez donc garde aux soupirs de vos Amans. Ne dites point que les pleurs sont les remedes d'un cœur amoureux, puis que ce sont les marques les plus vives de sa douleur. Enfin, c'est quelque chose de si précieux qu'une larme, qu'elle est capable de fléchir le couroux de la Divinité mesme; & comme dit le celebre Mr. de la Chambre, les pleurs sont des prieres, & des sollicitations trop pressantes, pour leur pouvoir refuser ce qui leur est deu par justice, estant en possession d'obtenir les choses mesmes qui ne sont que de grace.

SORET, de Carentan.

*Monfieur Gardien Secretaire du
Roy qui a toujours si agreablement écrit
sur*

sur toutes les Questions qui ont esté proposées, a répondu en Vers aux quatre dernières, & il l'a fait d'une maniere fine & spirituelle, qui ne pourra qu'augmenter l'estime que ses Ouvrages vous ont déjà fait prendre pour luy. Ce que vous avez veu de sa façon dans le septième Extraordinaire, estoit peu correct, mais vous estes trop éclairée pour n'avoir pas veu qu'il n'a point de part aux fautes que vous y avez pu remarquer. Je ne vous répète point la matiere des Questions. Vous l'avez veüe dans les Réponses faites par Monsieur Panhot, & il suffit que vous en sçachiez l'ordre.



SUR LES IV. QUESTIONS
du dernier Extraordinaire.

I.

CHer Objet de mes vœux, éloigné
de vos charmes,
Je pousse des soupirs, & je verse des larmes ;

Mais pres de vous mes seuls soupirs
Confondent ma langueur avecque mes
plaisirs.

Pleurs

72 *Extraordinaire*
Pleurs, soulagez par tout l'excès de la
tristesse,
Mais cedez aux Soupirs le prix de la
tendresse.

II.

*S*ans perdre icy de longs détours,
Point de belles. Point de laides
Amours.

III.

*Q*ue de bizarrerie au monde !
On blâme des Marys les jaloux
sentimens ;
On les souffre dans les Amans ;
Et s'ils n'en sont touchez, quelquefois on
en gronde.
Est-il juste apres tout ? ... Tout-doux, &
nous taisons.

Quand le beau Sexe a ses raisons ,
Ce sont des Loix fort équitables,
Qui nous font sans appel innocens , ou
coupables.

Mais pour venir aux deux Eponx,
Je trouverois dans le jaloux,
Plus d'amour, ou d'extravagance,
Et dans l'autre si bon, si doux,
Plus d'estime, ou d'indifférence.

Outré

IV.

O Utré de vos cruels mépris,
 Disoit le fier Licas à l'Indolente
 Iris,

J'ay crû mettre fin à ma peine,
 En m'éloignant de vous, inflexible In-
 humaine;

Mais de tout mon dépit le traistre Amour
 vainqueur,

Vers vous malgré moy me ramene,

Iuste Ciel, que la fuite est vaine,

Quand le trait que l'on fuit se porte dans
 le cœur!

Tirsis d'autre costé disoit à la Bergere,
 Me serez-vous toujours severe?

Ne finiront-ils point ces dédains rigou-
 reux,

Et seray-je toujours soumis & malheu-
 reux?

Helas, si quelquefois l'espoir de la retraite
 Vient me flater d'un sort plus doux,
 Que ces foibles transports de mon ame
 inquiete

S'appaisent bientoist pres de vous!

Dans une absence de durée,

Ma guérison est assurée.

Je ne puis cependant m'y résoudre à ce prix.

Q. d'Octobre 1679. D

Et j'aime encor mieux vos mépris.
 Iris à ce discours se tendue,
 Crût qu'il falloit enfin se rendre,
 Qu'en Amour consentir à rompre ses liës;
 En chercher les plus seûrs moyens;
 C'est mériser d'amant rebelle
 La confusion éternelle;
 Mais que perséverer dans la soumission,
 Malgré les froideurs d'une Belle,
 C'est la preuve la plus fidelle
 D'une parfaite passion.
 Ainsi de son Tirsis couronnant la con-
 stante,
 Par sa correspondance,
 Elle changea pour le Berger
 Qui n'avoit point voulu changer.

FRAGMENT
 D'UNE LETTRE,

A BELISE.

FEignez tant qu'il vous plaira d'ig-
 norer la cause de ma derniere ma-
 ladie, vous n'avez pû vous cacher
 qu'elle

qu'elle n'en a point eu d'autre que les inquiétudes & le chagrin de me voir privé de vostre chere présence. Je ne vous diray pas les circonstances de mon mal, puis que vous les sçavez déjà. Je vous diray seulement que rien n'a contribué à ma guérison, que l'assurance de vous revoir bientôt.

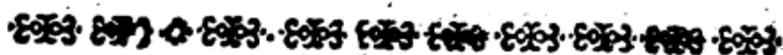
Je ne faisois encor que commencer à quitter la Chambre, lors que six ou sept de mes voisins me vinrent prendre un matin pour une Partie de Chasse qu'ils préparoient depuis quelques jours. J'ay assez aimé autrefois cette sorte de divertissement qui nous est si bien dépeint dans l'Histoire Enigmatique du dernier Extraordinaire du Quartier d'Avril; mais depuis qu'une passion plus belle & plus noble a pris l'empire de mon cœur, je ne vois rien que vous qui me puisse plaire. Je ne pus cependant me défendre de me mettre dans le Carrosse de Madame de qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer, & nous fîmes en suite la prendre chez elle avec le reste des Dames qui s'y estoient renduës. Elle se mit dans le Carrosse où j'estois,

avec une jeune Parente qu'elle estoit bien aise de me faire voir, & que j'aurois trouvée la plus belle & la plus spirituelle Personne du monde, si je ne vous avois point connuë ; ce que fit que je passay beaucoup mieux la journée que je ne l'avois crû. J'eus mesme quelque chagrin de me séparer d'une si agreable Personne, non pas que le plaisir d'estre avec elle eust passé jusques à mon cœur. Vous n'en estes pas seulement la maistresse préférablement à toutes les autres, mais uniquement & absolument. Vous sçavez que j'ay sou'tenu autrefois contre la jeune Iris, qu'à moins de cela on ne devoit pas se dire amoureux, & qu'un cœur partagé n'avoit jamais resenty ce que c'estoit qu'une veritable passion, & ainsi ne pouvoit contenter une Maistresse. Je ne donneray pas d'autre décision à une des Questions du Mercure Galant, sur lesquelles vous me demandez mes sentimens.

Il ne me sera pas difficile de vous dire ce que je pense sur celle qui propose à décider, lequel de ces deux mots prononcez par la Personne aimée,

mée, espérez, ou je vous aime ; est plus agréable à un Amant ; car bien que vous m'ayez dit quelque fois le premier, je ne sçais encor ce que c'est que douceur en amour, & je sens bien que je ne le sçauray jamais, que lors que vous ne refuserez plus cet heureux & désiré, je vous aime, à vôtre &c.

DE VILLE-CHALVER.



FICTION

SUR UNE

DES QUESTIONS,

ET SUR L'INVENTION

DE L'IMPRIMERIE.

A Rheims.

J'E m'en tiens, Monsieur, à ce que dit un de nos plus fameux Geographes, qu'Haërlem Ville de la Hollande, est le lieu d'où l'Imprimerie tire son origine. C'est là-dessus qu'est

D iij

fondé ce que vous allez trouver dans
l'Histoire suivante.

LES

AMOURS DE CLORIS,
ET DE DAMON.

CE fut dans Haërlem que Damon devint amoureux de Cloris. Ils estoient tous deux jeunes & aimables. Cloris passoit pour belle, & on trouvoit Damon bien fait. Tous deux avoient de l'esprit, mais leurs humeur estoit différente; car toute la sincerité se rencontroit dans le cœur de Damon, & la Dissimulation regnoit entièrement dans l'esprit de Cloris. La Belle étoit charmée de la conversation de cet Amant. Elle le recevoit toujours bien chez elle; & cependant elle vouloit ne s'en faire qu'un Amy. Il y a grande apparence qu'elle s'étoit fondé le cœur, & qu'elle l'avoit jugé inaccessible à l'amour. Il faut croire que Cloris ne se défioit point d'elle mesme, puis que la crainte que son insensibilité

sibilité ne la privât à la fin des visites de Damon, l'obligeoit quelquefois à feindre, qu'elle ne pouvoit plus s'empêcher de l'aimer; mais elle trouvoit bien-tost des prétextes pour retourner dans l'indifférence. Enfin ce pauvre Amant qui sçavoit bien comme on aime, ne s'accommoda point des maximes de cette Inéxorable. Il s'en plaignit à elle, & n'y gagna rien. La mortelle douleur qu'il en conçut, luy fit abandonner Haërlem. Il chercha des endroits sauvages & retirez, s'imaginant que sa passion diminueroit, à mesure qu'il s'éloigneroit de Cloris. Il se trompa, car l'idée de cette Beauté fiere le suivit jusqu'au fond des Forests, & le sollicita continuellement à retourner sur ses pas. Il revint donc auprès de la Belle, dans le dessein de faire de nouveaux efforts pour la rendre sensible à sa passion. Comme il n'estoit plus libre à Cloris de feindre d'aimer, & que d'ailleurs elle avoit fortement résolu de n'en venir jamais à l'effet, elle ferma l'oreille à ce que Damon luy dit de plus tendre. Quelle rude atteinte pour cet Amant. En fal-

loit-il davantage pour le mettre au desespoir ? Il en demeura si fort consterné , qu'il ne put marquer ce qu'il souffroit , que par la violence de ses soupirs. Les pleurs ny les paroles ne luy furent pas libres tant qu'il s'arresta dans la Chambre de cette Inhumaine. Ce fut chez luy que ses yeux fondirent en larmes , parce qu'il commença un peu à revenir de la douleur qui le pressoit ; mais apres avoir versé de ces larmes en abondance , il crût qu'il n'en devoit point tant perdre dans la solitude. Il retourna donc au Logis de la Belle, résolu d'en souffrir les plus cruelles rigueurs. Il pleura devant elle , & luy dépeignit le déplorable état où il se trouvoit par ces paroles. Seroit-il possible que mes soupirs violens , mon visage pâle , & mes yeux abatus, ne vous eussent point encor dit ce que l'amour me cause de peine ? N'aurez-vous point égard à des larmes dont je ne puis arrester le cours ? & la constance avec laquelle je souffre vos rigueurs , ne vous témoigne-t-elle point en moy une véritable passion ?

Que

Que faut-il faire, Cloris, pour mériter d'estre aimé de vous ? En achevant ces derniers mots, il eut la consolation de remarquer quelques traits de la pitié legeremēt formez sur le visage de cete Belle. Il se persuada que ces traits estoient comme des arrhes, par lesquels l'Amour l'assuroit de la conquēste du cœur de Cloris. Aussi ne fut-il pas trompé, car apres quelques visites qu'il rendit encor à sa Maistresse, où il n'épargna ny les pleurs ny les paroles, à la fin le moment arriva où elle devoit aimer. Cette fiere Beauté n'ayant pas la force d'avouier qu'elle estoit vaincuë, crût se guérir elle-mesme de sa passion naissante, si elle ostoit de sa veuë pour toujourns, celui qu'elle commençoit d'aimer ; & dans ce dessein, elle luy commanda d'un air rude & d'un ton impérieux, de sortir à l'insttant de chez elle, & de n'y revenir jamais. Damon obeit. Jugez avec quel accablement de douleur. Helas ! disoit-il en luy-même, faut-il que j'aye entreveu quelques rayons d'esperance ; & que je sois si cruellement

traité ? Non , il n'est rien au monde d'outrageant à l'égal du procédé de Cloris. Je suis assuré que le cœur le plus barbare auroit esté touché de mes pleurs. Ah ! le dépit & la rage me font envisager la mort comme l'unique félicité qui me reste. Enfin l'excès de son déplaisir l'alloit réduire au tombeau , lors qu'une Lettre qu'il reçeut de la part de sa Maistresse, luy rendit tout-à-coup le repos & la santé. Je vous laisse à penser combien de fois il remercia l'Amour , d'avoir touché le cœur de cette aimable Personne , & combien de fois il baisa la Lettre , apres y avoir leu ce qui fuit.

LETTRE DE CLORIS A DAMON.

JE prens trop d'intérest à ce qui vous touche, pour vous laisser plus longtems dans le desespoir. Si je vous ay traité d'une maniere cruelle la dernière fois que vous m'avez venue , pardonnez-le moy, c'est qu'il me faisoit de sentir que je vous aimois. Je ne me souvenois point alors de

ce que vous m'avez appris vous-mesmes, que l'absence ne guérit de rien en amour. Je croyois donc, mais trop legerement, que je pourrois bannir de mon cœur ce Dieu aussi aisément que je vous ay obligé à sortir de ma Chambre. Helas, que je raisonnois mal ! Je connoissois bien mieux que vous estiez redevable à vos larmes, de ce que je commençois à devenir vostre conquête. Croyez-moy, Damon, ces soupirs ardens que vous poussastes apres quelques jours d'absence, ne furent inutiles que parce qu'ils ne marquoient pas assez la force de vostre tendresse. A la verité ils me faisoient deviner que vous m'aimiez, mais ils ne me découvroient point vostre passion dans toute son étendue. Peut-estre que si vous eussiez tiré alors du secours des paroles, j'aurois pénétré jusqu'aux replis de vostre cœur, & qu'en mesme temps j'aurois esté sensible à la violence de vos soupirs. Mais les larmes que vous répandistes quelques jours apres en ma présence, firent elles seules ce que vos soupirs n'avoient pas mesme commencé. Je ne doute point que c'est à cause que ces larmesomboient grosses & en abondance, que je n'eus qu'à les voir, pour estre persuadée

dée qu'elles n'estoient point feintes, & ainsi elles me donnoient à connoître que vôtre bouche estoit parfaitement d'intelligence avec vôtre cœur, & que la sincerité accompagnoit vos expressions amoureuses. Elles m'instruisirent si bien de vôtre tendresse, que je crois qu'elles ne couloient plus, qu'à fin de m'exciter continuellement à ne refuser pas davantage du soulagement à vos peines. Je me sentis émue de compassion, & à présent je sçay par ma propre expérience, que ce qu'on appelle pitié est presque toujours amour. Certes je ne m'étonne point que nôtre Sexe pleure avec plus de facilité que le vôtre. C'est qu'il est effectivement plus capable de tendresse. Je m'apperçois aussi qu'il n'y a que les pleurs qui puissent véritablement amollir un cœur, & mesme exciter les pleurs. L'avoüe, lors que vous fustes sorty de chez moy, que je versay des larmes que j'avois de la peine à retenir en vôtre présence. Dans les dernières visites que vous me rendites, ne pristés vous point garde aux traits que la compassion imprimoit sur mon visage? En verité je serois fâchée à présent que vous ne les eussiez pas remarquez.

quez. Ce n'est pas que je n'aye d'ailleurs
 des preuves convaincantes de ce que je
 sens pour vous. Quand il n'y auroit que
 cela seul, je n'ay jamais fait de Devises
 ny de Vers; cependant l'Amour m'en a
 fait faire. Il faut avoier que ce Dieu est
 un grand Maître. Voicy comme il m'a
 appris tant de choses. Inspirée par luy de-
 puis le temps que je ne vous ay veu, je
 comparois d'abord mon cœur, que vos sou-
 pirs avoient tâché d'enlever, à un Rocher
 que des vents impetueux n'ont pas la force
 d'ébranler. Je disois ensuite, qu'il en es-
 toit de vos larmes de mesme que des flots
 de la Mer, lesquels batant contre le Ro-
 cher, le minoient, le creusioient, & enfin le
 déracinoient de l'endroit où la Nature l'a-
 voit attaché. Vous voyez bien que c'est à
 cause que vos larmes m'ont insensiblement
 arraché le cœur. Et puis je faisois ces re-
 flexions. Mon cœur n'avoit-il point du ra-
 port à un Rocher, puis qu'il en avoit la du-
 reté & l'inflexibilité? Les soupirs qui
 n'ébranloient point ce cœur, ne se pouvoient-
 ils point comparer à des vents qui soufflent
 inutilement cōtre un Rocher, puis que com-
 me eux ils n'estoient que de l'air? Les lar-
 mes n'estoient-elles point semblables aux
 flots

flois de la Mer , puis-qu'elles marquoient aussi bien qu'eux le trouble & l'agitation, & qu'elles n'avoient pas moins d'amertume estant causées par la douleur ? Ensuite de cette métaphore j'ay composé une Devise, que vous aurez sans doute remarquée aux endroits cachetez de ma Lettre. On a gravé dessus mon Cachet un Roc qui s'avance sur la Mer , en forme de precipice, mais qui paroist se detacher d'une Montagne à laquelle il estoit joint , parce que les flois de cette Mer agitée ; le batant sans relâche , l'ont miné insensiblement par de fréquentes reprises. Les vents soufflent de tous costez, & il semble que de concert ils unissent ce qu'ils ont de forces pour abatre un Rocher. Ces mots servent d'ame à la Devise , Il y faut succomber. Ensuite dans les quatre Vers que je vous envoie, j'ay fait parler mon cœur comparé au Rocher.

Je ne m'étonne point du bruit ;
De quelque façon qu'il s'éleve ;
Ce qui me fend & m'amollit,
Est ce qui m'arrache & m'enleve.

Ne vous plaignez point , Damon , de
ce que j'ay tâché de vous apprendre avec
esprit

esprit que je vous aime. Vous me connoissez, & n'ignorez pas que l'Amour est ingénieux. En faudroit-il davantage pour vous convaincre de la sincerité des sentimens de Cloris?

Damon regarda plusieurs fois avec plaisir la Devise du Cachet. Peut-estre ne se feroit-il point lassé de jeter la veüe dessus, si son amour autant que la bienséance ne l'eust pressé d'écrire à la Belle, pour la remercier du bonheur qu'elle luy procuroit, & auquel il s'attendoit si peu. Mais le hazard voulut qu'en écrivant, une goutte d'encre tomba sur les caracteres de la Devise. Il y appliqua aussi-tost du papier pour en oster l'encre, afin que rien n'empeschast d'y remarquer ce qui estoit figuré. Il vit que presque toutes ces lettres, *Il y faut succomber*, s'estoient imprimées sur le papier. Comme il ne songeoit qu'à achever sa Lettre, il ne fit point alors les reflexions qui luy vinrent en suite dans la pensée. Ce ne fut que quelques jours apres, lors qu'il reçut des Vers de Cloris, que l'Amour luy faisoit trouver

ver

ver beau, qu'il se souvint de l'hémistiche, ou plutoſt de l'ame de la Deviſe marquée ſur le papier. Dans la paſſion où il eſtoit d'obliger tout Haërlem d'admirer les Vers de ſa Maïſtreſſe, il ſ'avifa d'une Invention qui exciteroit de la curioſité pour les lire, & qui ſeroit cauſe qu'on ne les oublieroit jamais. Il jugea qu'il n'y auroit que la première peine qui coûteroit, puis qu'il luy falloit former tous les différens Caractères ſéparement, & les joindre les uns pres des autres autant que paroïſſoient eſtre unis ceux de l'ame de la Deviſe; mais parce que le plomb eſt le plus doux & le plus fuſible de tous les métaux, il le choiſit afin d'en former ces Caractères. Dès qu'il en eut ſuffiſamment, il les aſſembla, les ſerra, y mit de l'encre deſſus, & y appliqua en ſuite le papier, lequel il preſſa contre les lettres. Le papier eſtât levé, il connut que cet eſſay luy avoit réuſſy, pour les trois ou quatre premiers Vers de ceux qu'il avoit reçeus de Cloris. Il acheva donc d'imprimer les autres, & dans peu de temps il répâdit dans la Ville pluſieurs Copies imprimées de la Piece qui ſuit.

LE

LE TRIOMPHE
DE L'AMOUR.
A DAMON.

Damon, d'une mourante voix
Découvroit ses vives atteintes
Au morne silence des Bois,
Lors qu'il le troubloit de ces plaintes.


Cloris insensible à mes feux,
Garde toujours un cœur de glace.
Amour, échauffe-le de grace,
Et ne rebute point mes vœux.


Dans tous les lieux de ton Empire
Je t'éleveray des Autels.
Que puis-je Roy des Immortels;
Pour te flechir ? tu n'as qu'à dire.


Ordonne, mais enfin fay cesser les ri-
guezs
Dont m'accable cette Cruelle.
Je vay faire parler mes soupirs & mes
pleurs ;

Pour

*Pour me servir , Amour , devance-moy
chez elle.*



*Ainsi pour ébranler mon cœur,
Ses soupirs en foule sortirent;
Mais s'il s'en rendit le vainqueur,
C'est que ses larmes l'attendrissent.*

• C L O R I S .

A peine avoit-on commencé dans Haërlem d'admirer l'Invention de Damon , qu'un Valet de cet Amant emporta tous les Caractères de l'Imprimerie à Mayence. De là vient que cette Ville d'Allemagne s'est faussement attribué la gloire d'estre la première qui ait trouvé le Secret d'Imprimer. Ce Secret , autant connu à present qu'il est utile, me procure en mon particulier le plaisir de faire connoistre au Public que je suis vostre &c.

DE LA SALLE , Sieur de Lestang.

SENTI

SENTIMENS SUR LES

*quatre premières Questions du
dernier Extraordinaire.*

C'EST le véritable caractere d'un Amant, que de soupirer auprès de ce qu'il aime. Il ne peut luy donner des marques plus sensibles de son amour. Les pleurs ne sont pas toujours un effet de la tendresse ; on ne les feint que trop souvent. Tout ce qui peut blesser les yeux, les fait pleurer. La foiblesse fait verser mille larmes pour le moindre sujet. Les Enfans & les Vieillars pleurent, & rient en même temps. Les Mélancoliques fondent souvent en pleurs, sans qu'on en puisse deviner la cause. Les soupirs viennent toujours de l'excès de l'amour, ou de la tristesse. Ce sont les fidelles interpretes du cœur, qui decouvrent jusqu'aux moindres de ses sentimens. Ceux qui pleurent la mort, ou l'éloignement d'une Personne qu'ils aiment, n'en sont pas si vivement touchés, que ceux

ceux qui soupièrent. Leur douleur se dissipe en bien moins de temps, & ils ne sont pas sujets à beaucoup de maladies, que le chagrin renfermé dans le cœur a coutume de causer aux autres. Les Amans les plus passionnez expriment rarement leur amour par des larmes, mais on n'a jamais aimé sans soupirs. L'on ne voit pas aussi que les pleurs fassent beaucoup d'impression sur le cœur d'une Belle, & s'ils la touchent quelquefois, c'est plustost un effet de la compassion qu'elle a de la foiblesse de celuy qui pleure, que de son amour.

Mais s'il est naturel à un Amant de soupirer auprès d'une Maistresse qu'il trouve belle, il est surprenant de le voir soupirer auprès d'elle, quand il la croit laide. Cependant l'amour l'y engage quelquefois, & il ne le rend pas moins esclave d'une laide, quoy qu'il la croye laide, que de celle qu'il trouve belle. C'est en cela que l'amour fait paroistre le pouvoir qu'il a sur un Amant, il le force à aimer un objet que l'imagination luy represente laid. La jeunesse, la taille, le teint, les traits,

&

& les manieres d'une belle Personne, n'ont plus rien qui le touche; il adore ce qu'il fuyoit autrefois, il ne cherche qu'à luy plaire, & à s'en faire aimer. L'amour n'a pas besoin de tout son pouvoir, pour engager le cœur à aimer une Laide que l'on croit belle; il suffit qu'il trompe l'imagination, & qu'il cache la laideur sous quelque apparence de beauté. Il luy est aisé de fasciner les yeux d'un Amant, & de luy représenter une Laide comme la plus belle Personne du Monde. La beauté dépend quelquefois du caprice des Hommes. Ce qui plaît à l'un, n'est pas au goût de l'autre. L'on trouve dans une Laide quelque chose qui plaît, que l'on ne trouve pas dans une Belle. C'est ce qui touche le cœur, & qui l'engage; mais rien n'est capable d'attacher un Amant auprès d'une Maistresse qu'il croit laide, que la seule force de l'amour.

Si le sort d'un Malheureux, que l'amour rend esclave d'une Personne qu'il croit laide, est à plaindre, il l'est encor davantage, quand la jalousie se joint à l'amour. Que ne souffre pas un
pau

pauvre Mary qui aime sa Femme avec la dernière tendresse, & qui cependant en est jaloux? Il est toujours en inquiétude, il se défie de tout, la moindre chose luy fait peine, la visite d'un Parent ou d'un Amy luy est incommode, & il a tant de peur qu'on ne la luy ravisse, qu'il ne la perd presque jamais de veüe; tant il craint de perdre ce qu'il possède.

L'amour ne se contente pas de la jalousie, pour faire souffrir un pauvre Amant; il l'engage souvent à aimer une Insensible qui le méprise. Qu'il est rude à un Amant de soupirer auprès d'une Ingrate, qui n'a que des mépris pour luy! S'il luy donne quelques témoignages de sa tendresse, elle luy donne mille marques d'indifférence. Plus il a d'honnesteté pour elle, plus elle a de rigueur pour luy. Cependant quoy qu'il fasse, il ne peut s'empêcher de l'aimer, & souvent l'amour le préoccupe d'une manière, que quoy qu'il envisage l'absence comme un moyen infailible d'éteindre sa passion, il n'a pas assez de force pour abandonner l'Ingrate qui le méprise. Si l'amour
luy

luy laisse quelquefois la liberté de s'en éloigner , il ne l'a pas si tost quittée , que sa passion se reveille en mesme temps , & il ne sçauroit effacer l'idée qu'il a de cette Insensible. Mais quand il est assuré que l'éloignement le gueriroit , & qu'il n'a pas la force de s'en separer , sa passion est bien plus violente , & l'amour l'attache bien plus fortement à ce qu'il aime.

Que les effets de l'amour sont bizarres ! Il prend quelquefois plaisir à duper le cœur sous de fausses apparences ; il le force d'autres fois à aimer un Objet pour lequel il a de l'aversion ; il l'expose souvent à ce que la jalousie a de plus rude ; il l'assujettit enfin à une Ingrate , qui n'a que du mépris & de l'indifference pour luy.

LE PHILOSOPHE INCONNU.

La Piece qui suit est de Monsieur Petit, Conseiller au Parlement de Roïen. Il l'a faite pour une tres-belle & tres-spirituelle Personne de la Province , & sa lecture vous fera connoistre que pour estre assis sur les Fleurs de Lys, on ne dédaigne pas d'avoir commerce au Parnasse.

DECLA

DECLARATION
D'AMOUR.

Trop indiscret Amant qui ne pouvez
vous taire,
Pesez plus d'une fois ce que vous voulez
faire,
Et vous, Cœur trop facile à vous laisser
charmer,
En cachant vostre amour, contentez-vous
d'aimer.
Le respect veut du moins qu'en secret on
s'ôpire,
Il nous permet d'aimer, mais non pas de
le dire;
Et quel que soit l'excès du plus parfait
amour,
On devient criminel dès qu'on le met au
jour.
On peut par mille soins en donner con-
noissance,
De ces muets aveux jamais on ne s'of-
fence,
Leur langage est permis, mais jamais sans
trembler,

La main ne doit écrire , & la bouche
parler.

Cependant je suis las de garder le si-
lence,

Nos soupirs sont entr'eux trop peu d'in-
telligence,

Et mes tendres regards sont des témoins
confus

Qui parlent en effet , mais sans estre en-
tendus.

Assez , & trop longtems , ma langue
trop craintive,

A tenu dās mō cœur ma passion captive.

Si je vous aimois moins , j'en ferois plus
discret,

J'en garderois encore le pénible secret;

Mais hélas ! si l'amour rend un Amant
coupable,

Pour faire un Innocent , vous estes trop
aimable.

Puis que j'en ay tant dit , Iris, j'ache-
veray.

Ne m'entendez-vous pas ? Je vous aime,
il est vray.

Lisez , mais sans dépit , cet aveu teme-
raire,

Je l'aurois étouffé , si j'avois pû m'en
taire,

98 - Extraordinaire

Et peut-estre aurois je en beaucoup moins
à souffrir,

A le tenir caché, qu'à vous le découvrir.

Pourriez-vous me blâmer d'avoir choisi
sy pour guide,

Vn Amour si parfait, si tendre, si ti-
mide ;

Et sans estre aujourd'huy sensible à vo-
tre tour,

Pourriez-vous n'aimer pas, & donner
tant d'amour ?

Pardonnez, belle Iris, pardonnez-moy
mon crime,

Le pouvoir de vos yeux l'a rendu légi-
time,

Eux seuls l'ont commencé, leur douceur
l'aprouva,

Mon cœur y consentit, & ma main l'a-
cheva,

Elle l'a mis au jour ; mais faites-vous
justice,

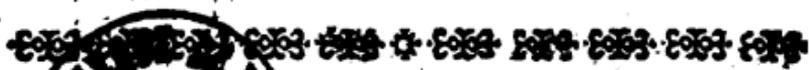
Du crime que j'ay fait n'estes-vous pas
complice ?

Pardonnez à mon cœur de vous oser
aimer,

Je pardonne à vos yeux de m'avoir sçeu
charmer.

du *Mercur*e Galant.

La Lettre suivante a esté écrite par un galant Homme de Cahors, à une des plus aimables & des plus spirituelles Personnes de la Ville, à laquelle il avoit presté la Princesse de Cleves. La belle luy ayant renvoyé son Livre quelques jours apres, il trouva dedans une Miniature d'un Cœur enflâmé, avec deux lignes qui marquoient que c'estoit celuy du Duc de Nemours. Cette Galanterie l'obligea de luy écrire ce que vous allez voir.



AYOM A. DE D***

J'ay avec plaisir ce petit cœur que j'ay trouvé dans la Princesse de Cleves. Le feu qui le brule, & les flèches dont il est percé, me l'ont d'abord fait prendre pour le mien, & j'ay presque esté persuadé que vous vouliez faire voir que vous scaviez l'état où vous l'aviez mis. C'est une grande joye à un Amant, de voir que celle qui cause les maux, en sçait faire un fidelle portrait; mais je me suis desabusé, voyant que vous l'a-

viez peint sur du Vélin. Vous le connoissez trop ferme & trop constant, pour l'avoir mis sur une matiere de si peu de durée. Je veux croire plutôt que c'est le vostre. Vous estes accoustumée à ne le donner que de cette façon, pour le pouvoir retirer plus aisément. N'importe, je reçois cette grace, avec d'autant plus de reconnaissance, que je sens bien que je ne la mérite pas. On ne pourroit adjoûter rien à mon bonheur, si la lecture d'une Histoire tendre vous avoit inspiré pour moy quelque sentiment favorable.

*Philis, serois-je assez heureux
Pour avoir fait naistre des feux
Egaux à ceux de la Princesse?
Et me voyant charmé de vos attraits
Plus que des siens son Duc ne fut ja-
mais,*

*N'aurez-vous point pour moy conçu
quelque tendresse?*

*Mais las ! ce penser est trop doux.
Si ce cœur me venoit de vous,*

*M'aurez-vous fait sçavoir que c'est ce-
luy d'un autre?*

Les coups dont il paroist blessé,

*Et les traits dont il est percé,
Ne me font que trop voir que ce n'est pas
le vostre.*

Laissez-moy cependant la consolation de le croire ainsi. Permettez que je me repaisse d'une pensée si agreable, & qu'au moins je sois heureux en idée, si je ne le suis en effet.

*Ne desabusez point mon cœur,
Et souffrez que dans cette erreur
Je tâche de passer plus doucement ma vie,
Que par là j'allege mon mal,
Et qu'esperant l'Original,
Je m' imagine voir sa fidelle Copie.*

Condamnez ma hardiesse, & grondez-en tant qu'il vous plaira. Il est si naturel à un Miserable de se contenter, que vous ne devez pas trouver mauvais qu'il croye que vous luy donnez vostre cœur en peinture, quand il vous donne veritablement le sien. Ne soyez pas fâchée du plaisir que cette Fiction luy donne ; & souffrez qu'il tâche de se soulager par des faveurs imaginaires, tandis qu'il

feroit digne des plus solides, si la plus forte passion du monde pouvoit mériter quelque chose de vous.

A.C.

L'Authcur du Poëme qui suit cette Lettre, est digne d'estre couronné par le Laurier qu'il couronne. La piece est longue, si vous la comparez à celles que j'ay accoûtumé de vous envoyer; mais tout ce qu'elle contient est si noblement écrit, que je me tiens assuré que vous la trouverez trop courte.



LA DISPUTE
DES ARBRES,
OU
LE LAURIER
COURONNE!

POÈME.

LE Lyon genereux dans les sombres
Bocages,
Regne superbement sur les Bestes sau-
vages;

Et

*Et sur le Peuple ailé qui fend le sein
des airs,*

*Regne l'Oyseau fameux du Maistre des
Eclairs.*

*O Muse, en ce beau jour prens le soin
de me dire*

*Sur les Arbres des Champs, quel Arbre
tient l'Empire ;*

*Montre-moy ce Monarque, & décou-
vre à mes yeux,*

*Parmy ses Rameaux verts, son Sceptre
glorieux.*

*Je parlois de la sorte, & la Muse invo-
quée,*

*Par ces mots avec moy s'est soudain ex-
pliquée.*

*Favory d'Apollon, puis que tu veux sça-
voir*

*Qui tient sur les Forests le Souverain
pouvoir,*

*Des Arbres concurrens je vay t'ouvrir
l'Histoire,*

*Et du Victorieux te dépeindre la gloire.
Le Chesne mieux pourveu de feuilles que*

de fruit,

*Pour le Sceptre douteux, conteste & fait
grand bruit.*

*Hé que prétendez-vous, dit cet Arbre
superbe,*

E iij

Arbrisseaux, petits Nains , qui rampez
comme l'herbe ?

Du haut de ma grandeur , indignes
Compagnons,

Je vous regarde en bas comme des
Champignons.

Mon sommet dans les Cieux va braver
les Etoiles ,

De mes vastes rameaux la nuit forme
ses voiles ;

Je cache les Mortels sous mon toit sans
pareil,

Aux assauts de l'orage , aux ardeurs du
Soleil.

Qui de vous le peut faire , & qui de
vous ordonne

Du destin des Humains aux Forests de
Dodone ?

Reconnoissez mes Loix , petits Auda-
cieux ;

Ne serois-je point Roy, moy qui loge
les Dieux ?

Si vous n'abandonnez cette vaine arro-
gance

Qui vous fait disputer la suprême
Puissance,

Vous sentirez ma force , & mon ro-
buste tronc

Fera

Fera ployer sous luy les vostres comme
un jonc.

Alors sur son grand corps branlant sa
fiere teste,

Il fait un bruit semblable au bruit de la
tempeste.

Enflé de ses rameaux, & fier de ses bi-
joux,

Le Plane fit bien taire un si bruyant
courroux.

Sur l'émail de sa feuille avec pompe il
étale

Ce qu'a de plus charmant la Rive
Orientale,

La Perte, le Corail, l'Or, & le Dia-
mant,

Chers gages de l'amour de son Royal
Amant ;

Car un Prince connu du Couchant à
l'Aurore,

Que l'Univers admire, & que la Per-
se adore,

Du Plane glorieux contemplant la
beauté,

Mit soudain en ses bras toute sa li-
berté.

Lors qu'il leve les yeux vers l'Objet
de sa flâme,

Que d'amoureux desirs s'élevent dans
son ame !

Il s'attache à cet Arbre , il baise son
beau corps ,

Il l'êtreint doucement sous ses tendres
efforts ,

Il le quitte, & sentant une douleur ex-
trême ,

Se rattaché à son tronc , & semble un
tronc luy-mesme.

Il part, il part enfin , du moins il croit
partir ;

Mais sa flâme au départ ne sçauroit
consentir ,

Elle arreste ses pas, luy montre son Idole,
Il s'en approche encor , l'embrasse , la
cajolle ;

Mais ce Prince contraint d'abandonner
ces lieux ,

A ses derniers baisers , joint ses derniers
adieux.

Adieu dit-il enfin, le destin nous sépare,
Nous sépare ! ah , que dis-je ? Arbre
charmant & rare ,

A quelque éloignement que je sois con-
damné ,

Tu seras dans mon cœur toujours en-
raciné ;

Reçoy

Reçoy de mon amour ces marques glo-
rieuses,

Ce beau Cercle doré, ces Pierres pré-
cieuses,

A tes bras verdoyans mets ces Brasse-
lets d'or,

Et sème tes rameaux de mon brillant
tresor.

Le Plane revestü de ces pompeuses mar-
ques

Que sa beauté reçoit du plus grand des
Monarques,

Etale en ce moment toute sa majesté,
Et du Chesne orgueilleux attaque la
fierté.

Taisez-vous, luy dit-il, vieux Chesne
de Dodone,

Il n'appartient qu'à moy de porter la
Couronne.

C'est à vous à charger vos antiques ra-
meaux

De ce fruit délicat qui nourrit les
Pourceaux,

Il ne sert qu'à la Beste, & l'Homme
le méprise,

Depuis que de ses dons Cerés le fa-
vorise.

L'Arbre qui se relève alors qu'il est
pressé, Qui

Qui du plus lourd fardeau n'est jamais
affaîsé,

Entendant que du Sceptre on dispuoit
la gloire ;

Vous combattez , dit-il , & j'auray la
victoire ;

Puis qu'on dispute un Trône , & que
l'on cherche un Roy,

Arbres, je suis la Palme , & la Palme
est à moy.

La Palme de céder ne connoist point
l'usage ,

Et qui veut l'abaisser, la hausse davan-
tage.

De mes bras en tous lieux on chante la
vigueur :

Et je pourrois ployer sous les Loix d'un
Vainqueur !

Non , je ne seray point à moy-mesme
arrachée ,

La Palme à la Victoire est toujours
attachée ;

On confond nos beaux noms pres &
loin des hazars,

Au sommet du Parnasse , & dans le
champ de Mars.

Des plus grands Potentats, mon ombre
favorable,

Conter

Conserve la splendeur éclatante & durable ;

Et si de mes rameaux leurs chefs ne sont couverts,

Ils tombent , & leur chute ébranle l'Univers.

Faut-il que les effets de cette frenésie
Qui fit aimer le Plane au Monarque
d'Asie,

Inspirent tant d'orgueil à cet Arbre,
aujourd'huy

Qu'il ose publier que l'Empire est à luy ?
Non , le Plane a grand tort de tirer
avantage

Du Galant couronné qui luy rendit
hommage.

Xerxes n'est pas le seul de qui les vœux
pressans

Ont, pour un Arbre aimé, prodigué de
l'encens.

Crispe deux fois Consul , eut mesme
rêverie ,

Vn Meurier fut l'objet de sa galante-
rie ,

Il le vit, il l'aima, mais avec tant d'ar-
deur ,

Qu'il luy porta cent fois le tribut de
son cœur.

¶

Il embrassa son tronc , il baisa son
écorce,

Et se laissant surprendre à cette douce
amorce;

Pour donner à sa flâme encore plus
d'éclat,

Il arrosa son pied d'un fleuve de
Muscat,

Les Neveux de Romule admirant ce
caprice,

Rirent à ses dépens , & luy firent
justice.

Le Meurier se la fait , & demeure
content.

Sans qu'il aspire au Trône où le Pla-
ne pretend :

Toutefois sur le Plane il a cet avan-
tage,

Qu'il melle quelque fruit au verd de
son feuillage ;

Mais le Plane est sterile , & l'ombre
seulement

Qu'épandent ses rameaux, est tout son
ornement.

Quant à moy , sans vanter l'éternelle
verdure,

Qui dans nos doux climats orne ma
chevelure,

Je

Je diray que ma Date en ses trésors
divers

Recommande en tout temps ma gloire
à l'Univers.

Elle est avec ardeur de mes bras enlevée,

Et dans les Cabinets cherement conservée,

Des Palais délicats elle fait les desirs,
De la bouche des Roys elle fait les
plaisirs.

On la mange , & ce mets fait honneur
à la Table;

On la boit , & ce suc est un jus délectable,

Et dans ce double usage elle emporte le
prix

Sur la Figue sucrée , & sur les Vins
exquis.

*Silene en ce temps-là, dans un état plus
calme,*

*Ronfloit pres de son Asne à l'ombre de
la Palme;*

*De ces Arbres émeus les cris retentissans
Entr'ouvrirent ses yeux , reveilleront
ses sens.*

*Oùay, qu'entens-je, dit-il d'une voix
bégayante,*

En

En bâillant & frotant sa paupiere pesante,

Qui trouble mon repos ? d'où vient tant de clameur ?

Jamais , grace à Bacchus , je n'aimay la rumeur.

S'il s'agit de se battre & de s'en faire accroire,

A de plus fous que moy je laisse cette gloire ;

Pour ne me battre point , j'abandonneray tout,

Cette Ombre , ma Jaquette , & mon Baudet au bout.

Que si pour gouverner la Race Bocagere,

Quelques Arbres mutins font gronder leur colere,

O Muse , en qui les Bois ont commis leurs destins,

Confonds la vanité de ces Arbres mutins ;

Et si ton vieux Devot de quelque grace est digne,

Considere Silene , & protege la Vigne,

Soutiens sa dignité , fais triompher ses droits,

Et

Et pour calmer l'orage élevé dans nos
Bois,

Montre-leur aujourd'huy leur Monar-
que ou leur Reyne,

Et choisi les amours du bon Pere Si-
lene.

D'un pouvoir souverain le Sep regne
sur moy.

Et du Roy de Silene ils peuvent pren-
dre loy.

Les plus grands Potentats à la Vigne
obeïssent,

Leurs Sceptres florissans sous ses pam-
pres fléchissent,

Et quand tout a ployé sous leurs valeu-
reux bras,

La Vigne sans effort met leurs testes à
bas.

De la Palme, il est vray, la branche am-
bitieuse

S'éleve dans les airs, du poids victo-
rieuse ;

Mais si dessous le fais on la voit triom-
pher,

La Vigne s'enrichit sous le tranchant
du fer.

Sous le cruel tranchant qui fait cheoir
son branchage,

La

La Vigne se renforce , & pousse da-
vantage.

L'œil a-t-il jamais veu de bois pareil
au sien ?

Plus on luy fait de mal , & plus il fait
de bien.

Il est vray qu'en taillant ses branches
épanduës,

On luy tire des pleurs & des Perles
fonduës,

Mais dès que le Printemps ranime les
Zéphirs,

A ces Perles de prix succedent les Sa-
phirs.

De cent boutons rians la pompe renaif-
sante

Environne sa teste , & la rend écla-
tante,

Et le Soleil ouvrant ses Saphirs ani-
mez,

En plus d'une Emeraude on les voit
transformez,

Sur son front decouvert, la Nature el-
le-méme

En forme un verdoyant & pompeux
Diadéme.

O qu'il plaist à nos yeux, & qu'il char-
me nos sens,

Par

Parfumez de l'odeur de ses Raisins
naissans !

Et quand sur nos Côteaux ces Raisins
on voit croistre,

Quel Ambre, quelle Pourpre en eux
voit-on paroître ?

Que s'il falloit encor mettre devant les
yeux

Du Pressoir empourpré les torrens pre-
cieux,

Que ne dirois-je point de ces Rubis
liquides

Qui tombent dans la Cuve à flots
chauds & rapides ?

Là, plus que les Eclairs ils deviennent
brillans,

Ils exhalent de là mille esprits petillans,
Ils ont mille vertus, ils font fendre les
Marbres,

Ils redonnent la vie, & si le pied des
Arbres,

Au lieu d'eau, s'abreuvoit de leur dou-
ce liqueur,

Qui doute que leurs bras n'eussent plus
de vigueur ?

Pour toutes ces beautez, pour tous ces
avantages,

Arbres, cedez au Sep, rendez-luy vos
hommages,

Vous

Vous Chesne , par Cerés justement de-
gradé,

Vous Plane infructueux , vous Palme
au front ridé,

Pretendus Souverains , grands Troncs,
cedez la place,

La Vigne a le dessus , quoy qu'elle soit
plus basse.

Le monde n'eut jadis que malheurs-
éclatans

Quand pour braver les Cieux , regne-
rent les Titans;

Leur taille enfla de vent ces orgueil-
leuses testes,

Et ce vent excita mille horribles tem-
pestes.

A quoy bon de vanter un Corps pro-
digieux ?

Forme-t-on le projet d'escalader les
Cieux ?

Ou je me trompe fort , ou l'on a d'au-
tres veuës

Que de prendre d'assaut les Astres , ou
les Nuës.

Il s'agit de l'Empire , & sçachez en
deux mots,

Que la petite taille est celle des Héros.
Ce Conquérant fameux des Monarques

l'élite,

Ale

Alexandre le Grand, eut la taille petite;

Et de Pépin le Bref, que la Gloire éleva,

Le renom triomphant dans le Ciel se grava.

Le Cedre interrompant le discours de Silene,

Au point que ce Vieillard vouloit reprendre haleine;

Tes propos, luy dit-il d'un ton plein de couroux,

Meritent qu'on t'envoie en l'Hôpital des Foux.

Eloigne-toy d'icy, Vieux Devot de la Treille,

Va-t-en tailler ta Vigne, ou vuidier ta Bouteille,

C'est là ton vray mestier, c'est là ce qu'il te faut,

N'oblige plus la Vigne à pretendre si haut.

Elle n'est pas d'un bois dont un Sceptre se fasse,

Elle a son Sep tourné de trop mauvaise grace,

Avec trop de foiblesse elle allonge ses bras,

Pour

Pour monter sur le Trône , elle rampe
trop bas.

La trompeuse Liqueur du fruit dont
elle abonde,

Fait naître mille maux sur la terre &
sur l'onde ,

Et dans ses doux appas mêle un subtil
poison

Qui suffoque les sens , & détruit la
raison.

C'est là, c'est là la gloire , elle luy doit
suffire ,

Qu'elle nous laisse donc les titres de
l'Empire ;

Dussay-je fuir l'éclat qui brille au front
d'un Roy ,

Le Sceptre me demande, & ne cherche
que moy.

Quel Peuple si sauvage aux climats plus
étranges,

De mon bois immortel ignore les
loüanges ?

Qui n'admire en tous lieux cette rare
vertu

Dont avec tant de gloire on le voit re-
vestu ?

Jamais la vermoulure , avec le cours
de l'âge ,

Agissant

Agissant de concert, ne me firent ou-
trage ;
J'ay reçu ce présent de la faveur des
Dieux,
Je le porte en mon sein, en tout temps,
en tous lieux,
Et j'ay ce beau talent dont je me glo-
rifie ,
Que rien ne se corrompt de ce qu'on
me confie.
Muse, sans mon secours , crains que tes
nobles Vers
Ne servent qu'à repaître & la Tigne
& les Vers,
Quoy que de tes labeurs les hautes de-
stinées
Dûssent braver les Vers, la Tigne, &
les années.
Les parfums précieux, ces odorans
appas,
Dont l'Arabie heureuse embaume ses
climats ,
N'ont rien de comparable à l'odeur que
j'exhale.
Telle & moins douce ençor fut la va-
peur Royale
Qu'exhaloit autrefois le fameux Con-
querant,

Le

Le Fils de Jupiter , Alexandre le
Grand.

Diray - je qu'en tout temps sur mes
branches éclate,

Du fruit que je produits, la pompe de-
licate ;

Et que ma feüille verte , & mon fruit
jaunissant,

Etalent un trésor sans cesse renaissant ?

Tout me destine au Trône, odeur, fruit,
& feüillage,

Et ce rare talent de triompher de l'âge.

Muse (car tu le peux & sans te faire
tort)

Preste-moy ta faveur, & couronne mon
fort.

*De ce fameux Combat l'Histoire si
vanée,*

*Par la Muse en riant me fut ainsi
contée;*

*C'est ainsi que j'appris l'intrigue du
Procés,*

*Voicy par ce qui suit quel en fut le
succés.*

*J'avois oüy, dit-elle, & le Cedre, &
Silene,*

*Et la Palme & le Plane, & le superbe
Chesne;*

Mais

Mais mon cœur en secret s'estoit deter-
miné

Pour l'Arbre qu'Apollon fit naistre de
Daphné, [bite,

Pour cet Arbre chery sur le Mont où j'ha-
L'ornement de nos Bois, & des Arbres
l'élite.

Que son feüillage est beau ! qu'il presente
d'attraits

Aux Nymphes dont les feux cherchent
l'ombre & le frais !

Qu'on aime ces boutons qu'en tout temps
il étale !

Qu'on aime cette odeur qu'en tout temps
il exhale !

Ses Bouquets consacrez aux triomphes de
Mars,

Ceignent pôpeusement la teste des Cefars ;
Ils furent autrefois l'amour & l'alle-
gresse,

Et du vaillant Achille, & du Chantre
de Grece.

Et nous voyons encor de leurs beautéz
épris,

Les plus braves Guerriers, & les plus
beaux Esprits.

Le seul nom de Laurier, lors qu'il frappe
l'oreille,

Q. d'Octobre 1679.

F

*Inspire la valeur à l'ame qu'il reveille,
Qui trouve dans le son de ce nom glo-
rieux*

*Je-ne-sçay-quoy d'auguste & de victo-
rieux,*

*Cet Arbre si charmant occupoit ma pen-
sée,*

*Sa gloire avoit déjà ma voix interessée,
Le conseil estoit pris, l'Arrest estoit
donné,*

*Et déjà par mon choix je l'avois cou-
ronné.*

*Accourez, dis-je alors, ô Filles de Me-
moire,*

*Muses, mes cheres Sœurs, Compagnes de
ma gloire,*

*Et vous, mes Nourissons, Favoris d'A-
pollon,*

*Qui cultivez les fleurs de mon sacré
Vallon,*

*Venez, accourez-tous avecque vos mains
pleines*

*D'Anneaux, de Brasselets, de Coliers, &
de Chaînes.*

*Qu'on m'apporte soudain tous mes Bijoux
de prix,*

*De l'Or, des Diamans, des Perles, des
Rubis;*

*Je veux que du Laurier les branches
épanduës*

*Sortent de ces Brillans les pompes sus-
penduës,*

*Et que l'œil ébloüy voye éclater encor
Sur son faïste ondoyant une Couronne
d'or.*

*On m'entend, on accourt, je voy la chose
faite,*

*Et mon Laurier paré comme je le sou-
haite.*

*Alors à ses Rivaux decouvrant ses appas,
Je leur dis en riant, ce Roy vous plaist-il
pas ?*

*Soudain la Palme exempte & de faste &
d'envie,*

*Repond sans balancer, Pour moy j'en
suis ravie.*

*Je l'en crûs, car je sçay quelle est leur
amitié,*

*La Palme & le Laurier sont toujours de
moitié.*

*Tout les joint en tous lieux, la pompe des
Trophées,*

*Les mains de la Victoire, & la voix des
Orphées.*

*Le Cedre en mesme temps se soûmet à ma
Loy,*

124 *Extraordinaire*

*Me dit qu'il est content de vivre sous un
Roy,*

*Pourveu que pour tout bien où son desir
aspire,*

*Du Liban sous ce Regne il obtienne l'em-
pire.*

*Le Plane par prudence étouffant son
soucy,*

*Malgré tout son éclat, s'abaisse, & parle
ainsi.*

*Que le Laurier soit Roy, pourveu qu'on
me publie*

*Son premier Lieutenant dans les Châps
de Lydie;*

*J'aime ce beau climat depuis cet heu-
reux jour*

*Que je vis un grand Roy charmé de
mon amour.*

*Je ne suis point jaloux, dit l'Arbre de
Dodone,*

*Que le fameux Laurier m'enleve la
Couronne,*

*Pourveu que sous mes Loix il me laisse
ranger*

*Et le pesant Yeuse, & le Liege leger,
Et que dans nos Forests & le Rouvre &
le Hestre,*

*Comme ils ont toujourns fait, me tien-
nent pour leur Maistre.*

La

La Vigne , sans avoir le Sceptre disputé,

Contente de son fruit en tous lieux si vanté,

A l'Arbre couronné vint rendre son hommage,

Et dit en souriant , Silene n'est pas sage.

Au Parnasse aussitost on entendâ tous nos Bois,

Par leurs cris d'allegresse , applaudir à mon choix.

Les Zéphirs à l'instant retiennent leur haleine,

Pour oïr les beaux Vers des Chantres d'Hippocrène,

Qui flatant le Laurier par des tons ravissans,

Aux charmes de la Lyre adjoûtent ces accens.

Sois heureux, ô Laurier, soit ce naissant Empire

Suivy des beaux succès que chacun luy desire;

Les auspices heureux des neuf sçavantes Sœurs,

Promettent à ton cours d'éternelles douceurs.

Regne sur nos Forests, tout rayonnant
 de gloire,
 Cher & tendre soucy des Filles de Me-
 moire,
 Miroir de la Sagesse , où l'on voit la
 pudeur
 De l'aimable Beauté rehausser la splen-
 deur,
 Depuis que sous le nom d'une Fille
 charmante
 Du plus beau des Amans tu sceus trom-
 per l'attente.
 En vain il fit briller ses feux & ses ap-
 pas ,
 Ses appas & ses feux ne t'ébloüirent
 pas ;
 Il te suivit, tu fuis, & bravant sa pour-
 suite,
 Fis voir que la Vertu triomphe par la
 fuite.
 A ce rare succès tout le Ciel ap-
 plaudit,
 Daphné par ce succès de Laurier se
 couvrit.
 Imitiez cet exemple, & marchez sur ces
 traces,
 O vous , en qui le Ciel a versé tant de
 graces,

Jeunes

Jeunes Gens pleins d'ardeur , & vous,
jeunes Beutez
Qui souffrez le tribut de tant de liber-
tez ,
En la fleur de vostre âge , ô brillante
Jeunesse,
Cherissez la Pudeur , cherissez la Sa-
gesse ,
Faites-en vostre gloire , & tenez ce
tresor
Plus cher que les Rubis , & plus rare
que l'Or;
Ainsi vous ferez voir dans vos jeunes
années
D'un Laurier immortel vos testes cou-
ronnées.
O toy, de nos Forests le plus riche or-
nement,
Laurier , qui te revests d'un éclat si
charmant,
Contemple l'Oranger , voy sa pompe
dorée
Que garde un vieux Dragon sur les
bords de Nerée,
De ses fleurs de ses fruits voy le bril-
lant amas;
Il cede cependant à tes divins appas.
Tes rayons éclatans combient de ja-
lousie

L'Arbre qui fut aimé du Monarque
d'Asie.

Quelque riche que soit ce beau Cercle
doré.

Dont par les mains d'Amour, jadis il
fut paré.

Comparant ce trésor dont un Roy luy
fit feste,

Avec ceux dont la Muse a couronné ta
teste.

Il voit (& c'est d'où vient son chagrin
sans pareil)

Qu'il est moins qu'une Etoile, & toy
plus qu'un Soleil.

O Laurier digne Objet, à qui tout rend
les armes.

Si Xerxes revivoit, ou s'il eust veu tes
charmes,

Que le Pléne auroit lieu de changer en
fureur

Les jaloux sentimens qui luy percent le
cœur,

Et qu'il verroit bientôt sa conquête
ancienne

Faire voler son cœur de sa main en la
tienne !

Toy seul tu regnerois dans l'ame du
grand Roy,

Ses

Ses feux & ses presens ne seroient que
pour toy;

Et pour accroistre encor l'éclat qui t'en-
vironne,

Tu verrois à tes pieds son Sceptre & sa
Couronne.

Ainsi soient pour ta gloire , ô Laurier
glorieux,

De tes rares vertus tous les Roys a-
moureux;

Ainsi soient tes rameaux, l'amour & les
delices

De ceux que Mars occupe à ses durs
exercices.

Et de ceux dont la Muse à l'ombre de
nos Bois

Forme pour les beaux Arts , & l'esprit,
& la voix.

Que du noble Laurier une branche
dorée

Soit à la belle Helene aujourd'huy pre-
ferée;

Qu'on la prefere encore à la riche
Toison

Qu'enleva de Colchos le celebre Jason.

Héros, dont aux grands soins l'ardeur est
attachée,

Ne cherchez plus la Gloire où Jason l'a
cherchée.

Le Laurier en nos jours garde tout son
trésor.

Elle fait son séjour parmy ses rameaux
d'or.

Adjoûte à ses clartez mille clartez plus
belles,

Et volant à l'entour, l'embrasse de ses
aîles.

Que le Ciel ô Laurier favorable à nos
vœux,

Te prodigue en tout temps ses regards
amoureux,

Et que de ses carreaux l'effroyable tem-
peste

Se ménage en sa chute, & respecte ta
teste;

Que malgré la rigueur des plus froids
Aquilons,

Ta riante Emeraude éclate en nos Val-
lons;

Qu'en tout temps, à l'abry des vents &
de l'orage,

Brille l'émail pompeux de ton riche
feuillage;

Que tu sois des Zéphirs les plus cheres
amours.

Qu'ils

Qu'ils flatent tes rameaux, & les baissent
toûjours ;
Et qu'en leurs beaux transports les
Chantres de l'Permesse
Elevent jusqu'au Ciel ta gloire & ta ri-
cheffe.


Sous le nom du Laurier j'ay chanté la
Vertu,
Puisse-t-elle regner, soit le Vice ab-
batu.

MORALITE' DV POEME.

Le Chesne represente l'antiquité de
la Race ; car on sçait que cet Arbre
estoit consacré à Jupiter, duquel les plus
Nobles de l'Antiquité se vantoient de
tirer leur origine.

Le Plane enrichy des Pierreries de
Xerxes, represente les Richesses & la
faveur des Grands.

La Palme signifie les Exploits de
Guerre. Elle est contente que le Lau-
rier soit couronné parce que la Vertu
guerriere, qui est aussi représentée par
le

le Laurier tient un rang considerable entre les Vertus Cardinales , dont le Laurier est le Symbole.

La Vigne , pour qui Silene parle, signifie les Voluptez sensuelles.

Le Cedre represente , suivant ce mot Latin , *Cedro digna loqui* , l'Eloquence , & cette immortalité que les Poëtes se promettent toujourns à cause de leurs Ouvrages.

Le Laurier est le Symbole de la Vertu, accompagnée des ornemens que luy donnent les belles Sciences , representées par les Muses. Cet Arbre ne demande point la Couronne, parce que la Vertu ne brigue point les honneurs & les dignitez. *Ipsa sibi præsium.*





REPONSE
AUX QUESTIONS
DU DERNIER
EXTRAORDINAIRE.

A la premiere.

TEl souûpire, qui se moque.
Le Souûpir est équivoque,
Et n'assure pas bien que l'Amour nous
émeut :
Mais les Larmes toûjours assurent que
l'on aime,
Puis qu'on peut souûpirer au moment
qu'on le veut,
Et qu'on ne peut pleurer de mesme.

A la seconde.

Aimer la Laide qu'on croit belle,
Ce n'est rien qu'aimer la Beauté
Que tout cœur aime avec facilité :
Mais aimer une Laide alors qu'on la
croit telle,

C'EST

*Et c'est un coup qui les autre surpasse;
Car enfin naturellement
Peut-on tirer du feu d'une Source de
glace ?*

A la troisieme.

L*E Jaloux de sa Femme aime sans
estimer,
Si sans estime on peut aimer.
Au contraire, l'Eoux à qui la ja-
louse
Ne trouble point sa fantaisie,
A son amour l'estime joint.
Et n'est-ce pas une maxime,
Que quiconque aime avec estime,
Aime bien plus, que qui n'estime point ?*

A la quatrieme.

L'*Absence est l'excellent remede
Pour guerir un Amant du mal qui le
possede ;
Mais s'il prend ce remede, & ne peut
pas guerir,
Ce Malade est si mal, qu'il n'a plus qu'à
mourir.
Et pour l'Amant, que l'absence
Auroit*

*Auroit enfin la puissance
De secourir ;
S'il n'a pas la force luy-mesme
De s'éloigner de ce qu'il aime,
Vn charisable Amy peut prendre l'heu-
reux sain
De l'arracher de là, pour le planter
bien loin.*

*Ces Réponses sont de Mr de Saint
Vincent, qui a expliqué ainsi les deux
Enigmes en Vers du Mois de Septembre.*

I.

M*ercure avec du Sel voyage, & ne
crains rien ;
Je crains fort que pour luy tout n'aïlle
pas trop bien.
Assurément on luy fera querelle,
S'il entre au País de Gabelle.*

II.

T*out de bon, diray-je'un men-
songe,
Quand, je diray qu'une fois en un
Songe*

Via

*Vn solide plaisir
Est venu me saisir ?*

*J'adjôte les Explications que j'ay
reçeuës des deux Enigmes du Mois
d'Octobre, dont le veritable sens estoit
le Fard & le Sommeil.*

R O N D E A V.

I.

CE n'est que Fard qu'expose le Mer-
cure,

*Il veut tromper dans l'Enigme du
Mois.*

*Le soin qu'il prend de nous la rendre
obscur,*

*Est de cacher du moins pour cette fois
De son vray Mot, le nom & la nature.*



*Mais pénétrant son stile & sa figure,
Nous découvrons son adroite imposture,*

*Et nous disons d'une commune voix,
Ce n'est que Fard.*



*La fausseté nous a fait trop d'injure,
Son faux brillant est réduit aux abois,
La verité reprend icy ses droits,*

Et

*Et paroissant aujourd'huy toute pure,
Sans balancer, fait dire en mille endroits,
Ce n'est que Fard.*

Les Académiciens de Bauvais.

I I.

L'*Enigme de ce mois est si particu-
liere,
Qu'il la faut expliquer tout d'une autre
maniere*

*Qu'on n'explique ordinairement
Celles du Mercure Galant ;
Car chacun sçait que d'ordinaire
Pour en trouver le Mot, on cherche la
lumiere,*

*Qu'on est mesme souvent obligé de
veiller ,*

*Sans dormir & sans sommeiller ,
Et de passer ainsi plus d'une nuit en-
tiere .*

*Mais sans clarté, sans jour, sans veille,
sans Soleil,*

*On trouve celui-cy la nuit dans le
Sommeil.*

Les Académiciens de Bauvais.

I I I.

L Es Enigmes en vain nous causent
 tant de peine,
 En vain nous nous mettons pour elles à
 la gesne.
 A demain, cher Amy, je te le dis sans
 Fard,
 D'aujourd'huy je ne puis m'appliquer
 davantage,
 Tout le monde est couché dans nostre
 voisinage,
 Le Sommeil nous accable, il se fait
 déjà tard.

FORMENTIN & CAUDRON, Régens
 an College d'Abbeville.

S O N N E T.

I V.

Mercure, que tu sçais bien l'art
 D'obliger la Laide & la Belle,
 Découvrant un secret fidelle,
 Où l'une & l'autre ont tant de part.


 Ce n'est pas un coup du hazard,
 Quand par ta science immortelle,

Pour

Pour une grace naturelle,
Tu fais si bien briller le Fard.

Que par les recherches sçavantes,
Du beau secret que tu nous vantés,
Tu vas rendre d'Esprits contens !

Le beau Sexe aura l'avantage
De faire éclater en tout temps
Mille charmes sur son visage.

RAULT, de Roüen.

V.

Pour découvrir ce Roy si puissant
dans le monde,

Qui par sa vertu sans seconde
Etend par tout ses loix & son droit sans
pareil,

l'entre dans un lieu solitaire :
Mais insensiblement resvant à ce mi-
stere,

Je suis tombé dans le Sommeil.

Le mesme.

VI.

Vous en qui la Nature a laissé du
defaut,

Et

*Et qui n'avez pas l'avantage
D'avoir la Beauté pour partage,
Vous pouvez rencontrer icy ce qu'il
vous faut.*

*Ne négligez pas ce remede,
Il n'en est pas qui ne luy cede :
Car pour avoir toujours le teint frais &
vermeil,
Voicy la bonne conjoncture ;
Voyez, consultez le Mercure,
Il le dit en deux mots, le Fard & le
Sommeil.*

**VIETTE, Maistre de la Poste
de Constance.**

V II.

Vous avez tort, Galant Mer-
cure,
D'appeller comme un vieux Penard,
L'Art au secours de la Nature,
Vous n'avez pas besoin de Fard.



*Que me direz-vous pour excuse ?
Vous n'en avez point à mon sens ;
L'Adage commun vous accuse
De vous farder à contretemps.*

POLIMENE.

V III.

VIII.

Mercur eſt toujours ſans pareil,
Et galant à ſon ordinaire,
D'envoyer aux Dames, pour plaire,
Un peu de Fard & de Sommeil.

La Societé de la Coûture.

IX.

Vous avez beau, Seigneur Mer-
cure,
Sous plus d'un viſage trompeur,
Nous déguifer voſtre figure,
Et faire par tout l'Impoſteur,
Ceſſez d'en tirer avantage ;
Œachant que le menſonge eſt de voſtre
apanage,
Malgré le Maſque & voſtre Fard,
On vous connoiſtra toſt ou tard,

DE LA COULDRE,
de Caën.

X.

Vous m'avez demandé, charmante
Celanire,
Des Enigmes du Mois les véritables
ſens ;

Donnez,

*M'assure que son sort ; est un sort de
Fulée.*

Les Réclus de S. Leu d'Amiens.

X I.

F*Anchon depuis six mois gémit, peste
& murmure,
D'attendre sans dormir le retour du
Soleil :*

*Charmante, allez voir le Mercure,
Vos beaux yeux à coup sûr trouveront
le Sommeil.*



*Aimable, menez-y vostre laide Voisine;
Quoy que ce soit un peu trop tard,
Il luy fera changer sa mine,
Il peut bien ce miracle, en luy donnant
du Fard.*

CACIDMANT de FRANVAUX.

X II.

J*e vous aime tres-peu, mais hélas trop
long-temps;
Je vous voyois, Iris, le soir à la chan-
delle,*

Avec

144 *Extraordinaire*

*Avec de faux appas vous faisiez la
cruelle,*

*Plus de repos pour moy, j'avois perdu
le sens.*

*Pourquoy paroistre au jour ? je serois
dans l'erreur,*

*Vous me verriez encor languir dedans
vos chaînes,*

*Je trouverois encor du plaisir dans mes
peines,*

*Vous en auriez peut-estre à posséder mon
cœur.*

*Iris, tout est changé, & graces au
Soleil,*

*Mes yeux ont découvert ce qui faisoit
vostre âge ;*

*Vos charmes, vos attraits, enfin ce beau
visage,*

*Fuyons, ce n'est que Fard, & cherchons
le Sommeil.*

Le mesme.

Sur l'Enigme en figure.

XIII.

I Care en ces état épouvante la
Terre,

Ce



porté quelque avantage
ses Ennemis. Le Vers Lat
verez dans le demy-cercl
Q. d'Octobre 1679.

H
te
ce
y
te
Ma
te
S
E
Q

*ce n'est pas sans sujet , puis que c'est le
Tonnerre.*

*Surfis le vent ainsi ; mais ce n'est qu'un
Aiglon ,*

*l'aimante le soutient , qui fut jetté dans
l'onde ,*

*Ne pouvant voir l'éclat du bel Astre du
Monde.*

*Ils se trompent tous deux , je le croy
Papillon.*

Le mesme.

*Il y a quelque temps qu'un fort habile
Homme presenta au Roy une Sphere d'u-
ne invention nouvelle, & qui fut tres-bien
receüe. Je vous en envoie la Figure que
j'ay fait graver, afin qu'elle vous en repre-
sente mieux le dessein. Les douze Mai-
sons où le Soleil entre tous les ans sont au-
tour de cette Sphere ; & chacune de ces
Maisons est marquée par une des Conque-
stes de Sa Majesté. Rien ne peut estre plus
juste, puis que cet incōparable Monarque a
le Soleil pour Devise, & qu'il ne s'est passé
aucun Mois, pendant lequel il n'ait rem-
porté quelque avantage considerable sur
ses Ennemis. Le Vers Latin que vous trou-
verez dans le demy-cercle , est expliqué*

Q. d'Octobre 1679.

G

par les quatre Vers François écrits au pied de la Sphere.

Le Secret de la derniere Lettre ez Chifres, n'a esté découvert que par celuy qui s'est caché jusqu'icy sous le nom du bon Clerc de Châlons sur Saône. Il s'est apperçeu que Monsieur Miconet qui a inventé ce Chifre, avoit donné vingt nombres diférens à chaque lettre, & que la premiere vingtaine, c'est à dire, tous les nombres depuis 1 jusqu'à 20 signifient la lettre A qui est la premiere de l'Alphabet; tous les nombres depuis 21 jusqu'à 40, qui font la seconde vingtaine, la lettre B; depuis 41 jusqu'à 60, la lettre C, & ainsi des autres jusqu'à 460, qui sont vingt-trois fois vingt nombres, qui répondent par ordre aux vingt-trois lettres de l'Alphabet, en sorte que tous les nombres depuis 441 jusqu'à 460 marquent tous la lettre Z, qui est la vingt-troisième lettre de l'Alphabet, parce que chacun de ces nombres est dans la vingt-troisième vingtaine, à compter la premiere depuis 1 jusqu'à 20. Ainsi 235 marquent la lettre M, qui est la douzième lettre de l'Alphabet, parce que ce nombre 235 est dans la douzième vingtaine. Tous les nombres qui se
trouvent

trouvent au dessus de 460, sont des nul-
tes. Ce mystere decouvert, il est aisé de
connoistre que la Lettre en Chifres con-
tient ces quatre Vers.

Amans qui craignez la surprise

Dans vostre commerce amoureux.

Apprenez à chifrer, c'est par là qu'on
méprise

Les soins & les soupçons d'un Argus
dangereux.

J'ay encor un nouveau Chifre du mes-
me Monsieur Miconet à vous proposer,
mais je le reserve pour le prochain Extra-
ordinaire, & me contenteray aujourd'huy
de vous en envoyer un de l'invention de
Monsieur de Ville-Chalver, que j'ay re-
çu il y a déjà quelques mois. Quoy que
l'Alphabet en soit régulier, il ne sera peut-
être pas fort aisé d'en trouver la Clef.
Ceux qui en viendront à bout, seront fort
capables d'en inventer d'autres.

LETTRE EN CHIFRES.

31. 72. 475. 654. 433. 434. 45. 213.
576 : 412. 592. 47. 314. 253. 238.
654:62. 432. 219. 692. 54. 316. 432:
27. 38. 832: 36. 515. 318. 24. 11. 33.

G ij

497. 255 : 274. 93 : 314. 343. 523.
 713. 328 : 44. 644. 792 : 487. 513. 36.
 327. 219. 473 : 613. 234. 214. 238.
 312 : 22. 379. 912. 672 : 84. 51. 456.
 13. 942. 335. 366. 432 : 843. 315.
 555. 425 : 53. 413. 232. 257. 575.
 672. 614 : 75. 167. 65 : 389. 643. 487.
 425 : 514. 424. 713. 456 : 57. 345.
 75. 432 : 43. 465. 574. 41. 15 : 84.
 63. 39. 343 : 336. 237. 253. 512. 993.
 389 : 48. 178. 84 : 514. 316. 383. 379.
 431. 91. 543. 314. 234. 743 : 53.
 822. 446. 219 : 843. 316. 348. 733.

~~Les autres pages de ce chapitre sont effacées.~~

*Si celui qui aime une Laide comme
 laide, prouve plus la puissance
 de l'Amour, que celui qui aime
 une Laide, la croyant belle.*

Aimer avec trop de précaution &
 estre indiférent, c'est presque la
 mesme chose. On ne peut guére faire
 un bon usage de son cœur, quand
 on en veut tant faire de sa raison ; &
 pour vous dire tout, Monsieur, l'a-
 mour & la raison s'accordent fort
 mal ensemble. Vous voyez bien déjà
 ce

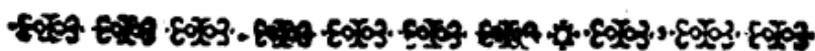
ce que je 'penſe de ces deux Amans, d'une Perſonne laide, qui font le ſujet d'une de vos Queſtions, dont l'un la croit belle; l'autre l'aime toute laide qu'elle luy paroift. L'un me ſemble avoir trop de raiſon, pour aimer beaucoup; & l'autre trop peu, pour n'aimer guère. En effet il faut avoir peu d'amour, ou plutoſt il faut eſtre indifférent, pour voir les Gens tels qu'ils ſont; mais ce n'eſt que par le moyen d'une tres forte paſſion, qu'on découvre dans la Perſonne qu'on aime mille qualitez qu'elle n'a point, & qu'on la trouve plus aimable qu'elle n'eſt. Auſſi ne doit-elle pas croire eſtre la maîtrefſe abſoluë d'un cœur, tant qu'elle voit ſon Amant encor maître de ſa raiſon; mais il n'y a rien qui ſoit ſi capable de luy faire découvrir le pouvoir qu'elle a ſur cet Amant, que les plaiſirs qu'elle voit qu'il goûte. Ils ſont proportionnez à ſon amour. Quand il eſt foible, ils le ſont auſſi; & quand ils ſont grands, la paſſion eſt forte. C'eſt cette paſſion qui en fait naiſtre mille, que la raiſon ne connoiſt point. Auſſi la raiſon n'eſt elle pas

faite pour les plaisirs, ny les plaisirs pour elle. Les Gens qui la conservent toute entiere, & qui ne veulent point estre les dupes de la beauté de leurs Maîtresses, en goûtent bien moins. Tous ceux que la beauté fait naître, ne vont point jusqu'à leur cœur, & il n'y a que ceux de l'esprit qu'ils se vantent d'avoir en partage. Je doute fort cependant qu'ils soient si grands qu'ils le disent. Il me semble que quand on aime, outre l'esprit, on aime je ne sçay quoy qui n'est pas tout-a-fait esprit. L'on a beau dire, l'esprit n'est pas la seule cause de l'amour. Il y entre bien pour quelque chose, je l'avoüe, mais la beauté y est pour beaucoup davantage. Je ne sçay pas mesme si l'esprit pourroit faire goûter quelques plaisirs sans la beauté; mais je sçay bien que la beauté en fait goûter sans l'esprit. Ceux qu'il y a, disent-ils, à estre constant, sont au moins reservez pour nous. Rien n'est capable de nous faire changer. L'âge si funeste aux autres amours, n'a aucun pouvoir sur le nostre; & vouloir toujours aimer la mesme personne, c'est une grande
marque

marque d'amour. N'en déplaîse à ces Gens si constans ; De la constance pour les mesmes plaisirs , n'est pas un nouveau plaisir. Il ne faut point se piquer d'en avoir. La constance & la legereté , ne sont ny vertus ny défauts en amour ; l'une & l'autre ont leurs plaisirs, & les choses qui en donnent davantage , estant ce qu'on appelle vertu en amour , la legereté peut en estre une aussi-bien que la constance ; & quand mesme elle seroit un défaut , j'aimerois mieux estre volage en faveur de la beauté, que constant pour la laideur. Il n'y a point d'Amant , de quelque maniere qu'il aime sa Maîtresse , qui ne veuille l'aimer touî ours ; mais cependant on ne laisse pas d'estre sujet à changer ; & ces Gens qui craignent si fort d'estre trompez, changét ainsi que les autres. Puis qu'on se dégoûte de la beauté , pourquoy ne se dégoûtera-t-on point de la laideur ? Ainsi quand il y auroit quelques plaisirs à aimer constamment , ils seroient également partagez entre ces deux fortes d'Amans. Mais il n'en est pas de mesme de ceux que l'on peut sentir

en aimant une belle Personne. Celuy de la voir , celuy de songer à elle , celuy d'en estre aimé, tous ces plaisirs que donne la seule beauté , sont reservez pour ceux qui croient leurs Maistresses belles , & ils sont inconnus à ceux qui les aiment toutes laides qu'elles sont. Ils ne peuvent tout au plus jouir que de ceux de l'esprit, s'il est vray que ce soient des plaisirs. Mais comme les autres sont charmez de l'esprit, aussibien que de la beauté des Personnes qu'ils aiment , ils goûtent & ceux de la beauté , & ceux de l'esprit. Mais ne conte-t-on pour rien l'obligation que doit avoir une Maistresse à celuy qui la croit belle quoy qu'elle ne le soit point ? En l'aimant telle qu'elle est, elle ne vous en auroit que de vôtre amour. En la regardant comme belle, elle vous en a & de vostre amour , & de sa beauté. Ce n'est qu'un cœur que vous luy donnez , quand vous l'aimez avec toute sa laideur. Lors que vous la croyez belle , outre le cœur, vous luy prestez de la beauté ; & l'interest qu'elle a de conserver sa beauté, luy fait conserver les interests d'un amour.

amour dont elle la tient. Tout parle en faveur d'un Amant qui aime sa Maîtresse comme belle, quoy qu'elle ne le soit pas ; Le peu de raison qu'il a de la trouver belle, les plaisirs qu'il goûte, & enfin les obligations qu'elle luy a de ce qu'il se trompe. Jugez donc, Monsieur, si j'ay eu raison de vous dire, que celuy là marque une passion plus forte.



DE L'ORIGINE DE L'IMPRIMERIE.

L'Imprimerie qui nous apprend des nouvelles de tant de choses, ne nous parle presque point de son Origine. Vous diriez qu'elle se plaît à passer cela sous silence. C'est un secret qu'elle tient caché, pour donner lieu à nostre curiosité d'en faire une plus exacte recherche, & pour couronner nos travaux par quelque heureuse découverte. Mais c'est une gloire, qui ne fait que flater nostre espérance, & qui nous fuit, lors

que nous croyons estre prests de la posseder. En effet l'Allemagne, qui s'est vantée avec tant d'orgueil, que toute la Terre luy est redevable de l'Invention de l'Imprimerie, est sur le point d'avoüer que nous en sommes obligez à la Chine, & que toute l'Europe doit céder cet avantage à l'Asie. Si nous voulons sçavoir le temps, auquel elle y fut inventée, nous aurons de la peine à le trouver. L'on sçait bien que les Grecs n'ont rien écrit avant Cadmus, puis qu'estant venu dás la Béotie avec les Phéniciens, il leur donna les Lettres, & selon Pline, la maniere d'écrire en Prose l'an du monde 2525. Mais si nous suivons, pour ainsi dire, pas à pas la trace des Livres de l'antiquité, pour tâcher d'en apprendre quelque chose de certain, nous trouverons que les Peuples de la Grece, qui avec les Macédoniens allerent faire la Guerre aux Perses & aux Indiens, proche de la Chine & du Cathay, ne rapporterent en leur Pays aucunes nouvelles de l'Imprimerie. On alleguera en vain qu'ils n'alloient en ce Pays là que pour y faire des
Con

Conquestes : car ils en rapportèrent beaucoup de curiositez , qui valaient moins que l'Imprimerie. Outre qu'il est à presumer , que parmy les Troupes d'Alexandre , il y avoit des Gens également amateurs des Armes & des Lettres ; & que si elle eust esté quelque part dans l'Orient , la Renommée en eust fait assez de bruit , pour leur en donner quelque connoissance.

Le plus ancien des Livres dont l'Histoire nous parle , est celuy d'Enoch , duquel Saint Jude Apostre fait mention dans une de ses Epistres. Il vivoit avant le Déluge , & nous ne savons sur quelle matiere & en quels caracteres il estoit écrit. Joseph dit que les Livres Sacrez furent écrits sur des peaux courroyées de Chèvre , de Mouton & de Veau. Varron rapporte que l'usage de ces peaux fut trouvé à Pergame , Ville de l'Asie mineure , & que c'est par cette raison qu'on appelle le Parchemin *Pergamentum* ; ce qui arriva au temps que Ptolomée & Eumenes travailloient à dresser leur fameuses Bibliothèques.

Le

Les Anciens écrivoient aussi en Tablettes cirées , & sur des Lames de Plomb. Ils formoient leurs Lettres avec des Poinçons fort aigus, qu'ils appelloient Stiles. C'est pourquoy le Prophete Job parle en cette maniere , chapitre 19. *Quis mihi det ut exarentur in Libro Stilo ferreo , aut Plumbi Lamina, vel Certe sculpantur in Silice.* Herodote assure qu'on écrivoit de son temps sur des peaux de Parchemin, mais Regius dit que les Anciens ont écrit sur des écorces d'Arbres . sur des Tablettes de Bois , sur des feuilles de Palme , & sur des plaques d'Airain & de Cuivre. D'autres se servoient d'écorces de Papyrus , d'où est venu le mot de Papier: c'est un petit Arbrisseau qui croit dans les Marets d'Egypte. On appelloit aussi cette écorce d'Arbre *Liber* , d'où vient nostre mot de *Livre* , quoy que ce soit à present du Papier. L'Empereur Commode se servoit de ces écorces , qu'il appelloit *Philires*. Il se trouve encor dans la Bibliotheque de Saint Germain des Prez certains Livres faits de ces écorces , où les Privileges de l'Abbaye sont eôtenus. Pierre
Martyr

Martyr Milanois dans son Histoire des Terres Neuves , dit que les Habitans de Collacuenne apporterent en Espagne des Livres écrits sur une écorce déliée, que l'on détache d'entre le bois & la grosse écorce. Le mesme Auteur assure qu'on a trouvé depuis ce temps-là en la Darienne quelques Livres faits de feuilles d'Arbre coufus ensemble , & qu'au Mexique on use de figures au lieu d'écriture. Paul Venitien raconte qu'en la Province d'Arcadan sujette au grand Cam des Tartares , il n'y a aucunes Lettres ny Caracteres. Les Enfans de Seth n'auroient pas gravé leurs Disciplines sur deux Colomnes de Pierre & d'Argile, dont Joseph fait mention au Livre premier de ses Antiquitez ; ny Esdras, fait écrire les Livres de la Loy , s'ils eussent eu l'usage de l'Imprimerie. Plusieurs croyent que nous n'avons point de Livres écrits avant 3000. ans, excepté les Hebreux; & l'on peut dire qu'Homere est le plus ancien de tous les Auteurs. Munsther rapporte que de son temps il y avoit en la Ville de Fulde ou Buchonie

au

au Pays de Hesse en Allemagne , une Bibliothèque disposée en quarante-huit ordres de toutes sortes de Livres écrits où estoient comme les Matrices ou Originiaux , auxquels les Sçavans avoient recours. Il dit qu'un peu avant Juy l'Imprimerie fut connue en Allemagne vers l'an 1440. selon quelques-uns.

Je ne sçay si les Turcs ne sont point cause que nous en avons esté privez un si longtemps , puis qu'ils n'ont point voulu la recevoir dans leurs Estats , croyant que leur Alcoran meritoit bié d'être écrit de main d'Homme. Ces Barbares occupent un vaste Pays dans l'Europe & dans l'Asie, qui est entre ce que nous appellons la Chrestienté à leur Occident , & les Peuples les plus Orientaux. Cette situation & maxime tout ensemble, ont pû estre un obstacle suffisant pour nous oster la connoissance de l'Imprimerie.

Les Chinois appuyez sur une Loy fondamentale de leur Etat , ont esté plusieurs siecles sans laisser entrer aucun Etranger dans leur Pays qu'avec
des

des conditions qui ne donnoient aucune envie d'y séjourner, afin d'oster aux autres Nations la connoissance de leurs Richesses, & par consequence l'ambition de le conquérir. Ainfi bien que ces Peuples eussent l'Imprimerie, nous ne pouvions le sçavoir ny en profiter. Quoy qu'il en soit, comme les Tartares font beaucoup de fois entrez dans la Chine, & ont forcé les grandes murailles qui les séparent, il est à croire que ces Peuples du Nord en ont eu connoissance, & que les Moscovites ayant appris d'eux l'Art d'Imprimer, l'ont pû apprendre aux Allemans; & ce qui nous assure qu'il estoit en la Chine & au Cathay; c'est que les Portugais y ayant voyagé, en ont rapporté des Livres imprimez en Langue & en écriture du Pays, & déclaré qu'il y avoit long-temps que l'Imprimerie estoit en ces Provinces-là.

Ceux qui veulent que l'invention en soit attribuée aux Allemans, s'appuyent sur le rapport & sur la bonne foy des Auteurs, qui disent qu'elle prit son commencement à Mayen-

cc.

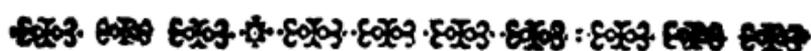
ce , par l'industrie de Pierre Scoiffer, que Polydore Virgile appelle Jean Guthemberg; & Pierre Messie , Jean Fauste , en laquelle Ville fut faite la premiere Impression des Livres en l'an 1453. ou 1452. selon de Serres en la vie de Charles VII. Il dit que ce Guthemberg estoit de Strasbourg, & que Fauste estoit de Mayence. Un Flamand nommé Conrad porta cet Art feize ans apres en Italie , selon Munsther , & Genson selon Regius fut le premier qui imprima en France. Cependant une Cronique de Normandie rapporte qu'un certain Morin commença l'Imprimerie à Roüen en 1443. Mais enfin en quelque temps qu'elle ait paru en France , il faut laisser aux Allemans l'honneur & la gloire d'avoir inventé l'Impression , & avoüer que s'ils ont eu cet avantage , nostre Nation a eu celuy de la perfectionner & de trouver les moyens de la mettre en l'état où nous la voyons à present. Au commencement elle ne parloit qu'une Langue imparfaite , & ne faisoit que béguyer ; maintenant elle, parle les Langues mortes & vivan

vivantes avec tant d'agrément & de netteté, qu'elle est, pour ainsi dire l'Oracle, que presque toutes les Nations doivent consulter.

LE GESNE.

Voicy des Vers qui ont esté faits pour Mr. le Comte d'Entremont, devenu Lieutenant de Roy de Haute & Basse Bresse, par la démission de Mr. le Marquis de Montrevel. Il est de la Maison de Montbel, une des plus anciennes de Savoie; alliée à celle de Colligny & aux plus qualifiées de toutes les Provinces voisines. Il avoit un Aîné Enseigne Colonelle aux Gardes, qui mourut à Beaune lors du Voyage du Roy à Lyon en 1659. Celuy dont je vous parle a esté aussi Enseigne dans la Compagnie de Marigny, & apres s'en estre défait, il a servy comme Volontaire dans les dernieres Campagnes en Hollande, Flandre, Franche-Comté & Allemagne. Madame sa Mere est de la Maison du Tillet. Il y a eu dans celle de Montbel des Gouverneurs de Marseille, des Chambellans de Savoie, des Tuteurs de Ducs de Savoie, & des Généraux de leurs Armées.

POUR



POUR MONSIEUR
LE COMTE

D'ENTREMONT,
Marquis de S. André & de
l'Epine, Baron de Natage, &c.
Lieutenant de Roy dans le
Pais de Bresse, Bugey, Valromey,
& Gex.

Sur son Entrée dans la Forteresse &
Chartreuse de Pierre-Chatel.

Sorte, *Troupez recluse, & contre
l'ordinaire,*

*Quittez pour un moment vostre Antre so-
litaire ;*

*Sortez, humbles Chartreux, & venez à
la fois,*

*Du sage & grand LOUIS admirer
l'heureux choix.*



*Le Comte, le Héros que la Province
adore,*

*D'une illustre visite en ce jour vous ho-
nore ;*

Pené

Penétrant vos souhaits , il seconde vos
vœux ,

De l'amour qui vous porte il vous montre
les feux.

Rien ne peut l'arrester dans l'ardeur qui
le presse ;

Les Cieux ont beau sur nous se fondre en
eaux sans cesse ,

Les Champs sont inondez vos Rocs sont
sourcilleux ,

Il franchit tout obstacle , il se rend en ces
Lieux.

Quel air de souverain éclate en sa Per-
sonne !

Avec moins de splendeur l'Astre du jour
rayonne ,

Dans son cours lumineux il répand moins
de bien ,

Que ce doux Gouverneur n'en répand
dans le sien.



Tout est garād en luy de sa haute Origine,
Son abord est charmant , sa majesté di-
vine ;

Son esprit éclairé ne peut estre surpris,
Il est comme son cœur & sans borne , &
sans prix.

Tout flêchit , tout se rend , tout à luy s'a-
bandonne ;

Pour

*Pour haut que soit l'Employ que le Prin-
ce luy donne,*

*Loin d'en tirer du lustre, il le remplit
d'éclat ;*

L'Etat croit l'honorer, il honore l'Etat.

*Il joint heureusement à cent Faits héroï-
ques*

*Les aimables effets des Vertus pacifi-
ques ;*

*Tel se montra jadis, apres mille ha-
zards,*

*Doux, traitable, engageant, le Premier
des Césars.*



*Héros, fameux Héros, dont il a reçeu
l'estre,*

*Que, comme autant de Dieux, on vit icy
parestre ;*

*Vous, dont les grands exploits triom-
phent du trépas,*

*Avec combien d'ardeur marche-t-il sur
vos pas ?*

*Vos Noms pleins de clartez vivent dans
nostre Histoire,*

*Mais c'est à ce Neveu d'en augmenter la
gloire,*

*Pour peu qu'il fasse encore, il fera plus
que vous,*

Il vous laisse en arriere , il vous rendra
jaloux.

Estre au gré de LOVIS, mériter son es-
time ,

C'est de l'honneur suprême avoir atteint
la cime ;

Par ce Roy sage & grand se voir en
dignité ,

C'est le sceau glorieux de l'Immortalité.



Festez , Peuples , festez l'heureux jour
où ce Prince

Daigna d'un tel ministre orner vostre
Province ;

Des bontez de LOVIS ce grand Comte
est le fruit ;

C'est ce que dans son cœur vos devoirs
ont produit.

Vivez , vivez contents sous sa Main
sareffante ;

Prompts , fidelles , soumis , secondez son
attente ,

Ce nouveau Gouverneur par ses soins
amoureux ,

Ne tend qu'à vostre gloire , & qu'à
vous rendre heureux.

Mais


 Mais sur tout, humble Troupe, objet de
 sa tendresse,
 Prouvez-luy vos respects par vos chants
 d'allégresse,
 Au fracas des Canons mezlez vos douces
 voix,
 Et faites jusqu'an Ciel retentir ce beau
 choix.
 Obtenez-nous d'Enhaut que son illustre
 vie
 D'honneurs encor plus grands tous les
 jours soit suivie;
 Que tenant sous ses pieds les Vices ab-
 batus,
 En augmentant en gloire, il augmente en
 vertus.
 Qu'il se donne au plustost, à nos vœux
 favorable,
 Une Epouse d'un rang, d'un mérite ado-
 rable,
 Et que de ce beau nœud, de ce sang ra-
 dieux,
 Egaux à leurs Parens, sortent cent De-
 my-Dieux.


 Jouïssiez cependant un grand nombre de
 lustres,

De

du *Mercur*e Galant. 167

De ses soins généreux, de ses peines illustres;

Contre les traits malins de tout lâche Imposteur,

Vous l'aurez au besoin pour Zélé Protecteur.

Appuyât de nos Roys les bonsez efficaces,
Loin d'amoindrir vos droits, il accroîtra vos graces,

Son doux Gouvernement passera vos souhaits;

LOUIS, le Grand LOUIS, ne se trompe jamais.

Vos Amies ont expliqué l'Histoire Enigmatique du dernier Extraordinaire dans son vray sens, en l'expliquant sur les Yeux. Il a esté trouvé par plusieurs autres, qui m'ont tous appris ce qu'ils en pensoient par autant de Madrigaux. La premiere Explication est dans le galant Billet que vous allez voir.

De l'Isle d'Amour ce 1. Decembre.

L'Endroit d'où je vous écris, Monsieur, n'a rien qui vous doive surprendre. Il n'est point de Pays qui soit

incom

inconnu au Mercure. Son esprit & ses manieres se font aimer en tous lieux. Il est bien reçu par toute Terre, & l'on peut dire avec verité que les aïcles de son génie luy ont fait passer les Mers. Jugez, Monsieur, avec toute la galanterie dont il fait profession, si on ne devoit pas le retenir quelques jours dans cette Isle, où ceux qui l'habitent, ont tant de sympathie avec ce qu'il inspire. C'est là où je l'ay rencontré apres quelque temps de séjour qu'il y a fait. Voicy par où j'ay retiré d'embaras un de ses plus zelez Partisans, que l'Histoire Enigmatique faisoit resver.

I.

C'Est en vain, dites-vous que vostre esprit s'applique,

A decouvrir l'Histoire Enigmatique

Que le Mercure en un feüillet

Renferme au Quartier de Juillet.

Par une agreable surprise,

Voulez-vous en trouver le sens mystérieux ?

Ce qu'avec tant d'esprit Appollon vous déguise,

Tircis,

du Mercure Galant. 167

*Tircis dans un Miroir voyez-le par
les Yeux.*

*La jeune Pelerine du Pais
de Tendre.*

I I.

Vous avez donc, belle Angélique,
De cette Histoire Enigmatique
Trouvé le sens mystérieux

*On le sçait par toute la Ville;
Mais faut-il pour si peu se vanter en
tous lieux ?*

*Cette Explication n'estoit pas difficile,
Elle saute d'abord aux Yeux.*

DES FRESNES.

I I I.

Mercure est si bien fait à pren-
dre,

*Qu'ayant pris par le Nez l'autre jour
en cent lieux*

*Ceux qui vouloient comprendre
Ce que dessous un sens fin & misté-
rieux*

*Il vouloit faire entendre,
Aujourd'huy pour les miens surprendre,
Le Galant les prend par les Yeux.*

LE P. LA TOURNELLE.

Q. d'Octobre 1679. H

I V.

Vous voulez que je vous explique
 De ce Discours Enigmatique,
 Belle Philis, le Mot misterieux.
 Helas ! Ingrate, hélas ! pour le trouver
 vous-mesme,

Songez à mon amour extrême,
 Et que je meurs pour vos beaux Yeux.

GARDIEN, Secretaire du Roy.

V.

Pour vous obeir sans reptique,
 Vous voyez comme je m'explique,
 Et que je fais tout de mon mieux.
 Iris, vous voulez que j'explique
 L'Historiete Enigmatique,
 En un mot elle saute aux Yeux.

V I.

OVy, je renonce à la Musique,
 Pour me mesler de deviner.
 Je pense avoir trouvé le sens qu'il faut
 donner

A vostre Histoire Enigmatique.

Si par hazard je me trompe, à mon dam,
 Mais je dis que ce sont les Yeux du Pere
 Adam.

ALEXANDRE DU VAL, de
 l'Evêché à Coutance.

VII.

VII.

Superbes Yeux du premier des Hu-
mains,

Chef d'œuvre des divines Mains

Qui regnastes jadis sur la terre & sur
l'onde,

Vous auriez encor pû gouverner seuls
en Roys

Aujourd'huy tout le grand comme le pe-
tit Monde,

Si vous eussiez suivy les éternelles Loix.



Vous pristés les premiers le funeste
poison

Qui corrompt le cœur, & troubla la
raison-

De celuy qui devoit rendre heureux tous
les Hommes.

Ah, que vous fustes ébloüis,

Quand deux autres Vous-mesme, & la
beauté des Pommes,

Vous rendirent sujets à des maux
inoüis !



Que si vos Fils par leur obéissance
Ont du pouvoir dans l'Univers,

*Il ne vient pas de vous , c'est une autre
Puissance.*

Qui leur a fait rompre leurs fers.

*Le Bon Clerc de Châlons
sur Saone.*

V I I I.

P*Our bien expliquer cette Histoire,
Il suffit d'être clair voyant;*

Il ne faut pas être sçavant,

*Ny se donner au Diable, & lire le Gri-
moire,*

Car pour moy je l'explique mieux

En passant la main sur les Yeux.

*GRIMOÛILLERE , de la Ruë
de Grenelle.*

I X.

D*Ame Eve portoit à la teste*

Ces deux Freres trop curieux,

Qui par le conseil d'une Beste

*Dans le bon Pere Adam firent périr les
deux*

Qui regnoient avant eux ,

Et du Deluge la tempeste

Ensevelit beaucoup de tels Ambitieux

*De qui tout l'Univers fut enfin la con-
queste.*

Ces

*Ces deux Freres ce sont les Yeux.
Sans Sœurs, de tous mestiers, ils regnent
en tous lieux,
Sans parler ils se font entendre,
Leurs mouvemens s'accordent en tout
point,
Ils sont toujours ensemble, & ne se tou-
chent point,
En toutes choses fort semblables;
Si l'on ne les arrache, ils sont insepa-
rables,
Ou si quelque accident n'en cause le
malheur,
Dont ils partagent la douleur.
On ne peut assurer du lieu de leur
naissance,
Parce qu'il n'est pas bien certain
En quel endroit fut ce Jardin,
Où mangeant du Fruit de science,
Adam perdit le Genre Humain.
On croit que c'est un Lieu que l'Arabie
enserre,
Où les deux premiers Yeux regnérent
sur la Terre.*

LESLERON, Avocat à Provins.

X.

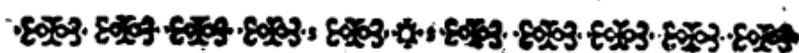
Vous estes un adroit, nostre aimable
 Mercure,
 Vous savez vous cacher sous cent traits
 spéciens,
 Votre Histoire pourtant a beau sem-
 bler obscure,
 Et la tiens, elle saute aux Yeux.
 DE LONGES, Avocat à Lyon.

*Le mesme Monsieur de Longes a ex-
 pliqué les deux Enigmes du Mois de
 Septembre par ce Madrigal.*

Vos Enigmes, pour les trouver,
 M'ont jetté dans la resverie;
 Mais jugez un peu, je vous prie,
 Si je ne sçay pas bien resver.
 En tout j'abhorre le mensonge,
 Et ne veux rien que de réel.
 Ainsi quand j'ay trouvé le Sel,
 N'ay-je pas sçeu faire un vray Songe?

*Vous ferez part, s'il vous plaist, de
 la nouvelle Histoire Enigmatique que je
 vous envoie, à ces aimables Amies qui
 se divertissent toujours de ces sortes de
 jeux*

jeux d'esprit. Elle est de Monsieur Bonnet de Loches, & mérite bien qu'elles s'appliquent à developper ce qu'elle a d'obscur.



HISTOIRE ENIGMATIQUE.

Toute extraordinaire qu'est l'Histoire qui suit, elle ne laisse pas d'estre veritable. Les deux Filles dont elle parle ont un mérite, & un caractère tout particulier. La naissance de l'Aînée précède de plusieurs siècles celle de la Personne qu'elle reconnoît, & qu'elle est obligée d'avoüer pour Père. L'origine de cette Fille est illustre, & comme elle est née dans la Pourpre, on peut l'appeller Porphirite, comme on faisoit autrefois les Enfans des Empereurs. La France l'a conçüe & enfantée. Rome s'en est réjouiye, & luy en a donné des marques qui dureront toujours. Elle a beaucoup servy à conserver & à augmenter son Empire. Quel-

quefois aussi elle y a donné des bornes.

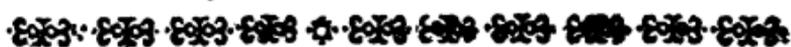
D'abord qu'elle parut, ce fut comme un grand Fleuve, ou comme une grande Princesse, qui attiroit la curiosité de toutes les Nations. Sa réputation estoit aussi grande que celle de Salomon; & pour cela des Reynes ont eu un amour particulier pour elle, aussi bien que des Roys. Elle a esté visitée des plus grands Hommes des Païs Etrangers. Elle leur a fait honneur, elle en a reçu d'eux, & ils se sont mutuellement fait part de leurs richesses. Quelques-uns croyent qu'elle les a toutes puisées d'Italie, d'autres de la Grece, d'autres de la palestine, de l'Assyrie, de l'Egypte, & de l'Inde. Il est vray que ces Païs luy en ont communiqué; mais le premier fond estoit chez elle, & si elle a pris quelque chose d'autrui, elle l'a bien rendu, & mesme avec usure. Son esprit est plus vaste que celuy d'Alexandre. Ses Enfans ont des plumes qui les élevent au dessus de l'air, & les portent jusqu'au plus haut des Cieux. Ensuite on les voit descendre jusqu'au centre de la Terre, au fond

fond des Enfers des Abysses. Ce qu'elle fait à l'égard du grand monde, elle le fait aussi à l'égard du petit. Ses Enfans n'ont pas des ailles si fortes les uns que les autres ; quelques-uns volent entre deux airs , d'autres rampent à terre. Elle a plusieurs Maisons , & quoy que peu éloignées les unes des autres, on y parle assez souvent un langage différent. Elle est sage , & neantmoins il se forme d'étranges procès chez elle, & à mesure qu'elle les calme & qu'elle en reçoit les applaudissemens, elle dône matiere à de nouveaux. Elle fait naistre bien des Fleurs, mais il y en a peu sans épines , & on se persuade que quelques Etrangers comme les Hybernois & d'autres, l'ont renduë un peu bourbeuse ; mais ils ne sont pas les seuls , & à le bien prendre ce petit defaut qui ne regarde que les moindres membres , n'est rien au prix de toutes les bonnes qualitez dont elle est ornée , & qui la font respecter de tout ce qu'il y a d'illustre au Monde. Cependant ce sont ces épines , & ces legers defauts qui ont donné lieu à la naissance d'une Cadete. Un grand Homme

en conceut le dessein quoy qu'il eut de l'obligation à l'Aînée, & qu'elle luy en eut aussi; mais l'on peut douter si cette Puînée peut passer pour Fille ou pour Sœur de cette Aînée. Les principes de l'une & de l'autre sont peu diferens, & assurément l'Aînée a beaucoup servy à la Cadete, & luy sert encor; cependant cette Cadete, est beaucoup plus propre, & comme elle est ordinairement à la Cour, elle en a tout l'air. Elle est extrêmement dé-gagée, & sçait s'exprimer d'une manière où l'on ne peut rien trouver à redire, & l'on croit que cela vient de la pluralité des Marys, & des Amans qu'elle a. Vous croirez à entendre parler de tant de Marys, qu'elle n'est pas sage; cependant l'on est d'un contraire sentiment, & avec raison; car on ne trouve point à dire lors qu'un de ses Marys vient à mourir, qu'elle en prenne un autre, & c'est ce qui fait qu'elle sçait tant de choses qu'elle sçait ce qui regarde la Guerre, la Paix, les Loix; & les autres Arts dont elle n'ignore pas le moindre mot propre; & ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle

elle ne se trompe point dans le choix de ses Marys, & s'il y a eu quelque rupture en quelques-uns, le mérite en a esté si grand, qu'il n'a point esté méprisé des autres. Au reste elle sçait si bien les entretenir, qu'il ne naist aucune jalousie entr'eux. Ils sont bien aises de se voir ensemble, & lors qu'ils ne se voyent pas, ils s'écrivent, & marquent le chagrin que l'absence leur cause. Elle a beaucoup de Filles & d'Alliées, aussi bien que son Aînée, & son nom se porte en tous les Pais Etrangers. Ses deux premiers Nourrissons y ont beaucoup contribué; mais afin qu'il ne manquât rien à sa fortune, elle est avouée, & adoptée d'un Pere illustre, & son amour pour elle a esté assez grand pour l'obliger à la recevoir chez luy. Cette Fille en est reconnoissante, & il n'y a rien qu'elle ne fasse pour s'acquiescer de ce bien-fait; mais l'Authent est si grand, qu'encor que les Enfans de cette Fille ayent des plumes aussi fortes que celles de son Aînée, & dont la couleur paroist beaucoup plus unie & plus à la mode, il est impossible qu'elle se puisse jamais élever

élever si haut qu'il s'est élevé luy-
mesme. Jugez du caractere de celuy à
qui elle est obligée. Je pourrois en di-
re beaucoup de choses , mais si elle &
ses Enfans confessent qu'ils se trou-
vent dans l'impuissance de le louer di-
gnement , je dois encor bien moins
l'entreprendre. La jalousie se mesle
presque par tout ; cependant ces deux
Filles ne sont point jalouses l'une de
l'autre, & elles avoient que leur Pere
les a fait connoître chez des Peuples
dont elles n'avoient point ouï parler,
quoy qu'elles ayent esté toujourns fort
curieuses.



Lequel de ces mots prononcé
par la Personne aimée, doit
estre le plus agreable à l'A-
mant, *Je vous aime*, ou *Es-
pérez*.

Philis dit l'autre jour à Tircis,

Je vous aime,

Et luy dit luyer, Espérez.

Qui de ces mots, vous devez si desirer,

Doit

Doit plaire davantage à son amour ex-
trême ?

Avoir le choix de ces douceurs,
Si propres toutes deux à régaler les
cœurs,
C'est avoir à choisir, ou des *Eys*, ou des
Roses.

Je vous aime, pourtant me semble un
moindre bien,
Il dit beaucoup, & ne dit rien :
Mais *Esperer*, dit toutes choses.

Si les *Pleurs* marquent plus de
tendresse que les *Soûpirs*.

Comme il ne fut jamais de *Prin-*
temps sans *Zéphirs*,
Il n'est point d'amour sans *Soûpirs*,
Ce sont ses *Envoyez* fidelles,
Ses *Truchemens* discrets, ses marques
naturelles,
Ils font voir clairement sa peine & ses
desirs.
A mon avis pourtant les *Pleurs* ont
l'avantage
De porter de l'amour un plus fort té-
moignage,

Leur

*Leur eau montre un feu plus pressant,
C'est de l'ame, & des yeux, le plus tou-
chant langage;*

Aupres d'un charme si puissant;

Les Soupirs ne sont que du vent.

LE BERGER INDIFFERENT.

~~~~~

*Lequel de deux Amans méprisez,  
aime le plus fortement; ou ce-  
luy qui employe l'absence pour  
se guerir, & n'en peut venir à  
bout; ou celuy qui n'a pas la for-  
ce de s'éloigner de sa Maistresse,  
quoy qu'il se tienne assuré que  
l'absence le gueriroit.*

**J**E me raccommodois avec une fort  
Jaimzble Personne, Monsieur, quand  
vostre dernier Extraordinaire a paru.  
Pendant nostre broüillerie, j'avois fait  
inutilement mon possible pour ne l'ai-  
mer plus, & je venois de luy persuader  
qu'un Amant qui veut se degager, &  
qui ne peut en venir à bout, aime plus  
fortement que celuy qui ne veut point

en

en chercher les moyens. A la veüe du *Mercure Galant*, elle a commencé de trouver la chose douteuse. Voyez un peu le mal que vous avez pensé faire. Elle a presque oublié dans ce moment tout ce que je luy avois mandé dans une Lettre que je luy avois écrite pour ma justification. Je me crois donc obligé pour la seûreté de mon amour, de publier cette Lettre, dans laquelle je luy inspirois ces sentimens. Si elle venoit à changer, je m'en prendrois à vous. Faites donc, s'il vous plaît, Monsieur, que j'aye raison.

---

A MADAME DE\*\*\*

**Q**Ue n'avez - vous pas fait pour m'obliger à ne vous aimer plus? Que n'ay-je pas fait pour vous satisfaire? Vous aimiez mon Rival, & je voulois vous haïr. Cependant, Madame, ny vos soins ny les miens n'ont reüssi. En estes-vous contente? Si vous l'estes, vous devez avoir bien du chagrin de m'avoir forcé à vouloir changer. Pour moy, je ne me repens point d'en avoir eu

eu le dessein , puis que si je n'eusse pas voulu estre infidelle , je n'aurois pas sçeu qu'il n'estoit pas en mon pouvoir de l'estre. Graces à vostre legereté , j'ay appris jusqu'ou peut aller ma constance. Ne me les reprochez donc pas ces efforts que j'ay faits. Il ne m'en eust pas tant falu pour rompre des liens qui m'eussent foiblement attaché à vous ; & si je vous eusse moins aimée , j'eusse moins travaillé à ne vous aimer plus. Quand je voyois que vous commenciez à traiter mon Rival avec moins d'indifference , rien ne me paroissoit capable de m'en inspirer pour vous. L'absence qui guerit mesme les cœurs qui ne veulent pas guerir , me sembloit un trop foible remede. Craignant de ne vous voir qu'aimable dès que je ne vous verrois plus , je voulus avoir mon Rival devant les yeux. Je voulus estre le témoin de toutes les faveurs que vous luy faisiez , afin que je ne pusse douter de la preference que vous luy donniez sur moy. J'en ay esté entierement persuadé, Madame ; & cependant quelque connoissance que j'aye eu de vos foiblesses ,

MOI

mon cœur a toujours eu malgré moy celle de vous aimer , & c'est par là maintenant que je pretens meriter beaucoup auprès de vous. Quel effort, je vous prie, eut fait ma tendresse pour rester dans mon cœur , si je vous eusse toujours trouvé digne d'estre aimée ? Mais quels efforts n'a-t-elle pas faits pour en demeurer la maistresse dans le moment que je ne vous croyois que trop digne d'estre haïe ? Vous trouver aimable , quoy qu'infidelle , ç'eut esté seulement vous aimer malgré vous ; mais vous voir infidelle , ne vous trouver pas aimable , & vous aimer encor, c'est vous aimer malgré vous & malgré moy. Il faut qu'une passion soit bien forte , pour subsister en dépit de la Maistresse & de l'Amant. Aussi a-t-il falu que la mienne l'ait esté extrêmement , pour resister à l'envie que nous avions tous deux de la voir finir. Au moins , Madame, si le desir que j'eusse eu de vous aimer , eut excédé à la conserver, je pourrois me vanter à present d'avoir contribué en quelque façon à vous conserver un Amant ; mais la tendresse que vous faites naistre , n'a pas besoin

besoin de ce secours, & quand on vous aime une fois, vous ne vous mettez guere en peine si l'on veut continuer à vous aimer, ny des resolutions qu'on peut prendre de ne vous aimer point. Je ne sçay s'il dépend de vous d'inspirer de l'amour, mais je sçay bien qu'il ne dépend pas de vous de l'oster apres l'avoir inspiré, non plus qu'il ne dépend pas de ceux à qui vous en avez donné, de n'en avoir plus. Vous sçavez comment il faut engager un Amant, bien mieux que je ne sçay comment il faut se degager d'une Maistresse infidelle. Je voyois que vous l'étiez, Je trouvois qu'il estoit juste que je le fusse aussi, & je croyois avoir raison; mais c'estoit bien la raison qu'il falloit consulter & de qui je devois attendre du secours contre vous. Quel pouvoir a-t-elle, cette raison, quand elle n'agit pas de concert avec le cœur? Il peut sans elle, elle ne peut rien sans luy. Je le connois trop bien, Madame, les cœurs ne sont pas faits pour suivre les ordres de la raison, c'est à la raison à suivre les mouvemens du cœur. Le mien vous assuroit en secret, que malgré

gré la raison que je m'imaginois avoir de changer, je voudrois un jour vous aimer. Eh bien, vous a-t-il trompé ce cœur que vous traitez de rebelle? Non, non, ne vous y trompez pas vous-mesme. Si je vous eusse moins aimée, je me serois moins ressenteny de l'injure que vous me faisiez de ne m'aimer point. **Ayant moins de tendresse que vous,** peut-estre me serois-je persuadé que je meritois que vous en eussiez pour mon Rival; mais m'estant fait un plaisir extrême d'estre aimé, quel chagrin ne devois-je pas sentir de ne l'estre point? & pouvois-je mieux vous témoigner combien il estoit grand, que par la resolution qu'il sembloit que je prenois de cesser de vous aimer? Qu'il vous est doux de voir que je n'ay pû en venir à bout, & que le peu de pouvoir que j'ay eu sur mon cœur, doit bien vous persuader que vous y en avez beaucoup! Je vous ay aimée malgré moy, je l'avoüe, & mesme j'en fais gloire, puis que ç'a esté bien plus tendrement que si j'eusse consenty a vous aimer. Vous ne vouliez pas que je vous aimasse, je ne le voulois pas non plus, cependant  
je

je ne laissois pas de vous aimer. Nous le voulons tous deux presentement. Jugez combien je vous aime ; mais jugez plutost combien je vous aimerois , si j'estois aimé.

SENTIMENS  
SUR LES  
SIX QUESTIONS  
DU DERNIER  
EXTRAORDINAIRE.

## I.

**S***ur cette Question mon esprit en balance,*

*Prend party difficilement.*

*Cependant , puis qu'il faut dire ce que j'en pense,*

*Vn Amant qui soupire avecque violence,*

*Me paroist aimer fortement;*

*Mais un Amant qui pleure , aime plus tendrement.*

I I.

**T**out le monde le sçait, on le dit tous  
les jours,

Il n'est point de laides amours,

C'est l'ordinaire effet du Dieu qui nous  
engage.

L'Objet qui charme nos esprits,

Amille beautoz, en partage,

Et sur tous les autres le prix.

De ces enchantemens je ne suis point  
surpris.

Mais pour aimer la Laideur mesme,

Il faut aimer autant que j'aime.

I I I.

**P**our conserver encor, malgré le Sa-  
crement,

Les douceurs qu'on goute en aimant,

Chacun se gouverne à sa mode,

Mais on en perd plus qu'on n'en  
prend.

Le Mary jaloux, incommode,

Et le Mary commode, est bien indis-  
ferent.

I V.

**P**eut-estre que loin de vos yeux,

Mon cœur souffriroit moins, & se por-  
teroit mieux.

*Mais*

*Mais enfin , quoy que l'Amour fasse,  
Puis que je dois mourir pour eux,  
Le ne quitteray point la place.*

## V.

**O**N dit que dans le premier âge,  
De la Langue Hebraïque Adam avoit  
l'usage,  
Et qu'un certain Heber en Chaldée ar-  
resté,  
Conserva cette Langue à la Posterité.  
D'autres aux Phrygiens , avec peu de  
justice,  
Accordent la Langue matrice  
Sur les Egyptiens qui l'ont tant con-  
testé.  
Mais enfin le Ciel irrité,  
Renversa tout d'un coup , par un confus  
Langage,  
De l'orgueilleux Nembrot , le dessein de  
l'Ouvrage.  
Alors en mille lieux on vit dans l'Uni-  
vers,  
Naistre sous chaque Peuple un Langage  
divers.  
Cependant , si j'on croy la Muse qui  
m'inspire ,

Tous

Tous ces Peuples un jour n'auront sous  
mesmes Loix,

Rien qu'une Langue, & qu'un Em-  
pire,

L'Empire de LOUIS, le Langage  
Français.

V I.

**S**oit que l'Imprimerie ait pris son ori-  
gine

Dans l'Allemagne, ou dans la Chine,  
D'un Art si précieux à tous les beaux  
Esprits,

On ne peut trop vanter & la gloire, &  
le prix.

C'est donc avec raison, ô ma chere  
Patrie,

Que tu te flate d'avoir part

A l'invention de cet Art,

Puis qu'en France Morin, natif de Nor-  
mandie,

Commença dans Roüen, l'Art de l'Im-  
primerie.

DES FRESNES.

**EXPLICATION DES**  
*Enigmes proposées dans le Mer-*  
*cure de Novembre.*

**I**L faut m'acquiter de ma parole, & vous satisfaire sur les Enigmes en Vers & en Figure, dont je ne vous ay rien dit dans ma Lettre du dernier Mois. J'en avois remis l'explication jusqu'à aujourd'huy, non seulement parce que cette Lettre n'estoit déjà que trop longue, mais pour vous donner plus de temps à chercher le Mot de la première de ces Enigmes. Vous me dites qu'elle vous paroist inexplicable. Beaucoup d'autres ont pensé la mesme chose que vous. Quelques-uns ont crû que c'estoit *le Jasmin, l'Oeillet, la Couleur Violette ou de Pourpre, la Mode, le Ver à Soye, la Violette ou le Lys.* Quelques autres l'ont expliqué sur *le Verre de Fougere, le Diamant, l'Hermine ou l'Iris en poudre, l'Amarante, la Fleur de Narcisse, le Iacinte, la Fleur d'Orange, la Menthe, le Verre de Cristal de Roche, la Soye,* & tous sont tombez d'accord qu'elle n'y

conve

convenoit pas entierement. Mr Cacid-  
mant de Franvaux , est le seul qui en ait  
trouvé le vray sens. Vous l'allez appren-  
dre par ce Madrigal de la façon.

**E** Nfin vous vous rendez, l' Enigme du  
Mercure,

*Philis, est pour vous trop obscure ;  
C'est perdre & sa peine & son temps  
Que d'en vouloir chercher & le Mot, &  
le sens.*

*Pourquoy se rebuter?prenez vostre Cas-  
sette,*

*La suite de vostre Toilette,*

*Vos Buscs, vos Chapelets de prix,  
Vos Boistes à Bijoux, & vostre Crucifix;  
Vous aurez pris le Mot, je gage sur ma  
vie,*

*Tout cela n'est - il pas Bois de Sainte  
Lucie ?*

Le Bois de Sainte Lucie estoit donc  
le Mot de cette Enigme , faite par Ma-  
dame de Taillandier de Nancy, & non  
de Mets, comme je vous l'avois d'abord  
marqué. Je croy , Madame , que vous  
sçavez que Sainte Lucie fut une Ber-  
gere qui planta un jour sa Quenoüille  
dans la terre. Il en sortit aussitost un

*Q. d'Octobre 1679.*

I

Arbre, & ensuite une Forest toute entiere. Le bois de cet Arbre est fort dur, a une odeur agreable, & se façone comme l'Yvoire. On en fait quantité d'Ouvrages galans, des Quarrez de Toilete, des Buscs, &c. Mais sur tout on en fait des Crucifix qu'on applique sur du Velours, & qui sont d'un tres-grand prix. Il y en a un dans la Chambre du Roy. Les Etrangers sont fort curieux de ces Ouvrages, & entr'autres les Allemans, voisins de la Lorraine où ce Bois se trouve. Ce sont eux qui le façonnent, & qui ainsi luy servent de Pere.

La seconde Enigme cacheoit le *Fausset*. Je vous en envoie quelques Explications.

I.

**M**ercure est surprenant, pour les  
 tous qu'il scait faire,  
 Il fait souvent de rien quelque chose de  
 beau; [Tableau,  
 D'un Fausset de Poinçon le fantasque  
 Par son art merueilleux, aux plus sages  
 scait plaire,  
 Et contraint a resver, sans qu'on en soit  
 surpris,  
 Les plus subtils Esprits.

M.lle DE QUERJEAN, du Fret en  
 Bretagne.

II.

II.

**L**E *Vin* frais a pour moy de merveil-  
leux appas;  
Pour en changer, je n'attens pas  
Qu'un Fauſſet trop ſouvent arraché de  
ſa place  
Faiſſe au Tonneau chanter la Baſſe.

MICONET.

III.

**J'**Admire les bontez qu'a pour nous le  
*Mercur*e,  
Qui paroïſt ſ'oublier de ſa propre na-  
ture,  
N'agiffant plus pour les Divinitez.  
Il eſt encor bien moins occupé pour ſoy-  
meſme,  
Dans ſon empreſſement extrême,  
De ſubvenir à nos neceſſitez,  
Depuis cinq ou ſix mois nous ayant fait  
largeſſe  
D'un *Vin* exquis que le bon Pere Seth  
Euſt luy-meſme trouvé plein de delica-  
teſſe,  
De peur qu'il ne s'évante, il nous donne  
un Fauſſet.

Le Bon Clerc de Châlons  
ſur Saône.

## I V.

**S**I l'on veut mettre au jour cette Li-  
queur esclave  
Qui remplit la bedaine , & vuide le  
Gouffet,

C'est peu de descendre à la Cave,  
Il faut prendre en main le Fauffet.

L. BOUCHET, ancien Curé  
de Nogent le Roy.

## V.

**C**E n'est pas chose rare apres la saint  
Martin,

De trouver un Fauffet chez un Mar-  
chand de Vin,

Chez un Courrier, chez un Yurogne,  
Chez ces fameux Gourmets de Champag-  
ne & Bourgogne :

Mais chez un Courtisan, chez un Hom-  
me galant,

Au beau Sexe l'offrir comme un digne  
present,

Qui ne seroit surpris , Amy , de l'avan-  
ture,

Si nostre agreable Mercure

Faisant miracle tous les Mois,

N'avoit fait un Bijou de ce morceau de  
Bois ?

CACIDMANT de FRANVAUX.

VI.

VI.

**L**E *Vin*, qui de nos maux est l'unique  
secours,  
Qui refait les débris que souffre la Na-  
ture,  
Sort agreàblement d'une ronde ouver-  
ture  
Tant qu'on luy laisse un libre cours.

De tous les bons Buveurs il vuide le  
Gouffet,  
Vn chacun veut avoir du meilleur de la  
Tonne,  
Et l'on n'en voit pas un qui ne se débou-  
tonne,  
Quand il en a bû Pot tiré par le Fausset.  
DES ROCHERS, d'Amboise.

VII.

**M**Oy qui suis un friant Gourmet,  
Quand mon *Vin* par un trou s'enfuit  
loin de ma bouche,  
Je mets le doigt dessus, & prenant un  
Fausset,  
En grande haste je le bouche.  
Le nouveau Bourgeois  
d'Abbeville.

Ceux qui ont expliqué cette mesme Enigme sur *le Fausset*, sont Messieurs Guirau, Prevost General de la Province de Languedoc; L'Abbé Metare, de S. Estienne; Dalmas, Conseiller du Roy de Cassis en Provence; Mademoiselle Pierrefort, de S. Estienne; D'Amas de Barnay, Gentilhomme Beaujollois; Gardien; De Fossecave, de Morlaix; Du Bois; Hutuge, d'Orleans, demeurant à Mets; Soru, Avocat au Parlement; Beauvais, Lieutenant General du Duché & Pairie de la Ferté-Seneçterre; Minot, Ecclesiastique Lionnois; Bessin, Lieutenant de Clamecy; De Reneville le Fils, du Havre; Le Chevalier d'Argenteuil; Grimouillere, de la Ruë de Grenelle, L'Ange Vangeur, Abbé de Caux; Guipin, Avocat à Rennes; Le Commandant Imperial; Les nouveaux Academiciens de Beauvais; Mademoiselle du Fresne; La Belle Brune de la Ruë Sainte Croix de la Bretonniere; D. C. S. de Clamecy.

L'Enigme en figure de Niobe, nous representoit *la Peste*. Elle vient de l'intemperie qui se forme en l'air par la violente ardeur du Soleil, & par l'abondance

dance

dance des vapeurs. Niobe & ses Enfans fraptez des traits d'Apollon, nous font connoistre le ravage qu'elle cause par tout où elle se repād. Ce sens a été trouvé par Messieurs de Fossecave, de Morlaix; De Boissimon C.D.C.& Rault de Roüen. Ce dernier m'en a envoyé l'Explication qui suit.

**N***io*be, tant de pleurs, de soupirs, &  
d'allarmes,

*Ne peuvent rien contre la mort;*  
*Celle de tes Enfans qui te conste des lar-*  
*mes,*

*Ne fait que te marquer ton sort.*  
*Oüy, tu les vois perir; mais par un coup*  
*funeste,*

*Ton sort au leur doit estre égal.*  
*En peut-il estre un plus fatal,*  
*Que de mourir comme eux par les dards*  
*de la Peste?*

RAULT, de Roüen.

Cette mesme Enigme a été expliquée sur le Sel, la Source d'une Fontaine vive, le Corail, la Vigne qui pleure, la belle Saison changée en Hyver, le Cercueil, le Cadran au Soleil, la Mine d'Or ou d'Argent, le Diamant, & la Comete.

Je continuë à satisfaire la curiosité que vous avez pour les Médailles, en vous envoyant celle du Duc de Brunsvic & de Lunebourg. La face droite vous représente ce Prince. Il y a dans le Revers une Palme sur un Rocher, avec ces mots, Ex duris gloria. C'est la Devise de la Maison de Brunsvic. On me promet encor d'autres Médailles que j'auray soin de faire graver. Elles ne peuvent estre que fort curieuses, estant faites par d'habiles Gens, & avec grand soin. Comme ce sont tous Portraits qui ressemblent, avant qu'il soit peu il n'y aura point de Souverain dans toute l'Europe dont le visage ne vous soit connu.

Je vous ay souvent parlé des rares & surprenātes qualités de Madame Royale. La maniere dont elle gouverne donne de l'admiration à tout le monde, & je ne puis voir la plûpart des grādes actions de cette illustre Princesse renfermées dans une Epistre en Vers qui m'est enfin tombée entre les mains, sans vous faire partager le plaisir que m'a causé sa lecture. Cette Epistre est de Mr Girardin de Chāberry, & a esté adressée icy à un Amy dans le temps de la publication de la Paix. Vous voyez par là qu'il y a déjà un an qu'elle





*du Mercure Galant.*

*est faite. Cependant je suis assuré qu'elle sera nouvelle pour vous & pour les curieux de vostre Province, celui qui l'a receuë à Paris n'en ayant laissé échapper que la seule Copie que je vous envoie. Elle fut leuë publiquement à l'Academie que Madame Royale a établie à Turin, le jour que Mr l'Evêque de Fossan y fut reçu Académicien. On luy donna de grands applaudissemens, & cette Académie est composée d'Esprits si fins & si délicats, que ce qui est approuvé d'eux, merite de l'estre des plus critiques.*



SUR L'HEUREUSE

NAISSANCE

DE MADAME ROYALE.

Pour Réponse à une Lettre receuë de Paris, qui contenoit une Relation des Réjouïssances qui s'y estoient faites pour la Paix.

EPISTRE.

Ouy, la Paix vous invite à de justes transports,

I V

Extraordinaire

Du Ciel qui vous l'envoye elle ouvre des  
Trésors,

Elle a purifié l'influence mortelle

Des Astres ennemis qui se liguoiént con-  
tre elle,

Et corrigeant leurs feux, les a fixez  
pour vous [doux.

Sur le point désiré de l'aspect le plus  
Par elle à vos climats enfin tout est pro-  
pice, [vice,

Et le meurtre & la mort, le pillage & le  
Ces monstres que l'Enfer vomit dans ses  
horreurs,

Dans leurs abîmes noirs reportent leurs  
fureurs.

Vos Champs infortunés, où presidoit la  
rage,

Qui soûillez si souvent de sang & de car-  
nage,

Marquoient l'horrible effet de la haine  
des Cieux,

Par leurs amples moissons vont réjoüir  
vos yeux;

Et déjà l'Union, les Loix, & l'Innocence,  
Suivent dans vos Citez la Joye & l'A-  
bondance.

Avec des biens si doux, je comprends ai-  
sément

lus

Insqu'ou de vos plaisirs va le ravissement ;

Des charmes de Paris l'idée encor recête,  
Me fait de cette Feste une image écla-  
tante;

Témoin assez longtemps de ces jours glo-  
rieux,

Mon esprit voit encor tout ce qu'ont ven  
mes yeux,

L'observe cependant qu'en cette conjon-  
cture

Vous avez pris grand soin d'en tracer la  
peinture;

Mais pour me l'adresser , quel projet,  
quel dessein,

Echauffoit vostre esprit, & guidoit vostre  
main?

Croyez-vous augmenter les plaisirs que  
m'inspire

L'engageante douceur des lieux où je  
respire,

Ou m'ébloïir peut-estre , en m'écrivant  
l'excès [succès?

Qui dans vostre allegresse exprime vos

Ah ! si de cette erreur vostre ame est oc-  
cupée,

Il faut qu'en ce moment elle soit detrom-  
pée ,

Que

Que sçachant de quels biens le Ciel nous  
fait joüir ,

Elle aprenne que rien ne sçauroit m'é-  
bloüir.

Mais quoy ! l'ignorez-vous ? & que puis-  
je vous dire,

Puis que vous connoissez sous quel heureux  
Empire

Le Ciel assujettit nos destins fortunez,  
Et quelle douce Loy tient nos cœurs en-  
chaînez ?

Vous connoissez aussi par un retour visible,  
De nos felicitez le principe infallible.

Que si vous pouviez voir la pompe du  
grand jour,

Où l'Astre des Saisons ramene le retour  
Des momens qu'employa la Divine Sa-  
gesse

A donner la naissance à l'auguste Prin-  
cesse ,

Dont les illustres soins veillent sur nostre  
sort ,

Vous verriez la grandeur dans son plus  
grand effort,

Et toute la richesse , & tout l'éclat  
qu'étaie

Le superbe appareil de la splendeur  
Royale,

Ce que peut assembler la haute majesté  
D'un Trône plein de gloire & de prof-  
perité,  
Ce que peut attacher à sa suite brillante  
La pompe d'une Cour & nombreuse &  
galante,  
La beauté, les plaisirs, les plus doux  
agrémens,  
La parure, les yeux, les spectacles char-  
mans;  
Tous les Arts épusez en travaux ma-  
gnifiques,  
Tout ce que peut enfin dans ses soins hé-  
roïques  
Produire d'étonnant le souverain Pou-  
voir,  
Dans ce glorieux jour vos yeux pour-  
roient le voir,  
Et vostre esprit charmé, vostre ame su-  
spendue,  
A peine en pourroient croire à vostre pro-  
pre veüe.  
Aussi ne peut-on trop consacrer &  
benir  
De ce jour fortuné l'aimable souvenir,  
De ce jour, où du Ciel la bonté libe-  
rale

Daigna

Daigna verser sur nous sa grace sans  
égale,

Et formant à son gré la Reyne de ces  
Lieux,

Nous fit dans un seul don, mille dons  
précieux ;

Je vais vous en marquer l'Histoire incom-  
parable.

Dés qu'il eut achevé sa Personne ado-  
rable,

Avec l'amas brillant de ces vives beau-  
tez,

Dont les yeux sont surpris, & les cœurs  
enchantez,

Il prit de sa douceur les divins cara-  
ctères,

Il y joignit le feu des plus pures lu-  
mières,

Et dans cet assemblage, unissant ses  
Tresors,

Il en fit un Esprit digne de ce beau Corps,

Vn Esprit délicat, dont la flamme subtile

Penetre, agit, comprend, & trouve tout  
facile.

Mais lors qu'il s'attacha sur son illustre  
cœur,

Il faut redoubler l'ouvrage & la fa-  
veur,

Dis

Des celestes Vertus l'ineffaçable em-  
prainte ,

D'un zele vif & pur la chaleur la plus  
sainte ,

Des faciles Bontez les conseils gené-  
reux ,

Les traits de la pitié pour tous les Mal-  
heureux ,

Vne richesse enfin qui seroit trop fé-  
conde

Pour en former cent Roys les plus par-  
faits du monde ,

Ne le fut point assez pour faire digne-  
ment

A cette Ame sublime un parfait orne-  
ment ;

Il falut que Dieu mesme à ce divin Ou-  
vrage ,

De sa sagesse immense appliquast un  
partage ,

Qu'il luy communiquast tous les secrets  
divers

Que sa conduite exerce à régir l'Uni-  
vers ,

Afin qu'instruite ainsi par sa clarté su-  
prême ,

Elle regnast sur nous , comme il regne  
luy-mesme ;

Puis

*Puis jettant cet Etat dans ses Royales  
mains,*

*Ce Decret exprima ses Ordres souve-  
rains.*

Princesse, *luy dit-il*, lors que ma main  
vous donne

L'éclat imperieux des droits de la Cou-  
ronne,

Ce n'est qu'afin qu'un jour vous puis-  
siez enseigner,

Que l'art de me servir, est l'art de bien  
regner.

Je confie à vos Loix des Provinces  
fidelles,

Mais vous y trouverez quelques Ames  
rebelles, *A*

Qu'un noir aveuglement, ennemy de  
ma foy,

Un orgueil plein d'erreur, écartera de  
moy ;

Vous les affranchirez de ce poison fi-  
nistre,

Et vostre charité devenant mon Mi-  
nistre, *B*

Vostre zele, vos soins, vos ordres, vos  
présens,

Rameneront à moy mes malheureux  
Enfans.

**Vous**

Vous porterez plus loin ces ardeurs  
héroïques,

Vous leur ferez bâtir des Maisons  
magnifiques, C

Montrant par cet exemple à l'Univers  
surpris,

Combien vous chérissiez tout ce que  
je chéris.

De vostre chaste Hymen je feray naître  
un Gage, D

Qui sera de moy-mesme une parfaite  
image.

Son Pere, rappelé dans mon heureux  
sejour,

Ne pourra luy donner que le Sceptre,  
& le jour;

Vous ferez tout le reste, & pour le bien  
conduire,

De vos seules vertus vous n'aurez qu'à  
l'instruire;

Vostre exemple suffit, pour le rendre  
à la fois

Les delices du monde, & la gloire des  
Rois.

Ce Fils qui vous devra la vie & la  
sagesse,

Joindra tous ses respects à toute sa  
tendresse.

Et

Et ces devoirs toujourns à vos yeux  
présentez ,  
Seront le digne prix de vos tendres  
bontez ;  
Vostre cœur dans son cœur, vostre ame  
dans son ame,  
Luy donneront pour moy l'ardeur qui  
vous enflâme,  
Car enfin, pour me plaire, il doit vous  
ressembler ;  
Vos qualitez en luy viendront se ras-  
sembler,  
Et de vos nobles soins connoissant l'im-  
portance,  
Il ne voudra regner que par vostre  
Régence.  
Cent Conquerans fameux revivront  
dans son sang,  
Qui brûlans de le voir au dessus de leur  
rang ,  
Embraferont son sein du desir des alar-  
mes ,  
Et ne l'exciteront qu'à la gloire des  
armes.  
Pour de tels mouvemens, sa magnanime  
ardeur  
Ne prendra des leçons que de son pro-  
pre cœur ;

Seule

Seulement, pour le suivre en sa noble  
carrière,

Vous ferez élever la Jeunesse guer-  
rière.

Dans un Palais par vous ouvert aux  
Nations, E

Les grands cœurs apprendront leurs  
grandes fonctions,

Et des Peuples divers la chaleur géné-  
reuse

Mettra dans cette Ecole une foule nom-  
breuse

Qui tirera du Champ que vous ferez  
ouvrir,

Le secret de bien vivre, & l'art de con-  
querir.

Cependant vostre Fils, dans des ardeurs  
si belles,

Ne s'armera jamais pour d'injustes que-  
relles,

Rien ne pourra troubler un naturel si  
doux,

Et mes seuls Ennemis connoîtront son  
courage.

Mais ce seroit trop peu pendant vostre  
Régence,

De faire seulement exercer la vail-  
lance ;

Les

Les Sçavans , & l'Etude , à leur tour  
établis , F

Et dans vostre Palais noblement re-  
cneillis ,

Formeront une Troupe éclairée, assidue  
( Gloire dans vos Etats jusqu'à vous  
inconnue )

Qui veillera sans cesse, & les nuits , &  
les jours ,

A corriger les mœurs , autant que les  
discours.

Quand mon Bras irrité lancera sur la  
Terre

Les Foudres devorans d'une cruelle  
Guerre,

Moy-mesme j'auray soin de régler vos  
projets , G

Et veux bien vous laisser conserver vos  
Sujets.

Vostre sage conduite éloignant les  
alarmes,

La Paix qui coûtera tant de sang & de  
larmes ,

Ce Fruit, si rare ailleurs, ce don si pré-  
cieux ,

Sera par vos vertus, ordinaire pour eux.

Cependant , au milieu de ces momens  
tranquiles,

Refu

Refusant ma rosée, à tous vos Champs  
stériles,  
Vos Peuples effrayez cultiveront en  
vain  
Des Terres qui contre eux endurciront  
leur sein.  
N'en appréhendez rien ; moins doux  
en apparence,  
J'offriray ces essais à vostre prévo-  
yance ,  
Et vostre prévoyance écoutant mes  
leçons, H  
Joindra dans un amas , l'amas de six  
Moissons.  
Ainsi par le fleau de l'affreuse Fa-  
mine,  
Je feray voir en vous cette vertu di-  
vine ,  
Et retenant mes coups pour vostre seul  
amour ,  
Vos bienfaits répandus , paroîtront  
dans leur jour ,  
Ainsi par vos bontez , comme par leur  
misere ,  
Vos Etats connoîtront combien vous  
m'estes chere,  
Et combien il importe à leurs tristes  
besoins

D'avoir

D'avoir entr'eux & moy, le secours de  
vos soins.

Enfin, Princesse, enfin, je rendray vos  
années,

Longues, pleines de gloire, & toujours  
fortunées ;

Et l'Univers sçaura , par un destin si  
doux ,

L'eternelle union que j'arreste avec  
vous.

*Voila quelques endroits de la grande  
Promesse*

*Que le Maistre des Roys fit à nostre  
Princesse ,*

*Qui par elle aujourd'huy dignement re-  
petez ,*

*Aux yeux de l'Univers sont tous exé-  
cutez.*

*Oüy , par ses charitez l'Herésie est  
défaite ,*

*Et la Foy trouve icy des Palais pour  
retraite :*

*Oüy , son auguste Fils , dans tout ce  
qu'il fait voir ,*

*D'un Regne égal au sien assure nostre  
espoir :*

*Oüy, nous voyons fleurir sous ses divins  
auspices ,*

*, Des*

*Des Muses & des Arts les nobles Exercices.*

*Par elle icy la Paix est un bien affermy ;*

*Et lors que de nos Champs le Ciel est ennemy ,*

*Tous ses Coffres ouverts , sa sage prévoyance ,*

*Des Climats reculez font venir l'abondance ,*

*Et par ses grands desseins, l'une & l'autre Pallas ,*

*Se voyoit traitée en Reyne au sein de ses Etats.*

*Concevez les transports de mon ame ravie ,*

*Quand je me vois témoin d'une si belle vie ,*

*Malheureux ! que la France ait derobé long-temps*

*A mes yeux aveuglez tant de biens éclatans ;*

*Mais trop heureux encor, si la France, ou l'Etude ,*

*Avec quelque vertin , m'eust fait faire habitude ,*

*Qui joignant ses talens au Zele de mon cœur ,*

*De*

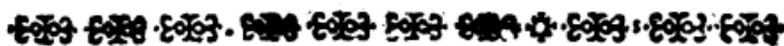
214      *Extraordinaire*  
*De sa protection m'attirast le bonheur,*  
*Et de mon mauvais sort réparant l'in-*  
*justice,*  
*Sacrifiast mes jours à son Royal service.*

---

### **EXPLICATION.**

- A** Les Valées de Luzerne & d'Angrogne.
- B** Les Missions que Madame Royale y fait faire, & les grandes charitez qu'elle y fait répandre pour la conversion de ces Peuples.
- C** Les Maisons de refuge qu'elle fait bâtir en Savoye & en Piémont, pour les nouveaux Convertis.
- D** La Naissance de S. Altesse Royale, & son éducation.
- E** L'Academie Royale des Exercices.
- F** L'Academie Royale pour la pureté des Langues Françoise & Italienne.
- G** La Paix conservée dans ces Pais pendant la Guerre de toute l'Europe.
- H** Les grandes Provisions que Madame Royale a fait faire pendant une disete effroyable.

**L'AMOUR**



L'AMOUR  
PEINTRE.

PAR ALCIDON.

L'Amour n'avoit les oreilles batues  
d'autre chose que des perfections  
de l'aimable Aminte, & il entageoit  
d'estre le seul qui ne pust jouir de la  
veuë de tant de beautez. Il fut sur le  
point cent fois d'arracher son Ban-  
deau, & cent fois il y mit la main pour  
le dé nouier; mais le Destin qui en avoit  
fait luy-mesme les nœuds, les avoit  
si fort serrez, qu'il n'en pût jamais  
venir à bout, & il se rompit tous les  
ongles inutilement. Enfin il cessa  
d'estre maistre de luy-mesme; &  
Philandre, l'Amant le plus passion-  
né de cette Belle, s'estant un jour  
écrié dans son transport en pré-  
sence de ce Dieu ( Ah qu'elle est  
aimable ! ) l'Amour par un em-  
portement terrible, se jetta sur  
une des Graces de sa Mere; luy  
attacha ses ciseaux, & s'enfuyant

Q d'Octobre 1679.

K

dans un petit Cabinet, il coupa son Bandeau avec tant de précipitation, qu'il se mit le visage tout en sang. Ah! (dit-il après ce bel exploit) je la verray cette Belle; & sans perdre un moment de temps, sans attendre mesme qu'on mist de l'huile & du vin sur sa playe; il vint chez l'aimable Aminte. Il entra par une des fenestres de sa Chambre qu'il trouva ouverte, & il la rencontra qui jouoit du Luth. Il fut d'abord surpris de l'éclat qui sortoit de ses yeux, & sentant dans cet instant quelques mouvemens dans son cœur qui luy donnoient lieu de craindre pour son repos, il se repentit de s'être ainsi dévoilé. Aminte qui reconnut l'Amour; pour avoir veu son Portrait depuis quelques jours dans un certain Livre (car je veux croire qu'elle ne le connoissoit point d'ailleurs) luy demanda qui l'avoit mis en un si déplorable état; mais l'Amour qui commençoit à l'aimer, ne luy répondit que par des soupirs. Aminte se persuada que la douleur que luy causoit sa blessure, l'avoit obligé de soupirer; & comme elle estoit fort charitable, elle

cou

courut dans son Cabinet querir du Baume, Tandis qu'elle s'occupoit à le panser, l'Amour la regardoit avec des yeux qui luy faisoient assez voir ce qu'il commençoit à sentir pour elle ; mais la cruelle faisoit semblant de ne le point remarquer , ce qui desespera le pauvre Amour, qui devenant Poëte tout à coup ( comme tous les Amans le deviennent ) prononça ces Vers avec tant de passion , que cela eut esté capable d'amolir un cœur moins diamant que celui d'Aminte.

*Par un effet de l'amitié,*

*Le plus noble qui soit en toute la Nature,  
Vous paraissez sensible aux traits de la  
pitié,*

*Pour une foible égratignure ;*

*Mais vous ne dites rien , quand percé de  
vos coups ,*

*Je vous montre l'excès de mes peines se-  
crites.*

*Aminte, que ne gardez-vous*

*Toute vostre pitié pour les maux que vous  
faites ?*

Le Baume fit bientôt son effet sur la blessure du corps , mais celle de l'ame s'aprofondissoit de moment

en moment. L'indifférence qu'Aminte témoignoit avoir pour luy, le mépris qu'elle faisoit de sa Personne toute divine qu'elle estoit, le faisoient crêver de dépit; mais ce dépit au lieu de diminuer sa passion, ne servoit qu'à l'augmenter. Cependant cette Belle faisant scrupule de demeurer plus longtems avec l'Amour, le chassa honteusement de sa Chambre, & luy défendit d'y plus revenir. Elle ferma sa fenestre sur luy, & fit boucher la cheminée, de peur qu'il ne descendist par là. Voila le misérable Amour au desespoir; il brule de voir sa Maistresse, & c'est ce qui ne luy est point permis. Un petit Amour de ceux de sa suite & des plus avant dans sa confidence, à qui il avoit raconté son aventure, le voyant dans le chagrin, apres avoir resvé un peu de temps, luy dit; Mon Prince, l'état où nous vous voyons, allarme tous vos bons Serviteurs. Ils craignent pour une vie qui leur est tres-chere, & ils doivent chercher tous les moyens de faire cesser un déplaisir qui peut leur estre funeste dans la suite. Aminte vous a défendu de la

voir.

voir. Eh bien, mon Prince vous la verrez, malgré toute la fierté; ouïy vous la verrez, & à toute heure. A ces paroles, l'Amour embrassa son cher Confident avec les plus vifs transports que donne la joye, & luy promit toutes les faveurs dont un grand Roy peut assouvir l'ambition d'un Favori (car l'Amour est libéral, & sur tout lors, qu'il y va de ses interests.) Je m'esme quelque fois de barboüiller de la soile continua (le Confident) & j'ay fait plus d'une fois le Portrait de la Reyne vostre Mere, lors qu'elle en a voulu favoriser ses Amans. Mon dessein est de vous faire avoir celuy d'Aminte. L'Amour qui estoit un peu visionnaire (comme le sont la plüpart des Amans apprentifs) fut fort satisfait de ce que luy proposa son Confident, mais il s'arresta sur les moyens d'exécuter ce projet. Reposez-vous sur mes soins, repartit le Petit Peintre. Reprenez vostre gayeté, & dans deux heures vous aurez vostre Maîtresse en peinture. Je sçay bien qu'on ne me recevra pas chez cette Belle, tant que je conserveray la figure d'Amour.

Je veux donc prendre, pour une heure ou deux, celle d'une petite Bergere qu'elle aime. Nous sommes à peu près de mesme taille, & j'ay beaucoup de son air. Le petit Amour ayant fait la révérence, partit après avoir pris dans la cheminée de la Chambre où estoit l'Amour, du charbon d'un cœur brûlé, pour luy servir de crayon. Il courut au Logis de la petite Bergere, il l'endormit, & se revêtit de sa figure. Il alla ensuite chez Aminte, qui trompée par la ressemblance, luy fit cent caresses, & luy donna mille baisers. Le petit Amour qui n'avoit pas un cœur moins sensible que son Maître, se voyant entre les bras de cette charmante Personne, oubliâ durant quelques momens qu'il n'estoit que confident, & s'abandonna entièrement aux douceurs que sa tromperie luy faisoit goûter; mais Aminte ayant donné quelque relâche à ses caresses, son devoir se rendant le maître à son tour, luy fit songer à exécuter son entreprise. Ainsi il feignit de faire de petits Marmousets sur du papier, & entretenant toujours Aminte de

de mille propos enfantins, il fit un Crayon fort juste, & fort naturel de l'aimable Maistresse de son Maistre. Si tost qu'il eut ce qu'il desiroit, il ne songea plus qu'à profiter de l'occasion, & se donnant tout entier aux innocens plaisirs que la Fortune & Aminte luy presentoient, il oublia l'impatience où devoit estre l'Amour, & il ne l'en retira que longtems apres son départ. Il courut luy montrer cette Ebauche, qui toute insensible qu'elle estoit, excita d'étranges mouvemens dans son cœur. Il fut question d'avoir des Couleurs pour donner la perfection à ces traits grossiers, & pour les animer par un vif coloris. L'Amour brulant de voir le Portrait finy, en envoya quérir chez toutes les Passions qui luy en fournirent dans des coquilles. L'Espérance luy envoya du vert de gris; la Honte, du vermillon; la Crainte, du blanc de plomb, l'Envie, du jaune; & le Désespoir, du noir. Le Peintre broya toutes ces couleurs avec une pierre d'Aimant, les détrempa avec les larmes de quelques Amans infortunez, & les étendit sur son Carquois qui luy

servit de Palette. Il arracha quelques Plumes de ses Ailles, (non pas sans douleur, mais que ne souffre t-on pas pour servir son Roy.) & les attachant à ses Flèches, il en fit des Pinceaux. Le Bandeau de l'Amour son Maître servit de Toile, qu'il étendit sur son Arc au lieu de Chassis. Il repassa toutes ses couleurs avec un couteau d'Angleterre, (prélude ordinaire des Peintres) & ayant fait sortir tous les importuns Spectateurs, & prié mesme son Maître de se retirer, il se mit à travailler tout de bon. Sa diligence fut merveilleuse, car en moins de deux heures, il porta à son impatient Prince, le Portrait de sa belle Maistresse finy. Le petit Peintre qui s'applaudissoit en secret de ce chef-d'œuvre, ne crut pas remarquer tout l'emportemēt qu'il attendoit dans les loüanges que l'Amour luy donna; & il s'imagina avec beaucoup de chagrin qu'il ne connoissoit pas assez les beautez de son Ouvrage Estât donc piqué au jeu doublement, & en qualité de Peintre, & en qualité d'Amant, il se mit à expliquer à l'Amour tous les traits de ce Tableau.

Remar

Remarquez vous (luy dit-il) quel brillans sortent de ces yeux? Ils sont tous noirs (continua-t-il en faisant le plaisant) du mal qu'ils font tous les jours. Admirez la délicatesse de ces sourcils. Ils sont encor plus fins qu'ils ne paroissent, & on diroit que ce sont des traits de pinceau qu'on a passez sur son front. Voicy (poursuivit-il en montrant la bouche, & poussant quelques soupirs, que le souvenir des baisers qu'il avoit reçeus d'Aminte luy arrachoit) voicy, mon Prince, la charman-  
te source de tous les plaisirs, le Palais des graces, le Trone des jeux & des Ris, en un mot la porte des Cieux; & sansdoute on peut l'appeler ainsi, sans se servir des privileges des Poëtes & des Peintres, puis que ces belles dents, qu'on y voit rangées en un si bel ordre, ont assez d'éclat & de blancheur, pour estre prises pour des Etoiles fixes attachées au Firmament. Confiderez, jeyous prié, la juste proportion de cette gorge, la finesse de cete taille, cet air qui est si difficile à représenter par des couleurs. Mais la plus noble partie de cete aimable

ble Personne ne paroist point icy à vos yeux, & ne peut estre assujettie aux regles de l'Art, c'est la belle ame qui anime ce corps, & qu'on ne peut peindre qu'avec des couleurs toutes spirituelles, &c.

*L'Auteur n'a point jugé à propos de pousser plus loin cette Avanture. Ainsi je m'arreste où il a crû devoir s'arrester, & reprens une matiere sur laquelle je vous ay déjà envoyé plusieurs Epigrammes. Les deux que vous allez voir sont de M<sup>r</sup> Miconet de Châlons sur Saône.*

## CONTRE UNE VIEILLE qui veut encor estre aimée.

### EPIGRAMME.

**E**N vain vous questez des Amans,  
Vieille de soixante & dix ans;  
En vain vous prétendez qu'encor je vous  
carresse.  
Ce n'est pas que mon cœur trop facile en  
amour,  
Ne pust bien par pitié vous aimer à son  
tour;  
Mais un scrupule en suspend la zèle,  
C'est

C'est qu'on m'assura l'autre jour  
Que de mon Bisayent vous fustes la maî-  
resse.

A U T R E.

**D**iroé, cette Beauté par les ans ef-  
fectée,  
N'est pas tant que l'on pense inutile à  
l'Amour.

Si des traits de ses yeux la pointe est  
émouffée,  
Son Corps sec & ridé peut servir à son  
sour,  
Car l'Amour s'advisant d'assiéger quel-  
que Place,  
Cette Vieille pourroit luy servir de Car-  
casse.

~~Les traits de ses yeux la pointe est~~  
Si un Mary jaloux, aime plus sa  
Femme que celui qui luy donne  
grande liberté.

**A**S'en rapporter à l'opinion com-  
mune, qui veut que la jalousie  
soit inséparable de l'amour, on doit  
croire que plus un Homme est jaloux,  
plus

plus il témoigne qu'il est amoureux. C'est une maxime qui me paroist vraie dans un Amant. Comme une Maistresse ne luy doit rien, & qu'il ne peut esperer d'en estre aimé qu'autant qu'il s'en sera rendu digne par l'assidue de ses soins, & par les témoignages empressez de sa tendresse, il ne doit jamais se tenir si assuré de son cœur, qu'il n'ait lieu de craindre que ce cœur ne luy échape, & les moindres complaisances que cette Maistresse a pour ses Rivaux, sont pour luy de justes sujets de s'alarmer. Si sa passion est forte, il faut qu'il murmure, il faut qu'il se plaigne, il faut mesme que sa jalousie ait un peu d'emportement. Ces plaintes, ce murmure, cet emportement, tout cela fait voir la violence de son amour, & ne déplaist jamais au beau Sexe. Si au contraire cet Amant toujours tranquille souffre sans chagrin le trop favorable accueil que sa Maistresse fait à ses Rivaux, s'il n'est point jaloux des agréables parties qu'il luy voit faire avec eux, il ne peut avoir que de l'indifference pour elle, & il est impossible

sible qu'il fasse cas de la Cōquête d'un cœur qu'il peut perdre ; & qu'il se met si peu en peine de conserver. Voilà , ce me semble , ce qu'on pourroit dire d'un Amant , si la Question estoit proposée pour luy. Mais il n'en va pas ainsi d'un Mary. Il faut le regarder avec d'autres yeux. La personne qu'il a épousée est unie à luy par des nœuds qui la mettent dans une obligation indispensable de l'aimer toujours. C'est un choix établey , si vous voulez , par l'amour , mais que la raison a confirmé. Elle n'a pû mériter la place qu'elle tient auprès de luy par le Mariage , sans estre digne de sa confiance ; & comme elle luy doit tout son cœur , dont il ne luy est plus permis de disposer pour un autre , il n'en peut estre jaloux qu'il ne la croye capable de le trahir. Une Maistresse , cōme je l'ay déjà fait connoître , peut changer pour un Amant , qui ne luy montrant aucune jalousie de ses Rivaux fait voir qu'il l'aime assez peu , pour ne craindre pas qu'elle en aime un autre ; mais un Mary qui doit se répondre du cœur de sa Femme , n'est pas dans ces termes

termes. Quelques libertez qu'il luy donne, elles ne peuvent passer pour manque d'amour. Ce sont plustost des marques de sa confiance; & quand il ne prend aucunes alarmes, ny de quelques Parties agreables qu'elle fait, ny des visites que luy rendent ses Amis, il luy fait paroistre d'autant plus d'amour, que cette confiance est une preuve de son estime, & que s'il l'estime, il faut necessairement qu'il l'aime. C'est par là qu'on doit conclure qu'un Mary jaloux n'aime point sa Femme. Il ne peut l'estre sans luy croire l'ame assez basse pour manquer à son devoir. S'il a cette pensèe d'elle, il est impossible qu'il l'estime, & s'il ne l'estime point, il ne peut l'aimer. Je sçay qu'il y a des occasions où il est juste qu'un Mary s'explique. Des visites trop assiduës, quoy qu'innocentes, donnent ouverture à la médifance, & il faudroit qu'il ne prist guère d'interest à la gloire de sa Femme, s'il ne luy faisoit connoître ce qu'on peut dire d'elle dans le monde; mais ces avis sont plustost un effet d'amour que de jalousie. Apres les avis donnez,

donnez, il la laisse maîtresse de l'usage qu'elle en doit faire. Elle s'en sert pour remédier aux apparences, & non pour guérir des soupçons qu'il n'a point conçus. C'est une honnêteté réciproque, & la chose se passant sans aucune aigreur, la tendresse subsiste toujours entre l'un & l'autre. Vous me direz qu'il y a des Femmes galantes qui forcent leurs Marys à estre jaloux, & à leur retrancher les libertez dont elles abusent. J'avouë que toutes les Femmes n'ont pas une vertu également scrupuleuse, & qu'il en est d'infidèles dont on ne peut examiner la conduite de trop pres; mais vous m'avouerez en mesme temps que les Marys à qui elles donnent de si justes sujets d'éclater contr'elles, ayant cessé de les estimer dès qu'ils ont esté convaincus de leur perfidie, s'ils agissent en Jaloux, ce n'est par amour reste d'amour qu'ils leur conservent, mais pour satisfaire à leur propre honneur. Ils ne veulent pas qu'on les croye complices de la lâcheté de leurs Femmes, & le nom de Mary commode estant odieux, c'est seulement pour se  
mettre

mettre à couvert du reproche qu'ils en pourroient craindre, qu'ils ne leur laissent plus de liberté. Cela est si vray, qu'on en voit souvent qui les quittent pour toujours, afin de ne se pas gêner par le soin de leur conduite. Ils s'en séparent sans aucune peine, parce qu'ils ne les trouvent plus dignes de leur tendresse, & comme elles ne leur touchent plus le cœur, il ne leur seroit pas difficile de fermer les yeux sur leur desordre, mesme en demeurant avec elles, si la séparation ne les empêchoit pas d'estre soupçonnez d'avoir la bassesse de consentir à l'injure qu'ils en reçoivent.

*Il n'y a rien de plus difficile à régler que les Rangs ; & si chacun se les dispute dans l'état où il est né, à plus forte raison se les dispute-t-on d'Etranger à Etranger. Ces Rangs qui causent quelquefois des querelles entre des Particuliers, causent des guerres entre des Souverains. On a tâché fort souvent de les régler ; mais quand ces sortes de Reglemens ont esté faits, il s'est toujours trouvé des Gens qui ont refusé d'y obéir, ou qui ont protesté qu'ils*

qu'ils y obéissent sans conséquence de l'avenir. Ainsi l'on peut dire qu'il n'y a rien de bien assuré là-dessus. L'étude que quelques Personnes ont faite de ces Reglemens, leur a donné lieu d'y faire aussi des Remarques. Ces Remarques sont tombées entre mes mains. Je vous les envoie. Je ne vous répons pas qu'elles soient justes en tout ; mais comme il ne se peut qu'il n'y en ait beaucoup de véritables, & que ces Recherches sont tres-curieuses, je croy que vous ne serez pas fâchée de les avoir, puis que dans le monde on entend tous les jours parler de disputes sur ce sujet.



# REGLE DES RANGS ET CEREMONIES.

1. **E**NTRE les Nations, celle qui est la premiere Chrétienne, est préférée dans les Conciles.

2. L'ancienneté des Royaumes & des Duchez, donne la préférence aux Roys & aux Ducs Souverains, sur ceux

ceux dont les Royaumes & Duchez ne font pas si anciens.

3. Les Ducs, les Marquis, & les Comtes, Sujets de quelque Roy, de quelque Prince ou Republique, ont la preference entr'eux, selon le temps de l'érection de leurs Duchez, Marquisats, ou Comtez.

4. Les Republiques Souveraines ont la preference sur les Ducs Souverains, dont les Duchez font de plus nouvelle creation.

5. Ces memes Republiques ont la preference sur les Ducs non Souverains, quoy que leurs Duchez soient de plus ancienne creation que ne sont les Republiques.

6. Les Ducs nouveaux Souverains ont la preference sur les Ducs anciens non Souverains.

7. Entre les Ordres des Religieux, ceux là ont la preference qui ont esté plustost approuvez des Papes.

8. Les Parlemens & les Cours Souveraines pour la Justice, ont la preference sur celles qui sont de plus nouvelle creation.

9. Cela s'observe de la mesme sorte entre

entre les Chambres des Comptes & les Cours des Aydes.

10. Les Archevesques qui ont esté sacrez les premiers, precedent ceux qui ont esté sacrez apres eux.

11. La mesme chose s'observe entre les Evesques & les Abbez.

12. Les Officiers & Magistrats de pareille qualite, doivent avoir rang entre eux, non selon l'age, noblesse de Maisons, ou capacite, mais selon le temps de leur reception en leurs Offices & Magistratures.

13. Entre les Chevaliers des Ordres Militaires, le mesme rang est garde quand ils se trouvent ensemble aux Actes & pour leurs Affaires & Ordres, les premiers receus devant preceder les autres, s'ils ne s'ont Princes Souverains.

14. En cas de doute entre deux Debatans, c'est au plus age à preceder.

15. Les aînez & les plus proches en degre des Maisons Ducales de nouvelle creation, precedent les puînez & plus éloignez en degre des Maisons Ducales, quoy que plus anciennes.

16. Le semblable se doit observer entre les aînez & puînez des Comtes, Barons, & autres Seigneurs.

17. Les Fils de Roy & les proches Heritiers des Royaumes, précèdent les Cardinaux hors de Rome, & de la Cour du Pape.

18. Les Freres des Roys héréditaires, précèdent les Ducs Souverains.

19. Les Princes du Sang Royal heritiers du Royaume, ont la préférence sur les Ducs nō Souverains, en ce que les mesmes Ducs soient issus de Maisōs Ducales Souveraines, & que leurs Duchez soient de plus ancienne création.

20. Les Cardinaux précèdent les Nonces du Pape, & les Ambassadeurs de l'Empereur & des Roys.

21. Les Ambassadeurs des Roys doivent précéder les Evêques & les Ducs.

22. Les Archevêques & les Evêques précèdent les Ducs, s'ils ne sont leurs Souverains, car en ce cas les Ducs les précèdent.

23. Les Ducs précèdent les Marquis, & les Marquis les Comtes.

24. Les Princes & autres qui sont en possession de temps immémorial par eux & leurs Prédécesseurs de précéder, y doivent estre maintenus, hors

hors contre ceux dont la dignité est notoirement supérieure, comme aussi contre ceux qui de droit & selon les Loix peuvent demander la préférence.

25. Aux différens pour les Rangs dans les moindres Villes, il faut suivre l'ordre qui est gardé dans les Villes Capitales des Royaumes ou Provinces.

26. Celuy qui est le premier nommé aux Lettres & Titres publics, comme sont les Traitez de Paix & d'Alliance, aux Contracts de Mariage des Roys, Princes, & des Grands, aux Edits & Ordonnances des Roys, en tels autres Actes, est le plus honoré & préféré aux autres.

27. L'étendue des Royaumes & Duchez de plus nouvelle création, ne donne pas la prérogative d'honneur sur ceux qui sont de plus ancienne création.

28. Les plus grands revenus & les richesses, ne donnent pas la préférence à un Roy & à un Prince, sur un autre.

29. Celoy qui tiét plusieurs Royaumes & Duchez de nouvelle création, & qui en porte les Titres, doit céder à celuy

à celui qui n'en tient qu'un de plus ancienne création.

30. Entre les Roys & les Ducs, la noblesse du Sang n'est pas confidérée, mais bien la majesté & la grandeur des Etats.

31. La Seigneurie ou l'Office, donne la préférence au Fils sur le Pere.

32. La préférence se donne non à ceux qui prétendent sur quelque Royaume ou Duché, mais à celui qui en est possesseur.

33. Elle ne se donne pas davantage aux Roys & aux Ducs, à cause des Royaumes ou Duchez qui ne sont plus, & qui ont esté réduits en Provinces, encor qu'ils soient possesseurs des mêmes Provinces.

34. Ceux qui ont des Titres honoraires sans fonction, doivent ceder à ceux qui exercent les Charges & Offices.

35. Les Titres de plus grande dignité, comme d'Empereur & de Roy, & d'autres que prennent les Souverains, ou qui leur sont attribuez, ne leur donnent point de préférence sur les Souverains qui sont en possession de les précéder.

36. Les

36. Les Régens & Administrateurs des Royaumes & Principautez, se trouvant avec d'autres Roys & Princes, tiennent le même rang que leurs Mineurs, & ceux qui sont sous leur Gouvernement.

37. Le Mary tient le rang des Terres & Seigneuries qui appartiennent à la Femme.

38. Les Roys des Romains désignez Successeurs de l'Empereur, & les Fils des Roys qui sont les plus proches Heritiers des Royaumes, encôr qu'ils soient couronnez, doivent céder la prérogative d'honneur aux Roys des Royaumes de moindre dignité & de plus nouvelle creation.

39. Les Roys, les Princes, & les Seigneurs, précèdent les Femmes de ceux qui ont la mesme dignité.

40. Les Femmes tiennent entr'elles le rang de leurs Marys; aussi font les Veuves, si elles ne se remariënt à des Personnes de moindre qualité.

41. Les Reynes Douairieres doivent précéder les Reynes régnautes.

42. Le mesme s'observe entre les Duchesses, Princesses, & autres Dames Douairieres, & celles qui sont

mariées avec des Princes & Grands Seigneurs de pareille & égale dignité.

43. Entre deux Princes qui ont à s'entrevoir aux confins de leurs Etats, celuy qui vient trouver l'autre en sa Terre & Seigneurie, se montre luy estre inferieur en dignité.

44. On peut dire la mesme chose de celuy qui se trouve le dernier au Lieu assigné, à moins qu'il n'y eut une si grande disparité, que cela ne se puisse tirer en consequence pour celuy qui s'y rend le dernier.

45. Entre Princes de mesme dignité, ceux-là doivent avoir la préférence, suivant les Loix de l'Hospitalité, qui sont venus trouver les autres en leurs Etats & Seigneuries.

46. Cela se doit aussi observer entre les Ambassadeurs des Roys & Princes, quand les uns se trouvent aux Hostels des autres, ou dans la Terre & Seigneurie des Seigneurs avec lesquels ils ont à negocier.

47. Les Ambassadeurs de nouveau arrivez, doivent estre visitez par ceux qui sont arrivez auparavant; & allant au devant d'eux à leur arrivée, ils son

sont tenus par honneur de leur bailler la main droite, ou le milieu.

48. Aux Entrées solennelles des Roys dans leurs Villes principales, les grands Officiers vont devant, & les Princes du Sang apres.

49. Les grands Officiers du Royaume, comme aussi leurs Officiers domestiques, sont plus pres de leur Personne, que les Echevins & autres Officiers de Ville, si ce n'est lors qu'ils portent le Dais sur eux.

50. Les Pieces d'honneur, comme le Heaume, le Gantelet, & autres, sont portées devant les Roys à leurs Entrées & à leurs Enterremens apres le Corps.

51. Au Baptême, si l'Enfant est plus grand en dignité que le Parrain, les honneurs de cet Enfant sont les premiers sur la Table la plus parée, & sont portez par plus grâds Princes, & aussi au contraire, si les Comperes sont les plus grands, les honneurs des Comperes s'appellent le Bassin, l'Eguiere, & la Serviette; ceux de l'Enfant sont le Cierge, le Cremeau, & la Salliere.

52. Aux Processions, l'Evesque, l'Abbé, ou le Doyen, & ceux qui sont les

*Q. d'Octobre 1679.* L

plus grands en dignité, doivent marcher les derniers entre les Ecclesiastiques.

53. Les Roys & Princes Souverains doivent avoir les prérogatives & marques speciales d'honneur en leurs Royaume & Etats, qui ne se peuvent communiquer aux Reynes ny à leurs Enfants, & moins encor aux autres Princes leurs Sujets, ny aux Etrangers qui les sont venus trouver, encor qu'ils fussent de plus grande dignité. Comme

53. De l'honneur & reverence deus par les Princes & Grands devant leurs Souverains.

55. Ou bien en leur faisant foy & hommage.

56. Ou bien se rencontrant devant leurs Lieutenans & principaux Juges, au Lieu où la Justice s'est exercée.

57. Les enseignes & marques de Jurisdiction, ne doivent estre portez en presence des Princes Souverains, ou des Magistrats qui exercent la Justice Souveraine par ceux qui sont leurs Sujets ou Justiciables.

58. Aux Actes & Assemblées Ecclesiastiques, les Ecclesiastiques precedent les Seculiers & Laïques ; & aux  
Actes

Actes Seculiers, les Seculiers précédent les Ecclesiastiques.

59. Les Archevesques ont la preference dans leur Province sur les autres Archevêques, quoique sacrez devânt eux.

60. La mesme chose s'observe entre les Evesques, quand l'un d'eux se trouve en son Diocese & propre Territoire.

61. Vn Archevesque ne peut faire porter la Croix devant luy, dans la Province d'un autre Archevesque.

62. Les Legats à *Latere*, & les Archevesques, ne peuvent faire porter leur Croix devant eux aux Chambres de Parlement & autres Cours où la Justice s'exerce pour & au nom des Roys, Princes & Etats Souverains.

63. Les Souverains, Magistrats, & principaux Officiers du Royaume, ont la preference sur ceux qui sont de plus grande qualité, & qui en autre part les precederoient, parce que ces Magistrats representent la Personne du Roy leur Souverain.

64. Vn Magistrat inferieur ne peut porter des mesmes Habits qu'un Magistrat superieur.

65. Les Roys & Princes de dignité

inferieure , & les moindres Magistrats, ne peuvent tenir le mesme rang à marcher si avant que les plus grands Roys & Magistrats , mais il faut qu'ils soient plus reculez.

66. Les Officiers Royaux ordinaires precedent les Officiers des Villes.

67. Les Ambassadeurs des Roys de plus grande dignité , dont le Royaume est plus ancien , cedent aux Roys de moindre dignité qui se trouvent en personne avec les mesmes Ambassadeurs.

68. Ce qui s'observe de mesme entre les Ambassadeurs des Princes & Souverains.

69. Entre trois qui marchent ensemble , celuy qui tient le milieu est dans le rang le plus honorable.

70. Entre quatre qui marchent en mesme rang, ou qui sont assis aussi avant l'un que l'autre, les deux du milieu tiennent les places les plus honorables.

71. De deux qui marchent ensemble devant le Roy, ou derriere, celuy qui est du côté droit est au lieu le plus honorable, & nō celuy qui tiēt le haut du pavé.

72. Le costé le plus honorable en l'Eglise , est celuy qui est du costé de l'Epistre;

l'Epistre, & celuy-là est à la main droite en y entrant par la grande Porte, si elle est à l'opposite du grand Autel.

73. Ceux-là sont à la main droite de l'Autel, qui sont du costé de l'Epistre.

74. Aux Assemblées générales séculières, ceux-là sont assis à la main droite, qui sont à la main droite du Souverain, ou des Magistrats qui président, soit qu'ils soient assis au milieu de la Chambre, ou au coin de la Chambre.

75. Le premier lieu à main gauche est plus honorable que le second lieu à main droite, parce qu'il est plus proche du Prince ou du principal de l'Assemblée.

76. Ceux qui sont assis au milieu d'une Chambre, en quelque celebre Assemblée où le Roy est assis au haut ou à un coin de la mesme Chambre, & qui le regardent en face, encor qu'ils soient du costé gauche du Roy, sont dans une place plus honorable que ceux qui sont assis au milieu de la mesme Chambre du costé droit, parce qu'ils ne tournent pas le dos, mais ils le voyent en face, & sont veus de luy.

77. Entre trois Députez aux Etats Generaux d'un Royaume assis vis-à-vis du

Prince, le Député qui est assis à la main gauche de celuy du milieu, tient un rang plus honorable que celuy qui est assis à la main droite, parce que celuy qui est à la gauche de celuy du milieu, est à la droite du Roy ou du Prince.

78. Les grands Seigneurs qui tournent le dos au Souverain quand ses Sujets luy font harangue, & parlent à luy, luy doivent tourner la face quand luy-mesme parle.

79. En debat de préseance entre les Princes & les Ambassadeurs ou Députés des Villes, ceux qui sont en un lieu à part hors le rang des autres, sont en effet postposez, comme ayant esté déboutez du lieu qu'ils ont dû estre le plus honorable.

*Vous estes priée d'engager vos amis à faire connoistre leurs sentimens sur les matieres qui suivent.*

## QUESTIONS A DECIDER.

I.

**S**I l'amour diminué plutôt par les rigueurs d'une Belle, que par ses faveurs.

II.

Si la jalousie d'une Maistresse est plus  
à

à craindre que la jalousie d'un Rival.

III.

S'il est plus avantageux à un Homme qui se résout à se marier, d'épouser une Personne dont il est fort amoureux, qu'une autre pour laquelle il ne se sent dans le cœur que de l'estime.

IV.

Si une Maîtresse fait plus souffrir un Amant quand elle luy préfere un Rival qu'elle a dessein d'épouser, que quand elle luy en préfere un dont elle ne veut qu'estre aimée.

V.

S'il est plus préjudiciable à un Homme qui est Pere de Famille, d'estre grand Joueur, que grand Buveur, ou grand Chicaneur.

VI.

On souhaiteroit d'estre éclaircy de tout ce qui regarde les Talismans.

VII.

On demande quelle est l'origine de la Poudre à Canon.

*Adieu Madame puis que le bruit que fait la Devineresse vous aõne tant d'impatiẽce de la voir, je ne manqueray point à vous l'envoyer au premier jour. Je suis vostre, &c.*

A Paris ce 15. Janvier 1680.

**EXTRAIT DV PRIVILEGE**  
*du Roy.*

**P**AR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. Il est permis à J.D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé **MERCURE GALANT**, présenté à Monseigneur **LE DAUPHIN**, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi qu'il est au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé **F. GOUTEROT**. Syndic.

Et ledit Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à **Thomas Amaury** Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois le*  
 15. Janvier 1680.

**MER**







